



LES VIES OBSCURES

[Louis Bertrand]

DU MÊME AUTEUR :

LA MUE, roman (Paris, 1903)

Préface de Gustave TÉRY

Ce roman n'a presque rien de romanesque, fait remarquer Gustave Téry dans sa préface spirituelle. Il est plutôt l'histoire vécue d'un adolescent qui, par la réflexion et l'étude, se libère des préjugés héréditaires pour se consacrer tout entier à l'œuvre, si nécessaire, de l'éducation du peuple.

PRÉFACE

Je n'ignore pas qu'à notre époque où la production intense et, pour ainsi dire, mécanique, sévit jusque dans le domaine littéraire, la plupart des écrivains ne gaspillent pas leur temps à écrire une préface. Quelques-uns sans doute, tout comme moi, désireraient avertir le lecteur afin qu'il essaie de saisir l'inexprimable qui, fatalement, reste entre les pages d'une œuvre qu'ils ont créée, qu'ils ont aimée. Craignent-ils de paraître ambitieux, plus encore : ridicules, en reprenant un usage qui peut sembler suranné ? Il a fleuri, cependant, à l'époque où les auteurs, grands ou petits, à défaut de la gloire qui n'appartient qu'aux Maîtres, recherchaient la sympathie de ceux qui les lisaient.

Pourquoi te dissimulerais-je que je n'ose pas rompre moi-même avec la mode puisque mode il y a, même en littérature ? Aussi ai-je longtemps hésité : Dédicace ? Préface ? Et j'aurais laissé volontiers ces deux mots pour être en paix avec moi-même. J'écris donc ces pages pour que tu les lises, toi, tout au moins. Si quelque lecteur s'intéresse assez à cette œuvre qui est en partie la tienne, que je désirais grande et belle comme notre

rêve et qui est — je m'en aperçois — chétive et par trop imparfaite, il goûtera, à défaut d'autre satisfaction, celle de surprendre un secret.

Mais notre conversation ne lui paraîtra-t-elle pas trop grave ? N'aurai-je pas l'allure orgueilleuse d'un constructeur de systèmes quand je veux simplement expliquer le titre de ce livre afin que l'on puisse y trouver autre chose qu'une description des Pyrénées et une intrigue volontairement réduite ?

Des intrigues ? Du romanesque ? Mais nous en sommes gavés, inondés et c'est peut-être ce qui nous gâte. Sous prétexte d'idéalisme, on dédouble notre personnalité dont une partie rêvasse pendant que l'autre croupit. Comme la princesse russe qui pleure au théâtre pendant que son cocher meurt de froid dans la nuit d'hiver, sur son siège, nous nous laissons captiver par des chimères au lieu d'observer, de méditer, de faire constamment effort pour comprendre la vie, pour tâcher de la rendre meilleure et plus belle.

Voilà pourquoi j'ai cherché hors de la voie commune et facile, tout en restant l'humble disciple des grands observateurs, des vrais psychologues qui, depuis Balzac, se sont longuement penchés sur les scènes innombrables de la Comédie humaine.

Bien que je sache que, pour acquérir gloriole et profit, il soit prudent de ménager cette mode que le caustique La Bruyère lui-même conseillait de respecter, j'ai voulu réagir et montrer, après nombre d'autres — je ne l'ignore point — que toute œuvre sincère, profonde et peut-être féconde, doit venir du peuple même et lui revenir. Ce

qui nous a toujours intéressés, tous les deux, ce ne sont pas les tableaux élégants de milieux mondains et, partant, superficiels, les analyses savantes d'aristocratiques psychoses. Ce monde-là ne vit pas, ne travaille pas, ne pense pas... ou si peu !

Nous avons étudié les milieux et les régions que nous avons traversées, non à toute vitesse comme des touristes à cervelle vide, mais en nous fixant assez longuement à chaque étape pour regarder, pour observer. Ainsi, souvent sympathiques, parfois indignés, jamais indifférents, nous avons étudié sans qu'on y prenne garde, nos compagnons dans la souffrance, nos frères dans la vie et dans la mort.

Qu'en avons-nous induit ?

Rien n'est plus décevant ni plus démoralisant que ce culte de la vie riche, du grand monde qui paraît gagner tous les jours davantage et transformer les intellectuels en arrivistes et jouisseurs. C'est pour cela que, sans poser au sociologue, j'ose croire que ce que nous considérons comme l'élite n'est pas toujours l'élite, que ceux que nous nommons avec envie les dirigeants, sont trop souvent les dirigés. Pourquoi ? Non seulement la force matérielle et brutale avec laquelle les révolutions nous ont appris à compter, mais l'énergie même qui est une sous cent aspects sans doute, ont pour réservoir immense et profond, les foules douloureuses et innombrables qui ont vécu, qui vivent, qui viendront. Ce n'est pas un seul nuage qui peut s'enorgueillir de lancer la foudre : celle-ci n'éclate que par l'accumulation formidable des nuées.

Cette vérité n'est qu'un vulgaire truisme pour qui sait observer, méditer quelques heures chaque jour. Comment se fait-il que nombre de prétendus philosophes l'ignorent ou la méconnaissent ? Est-ce pour cela que, au moment où l'état politique dans toutes les nations, même sous l'étiquette royale ou impériale, évolue vers la démocratie, c'est-à-dire vers l'affranchissement de tous les asservis, vers le libre épanouissement des vies humbles, des vies obscures à la lumière, qu'il subsiste encore, dans le domaine artistique et littéraire, des caractères archaïques et irrationnels ?

Et, cependant, un fait parmi cent autres : il n'existe plus aujourd'hui de grands hommes, de génies incontestés comme autrefois. Il n'y a plus un *Homère,* un *Dante, mais, depuis le seizième siècle, une pléïade d'abord, une multitude ensuite de bons écrivains et de penseurs. Encore des critiques haineux et maladroits ont-ils exaltés plusieurs médiocres pour repousser dans l'ombre quelques esprits d'élite. Les découvertes scientifiques mêmes sont actuellement et ne peuvent être que le résultat d'une collaboration. Les génies, phares très peu nombreux mais puissants, qui trouaient de leur clarté surhumaine la nuit profonde des siècles quand la masse ne pensait pas, ne vivait pas mais végétait, ont disparu ; des lueurs plus humbles mais plus nombreuses parviennent aujourd'hui à faire une clarté presque complète. Grâce au progrès indéniable de tous, la tâche de chacun devient plus restreinte, plus facile et moins glorieuse tout en restant indispensable au bonheur commun par le progrès.*

Ah ! des rhéteurs à l'esprit étroit bourré d'erreurs,

embrumé de préjugés pédantesques, ont raillé le grand Hugo parce qu'il osait dire que le poète est éducateur, qu'il doit être digne de son nom qui signifie créateur et de sa noble tâche de pasteur d'hommes. Il avait raison, le Maître, de croire à la démocratie en marche, de montrer sa rédemption malgré la poigne des ploutocraties et la rigueur du destin des Jean Valjean. C'est peut-être grâce à lui, dans une large mesure, que nous assistons aujourd'hui à l'évolution formidable des masses populaires qui n'ont plus seulement des muscles pour servir, mais un cerveau pour juger et vouloir. De nombreux ouvriers, de nombreux paysans sont beaucoup plus instruits, plus raisonnables, plus généreux que la plupart des élites, princes et rois, du passé.

Il m'a donc paru nécessaire de contribuer, pour ma petite part, à montrer que les gens du peuple ne sont plus ceux de la Terre *ou de la* Bête humaine. *Non, nous ne sombrons pas, nous ne déclinons point. Le progrès plane toujours, souverain et radieux comme la Minerve casquée de l'Acropole, pour qui sait examiner longuement, impartialement les faits. Jamais, au contraire, il n'a été plus répandu, plus rapide qu'aujourd'hui et tout le mérite en revient, après les penseurs, aux éducateurs du peuple. Sans doute, on constate des reculs momentanés. Mais c'est une loi universelle. Comme les sauvages à leurs premier contact avec les hommes civilisés, comme les Barbares vainqueurs de Carthage et pressés de boire aux coupes d'or, les pauvres êtres lassés de misère et de nuit ne peuvent, du premier coup, contempler l'Idéal dans toute sa splendeur. Serons-nous plus sévères pour eux qui*

ne savent pas que pour ceux qui pourraient bien agir et ne veulent que mal faire ?

. . . .

Si l'on veut connaître le but de ce livre, j'avoue qu'il est un filial hommage à la foule innombrable des hommes qui, depuis les origines, se sont raidis et ont lutté contre la douleur, de ces hommes d'autant plus admirables que leurs armes étaient plus précaires et leur tâche plus rude. On a dit avec raison que le passé doit être pour nous la lampe qui éclaire l'avenir. C'est bien en fouillant ce passé, que l'on est ému de l'effort douloureux et tenace de ceux dont nous ne connaissons que les découvertes, que les bienfaits. A vous, nos aïeux, grâce à qui nous pouvons tous goûter, au moins de temps à autre, un peu de joie, de paix et de beauté, va le pieux souvenir de ceux qui, pauvres ou riches, possèdent la seule vraie noblesse : celle de l'esprit. Et s'il fallait placer une épigraphe — mais elle paraîtrait prétentieuse aux sceptiques selon la mode — j'écrirais volontiers en tête de ce livre :

— A tous ceux qui, dans la nuit de plus en plus profonde des âges, ont vécu, ont souffert et sont morts pour que nous soyons meilleurs et plus heureux, un jour.

Je n'oublierai pas de te remercier, toi dont le nom ne sera pas écrit ici parce qu'il te plaît de goûter la douceur profonde des humbles, de m'avoir compris, de m'avoir aidé. Ce petit livre renferme un peu de notre cœur à

tous les deux. Nous l'avons longuement médité, puisque, déjà, il y a sept ans, dans notre bel Agenais aux coteaux fleuris et aux plaines polychromes, émus de la grandeur d'âme de ces multitudes qui vivent et tombent, ignorées, nous avions songé aux Vies Obscures.

Mais le cadre manquait. Nous ne voulions pas décrire après Marcel Prévost, ces beaux et riches paysages que Stendhal vantait déjà. Et c'est quand nous avons connu le Comminges, après avoir souvent admiré, de loin et de près, cette chaîne immuable de lignes mais éternellement changeante de couleurs des Pyrénées, que nous avons dit : Voilà notre cadre.

L'idée directrice est née bien vite lorsque nous avons visité la grotte préhistorique de Gargas, les alignements d'Espiau et, surtout, ce merveilleux témoin du passé qu'est Saint-Bertrand dont les monuments chrétiens couvrent les merveilles gallo-romaines. C'est là que nous avons constaté, admiré les efforts incessants de ces populations pyrénéennes qui plongent dans le passé par tant de liens dont la plupart sont encore tangibles et qui, grâce à leur ancienne civilisation, possèdent des qualités plus nombreuses et précieuses qu'ailleurs.

De l'observatoire splendide qu'est Saint-Gaudens, la petite ville calme où meurent tous les bruits, où l'on peut, sans distraction importune, évoquer les siècles passés, nous avons plané sur ces montagnes lourdes de forêts, sur ces vallées merveilleuses, jusqu'aux pics aigus et glacés de la grande chaîne qui semblent, là-bas, trouer le ciel. Nous avons observé les ruines et les hommes. Notre imagination a eu peu de chose à faire puisque,

sous la trame de la fiction indispensable, il est facile d'apercevoir la chaîne solide de l'histoire.

C'est pour que l'on connaisse mieux ce peuple trop méconnu — souvent et c'est le plus triste par ses fils eux-mêmes — pour qu'il prenne enfin conscience de ses origines, de sa force et qu'il puisse ainsi se montrer digne de sa destinée, que nous avons écrit très simplement ce livre modeste.

Modeste et simple, il t'a plu parce que tu le crois utile. Je te l'offrirais en hommage si, déjà, il ne t'appartenait.

I

Juin 1909. L'express vient de quitter Boussens et file vers Bayonne dans un grondement sourd, martelé par le bruit des pistons, coupé par le halètement de la machine. Il fait lourd. Les voyageurs somnolent. Dans les wagons de deuxième classe surtout, la chaleur est insupportable. Debout dans le couloir, les mains cramponnées à la tige de cuivre, le front collé à la glace ternie par la fumée, une jeune fille de quinze à seize ans contemple le paysage. Elle voit le village de Roquefort groupé au pied du coteau abrupt où se dressent encore quelques débris de l'ancien château, la charmante vallée du Salat avec, dans le lointain bleuté, la cheminée de la papeterie de Mazères et le clocher blanchâtre de Cassagne. Puis des montagnes surgissent, s'accusent. Deux chaînes apparaissent : la première comme un talus sombre, la seconde comme un décor léger qui touche, semble-t-il, le ciel très bleu. La lumière crue du soleil estompe les contours dans un poudroiement argenté.

Quelques pics portent encore des coulées étincelantes de neige.

Dédaigneuse de la vallée aux prairies riches, aux arbres feuillus, la jeune fille ne voit et n'admire que la montagne. Elle est émue. Elle éprouve le besoin d'exprimer ses impressions, de parler du beau spectacle qu'elle aperçoit.

— Gaston, dit-elle, viens !

Un jeune homme élégamment vêtu, pose *l'Action Française* qu'il était en train de parcourir et se lève :

— Que veux-tu, sœurette ?

— Viens donc voir ce beau panorama, au lieu de lire continuellement tes journaux ennuyeux. C'est beaucoup plus intéressant que la politique.

— Ne te moque pas de la politique, petite sœur, il en faut. Surtout aujourd'hui, nous devons en faire, tu le sais bien, pour sauver cette pauvre France. Et puis je le connais, le paysage. Ce n'est pas la première fois que nous venons ici.

— Non, mais il y a quatre ans que nous n'étions venus. Et il me semble que je n'avais jamais vu ces montagnes aussi belles. Tiens ! Vois donc ces ruines. Qu'est-ce ?

— Je crois que c'est le château de Montespan.

— Montespan ? J'ai vu ça en histoire, au pensionnat.

— Oui, c'est le nom d'une favorite, je veux dire d'une reine, sous Louis XIV le grand.

— Si elle était reine sous Louis XIV, elle était donc sa femme ?

— Oui et non... Enfin je t'expliquerai cela plus tard.

Et le jeune homme, un peu embarrassé, se hâta, pour détourner la conversation, de désigner à sa sœur une montagne qui se dressait, solitaire, comme une pyramide

gigantesque bâtie pour abriter le tombeau d'un Pharaon de Titans.

— Regarde cette montagne. C'est le pic Cagire. Dans le pays, on l'appelle Cagire comme si elle était une personne. Autrefois, on la divinisait, paraît-il.

— Qu'elle est haute ! C'est la plus élevée de toutes ?

— Non ; mais comme elle est près de nous, elle paraît dominer celles qui sont plus éloignées. Elle est très belle. Remarque les deux pointes et le cirque creusé à son sommet.

A mesure que le train avançait, la silhouette de la montagne changeait peu à peu. Elle semblait s'élargir. Une autre montagne, plus basse, comme décapitée, lui faisait suite. Les deux jeunes gens regardaient, silencieux, la vallée si jolie de la Garonne et le clocher de Miramont au pied de son coteau feuillu.

Le train stoppait. Une voix traînante cria :

— Saint-Gaudenss ! Saint-Gaudenss !

— Ils en mettent des s, dit le jeune homme en souriant.

— Allons, descends, Marguerite, ajouta-t-il en ouvrant la portière.

— Je ne vois personne ! murmura la jeune fille avec un air désappointé.

— Bah ! toujours en retard l'oncle ! répliqua le jeune homme en sautant lestement sur le quai avec sa valise. Tiens ! le voilà !

— Un gros homme joufflu, rougeaud, larmoyant, le nez boursouflé comme une pomme cuite au four, le ventre proéminent et légèrement pointu sous le gilet, comme une pastèque, se disputait avec l'employé qui gardait la porte.

— Un ticket ? Je vais vous en donner, moi, des tickets ! Et depuis quand ne permettez-vous plus d'aller

attendre les voyageurs ? Je suis de Saint-Gaudens, vous pouvez me laisser passer, il me semble.

Mais déjà les deux jeunes gens étaient à côté de lui.

— Bonjour, mon oncle ! Bonjour, tonton !

— Bonjour, mes petits ! Si je suis en retard ce n'est pas de ma faute, on m'empêchait de passer.

— Fallait donner deux sous, comme tout le monde, dit l'employé en fermant gravement les yeux.

— La Compagnie est assez riche ! répliqua le vieillard. Gaston, où vas-tu ?

— Je vais donner ma valise à l'omnibus.

— Diable ! Tu n'as pas la force de la porter jusqu'à la maison, toi, un ancien soldat ? Allons, allons, apprends donc l'économie, que diable !

— Oh ! mon oncle, il fait si chaud ! Nous pourrions bien prendre l'omnibus pour monter en ville, proposa la jeune fille.

— Comment ! vous n'êtes pas fatigués d'être assis depuis Toulouse ?

Que ferez-vous quand vous aurez soixante ans comme moi ?

Les jeunes gens sortirent de la gare et se dirigèrent vers la ville. La route était encombrée de piétons, de véhicules, de troupeaux de moutons et de gros bétail.

— C'est jeudi, jour de marché, expliqua l'oncle.

Ils gravirent un escalier, traversèrent le boulevard du Midi et se dirigèrent vers une vieille maison de style dix-huitième siècle qui se dressait à côté de la halle aux grains.

Le portail de fer rouillé grinça. Une clochette fêlée tinta faiblement.

— C'est le portail qui annonce et non la cloche, remarqua le jeune homme.

Ils pénétrèrent dans un immense vestibule dallé et

obscur qui avait l'odeur fade des pièces où ne pénètrent pas librement l'air et la lumière. Une vieille servante, la tête couverte d'un foulard noir, s'avança :

— Où est madame ? demanda le vieillard d'une voix un peu rude.

— Elle est au salon, monsieur, avec madame et mademoiselle d'Estancarbon, répondit doucement la servante.

— Nous pouvons donc y aller sans façons : ce sont des amies. Donne la valise à Ursule, petit. Elle la montera dans la chambre.

— Mais nous ne sommes guère convenables dans cette tenue, mon oncle, fit remarquer le jeune homme.

— Je t'ai dit que c'était sans façons.

Et il poussa la porte du salon après avoir heurté du bout des doigts.

— Je vous demande pardon, mesdames. Mais j'ai hâte de vous présenter mon neuveu et ma nièce : M. Gaston et Mlle Marguerite Galié. Ils arrivent de Toulouse et vont rester longtemps avec nous. Mme Peyresourde est pressée d'embrasser ses neveux.

— Bonjour, mesdames !... Bonjour, ma tante !

Les deux jeunes gens embrassaient en même temps la pauvre vieille Mme Peyresourde qui, douce, toujours soumise et accueillante, paraissait avoir grossi pour ressembler à l'oncle. Son visage rougeaud rayonnait. Ses yeux étaient humides. Une de ses boucles grises s'était défaite et pendait, mélancolique, le long de sa joue.

— Allons, Marguerite, va causer avec Raymonde. Et toi, Gaston, viens présenter tes hommages à Mme d'Estancarbon, une amie de ta mère.

— Vous avez connu maman, Madame ? demanda le jeune homme, tout ému, pendant que M. Peyresourde se retirait après quelques mots d'excuses.

— Oui, Monsieur. C'est drôle tout de même d'appeler « Monsieur » un ancien bébé que l'on a caressé sous le menton pour lui faire faire risette. Je vous ai vu tout petit, petit. Puis, nous sommes allés en Amérique, où M. d'Estancarbon avait de gros intérêts. Nous ne sommes rentrés que l'an dernier. C'est pour cela que nous ne nous étions pas revus.

Votre mère est morte quelques années après notre départ. Je l'ai beaucoup pleurée, parce que je l'aimais bien. Elle était si douce, si affectueuse. Je vous souhaite à tous deux de lui ressembler.

Et Mme d'Estancarbon embrassa Marguerite, qui venait de s'approcher d'elle pour entendre parler de sa mère.

— Ce sont toujours les meilleurs qui partent les premiers, dit tristement Mme Peyresourde. Et elle ajouta, pour essayer de dissiper l'émotion qui les étreignait tous :

— Heureusement, nos deux jeunes gens sont déjà des personnes sérieuses. Et ils ont un père si distingué, si bon.

— Oh ! pas aussi bon que maman, répondit un peu étourdiment la jeune fille.

— Allons, sœurette, répliqua Gaston d'un ton grondeur, mais avec un regard très doux qui exprimait toute son affection pour Marguerite, tu ne veux pas que papa te cajole comme une maman ? C'est un homme. Mais il nous aime bien, tu le sais. C'est pour nous faire une vie douce qu'il est allé s'enterrer en Indo-Chine. Tous les pères ne sont pas aussi bons pour leurs enfants et nous devons bien aimer le nôtre.

— J'aime beaucoup papa, dit lentement la fillette en baissant les yeux, mais j'adorais maman.

Et elle se mit à pleurer.

— Quel cœur d'or, cette mignonne, dit Mme d'Es-

tancarbon en l'embrassant. Allons, fillette, ne pleurez plus. Il faut s'incliner devant la volonté divine. Dieu vous la rendra, un jour, votre maman, qui doit être bien heureuse, au ciel, d'être aimée ainsi.

En prononçant ces dernières paroles, elle regardait Raymonde d'un air de reproche. Mais celle-ci ne parut pas comprendre l'allusion. Elle se leva et prit le bras de Marguerite.

— Venez donc voir la dentelle que j'ai apportée aujourd'hui à Mme Peyresourde. C'est moi qui l'ai faite, toute seule, d'après un modèle de la *Haute Mode.* Connaissez-vous ce journal ? Il est très chic...

Gaston regardait Raymonde, gentille dans sa robe claire, légèrement échancrée au col. Il lui trouvait un certain charme malgré sa mine un peu froide et hautaine, malgré son ton légèrement prétentieux.

— Diable, pensa-t-il malicieusement. Elle n'a pas l'accent des bords de la Garonne, cette petite.

— Vous allez donc rester longtemps ici ? reprit Mme d'Estancarbon, qui venait de surprendre, en maman perspicace, le regard de Gaston. Tant mieux ! Nous ferons ample connaissance et je suis sûre que vous vous amuserez bien pendant ces vacances. Nous avons une auto qui nous permettra de faire de belles randonnées en montagne. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, je vous remercie beaucoup. J'aime tant la montagne.

— Elle est si belle ! cria joyeusement Marguerite de l'extrémité du salon.

— J'accepte avec grand plaisir, madame, ajouta le jeune homme. Je connais très mal les environs de Saint-Gaudens. J'ai passé un jour à Luchon, il y a deux ans, avec papa. C'est tout. Et j'ai entendu beaucoup vanter les Pyrénées centrales que l'on découvre d'ici.

— Il ose parler de la montagne, riposta malignement Marguerite en s'adressant à Raymonde, et, dans le train, figurez-vous, je ne pouvais l'arracher à son journal. Avoue-le donc que tu préfères la politique, vilain garçon ?

Un peu décontenancé, Gaston répondit :

— Mais... on peut aimer les deux, ce me semble.

— Tiens ! questionna Mme Peyresourde, tu t'occupes de politique ? Eh bien ! en voilà un blanc-bec. Tu songes à être ministre quelque jour, peut-être ? Ah ! mon pauvre ami, ce n'est pas elle qui te fera vivre, crois-le. Demande-le à ton oncle plutôt. Il n'a jamais voulu être seulement conseiller municipal.

— C'est peut-être un tort, permettez-moi de vous le dire, ma chère amie, dit gravement Mme d'Estancarbon. Mon mari a accepté volontiers les fonctions de maire afin d'empêcher un certain républicain de le devenir. Que voulez-vous ? Si nous les laissons toujours faire, ces gens-là, ils nous mangeront et ne nous laisseront que les yeux pour pleurer. En ont-ils commis déjà assez d'infamies !

— Oui, madame, approuva impétueusement Gaston. Il faut que nous la démolissions, Marianne ! Elle n'a que trop duré. Ventre saint-gris ! comme disait notre bon roy Henri IV, il faut bouter les juifs et les francs-maçons hors de France et faire revenir notre bien-aimé duc d'Orléans. Il faut que notre patrie redevienne la fille aînée de l'Eglise, la terre glorieuse de Jeanne d'Arc et de saint Louis.

— Que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, s'écria Mme d'Estancarbon. Mais vous allez faire partie du Comité que nous venons de fonder ici. Jusqu'à présent, hélas ! il n'est pas très nombreux. Nous ne sommes que six, dont quatre dames. C'est honteux. Ah ! les

hommes ! dès que le sous-préfet leur fait risette et leur promet les Palmes académiques ou le Mérite agricole, ils se disent et ils se croient radicaux socialistes.

— A bas l'article 445 ! ajouta Gaston avec un grand geste.

— Allons ! nous aurons en vous une bonne recrue, dit Mme d'Estancarbon. Voulez-vous que nous allions faire une petite promenade, ma chère amie ? ajouta-t-elle en s'adressant à Mme Peyresourde. Il fait beau. Nous pourrions aller jusqu'à la Caoue. Mlle Marguerite et M. Raymond verraient nos belles montagnes et nous pourrions continuer de causer.

— Volontiers ! répondit Mme Peyresourde. Je mets ma capote et je suis prête. Vous excuserez mon mari. Il est occupé jusqu'à ce soir avec les métayers.

— Allons ! fillettes. Mettez vos chapeaux. Nous allons prendre l'air.

Les jeunes filles précédaient Gaston, accompagnant les dames, et causaient déjà gentiment comme deux compagnes. Les dernières voitures quittaient la halle aux grains que l'on balayait déjà dans un tourbillon de poussière. Devant le Palais-de-Justice aux colonnes énormes, disproportionnées, quelques plaideurs ou hommes de loi circulaient par petits groupes. Des voitures et des bestiaux encombraient les avenues de Luchon et de Montréjeau.

— Prenons le trottoir, conseilla Mme Peyresourde, nous serons tranquilles.

— Que de jolis jardins, dit Gaston, après qu'on eût parcouru quelques centaines de mètres. On aime les fleurs à Saint-Gaudens. Toutes ces villas sont charmantes.

On arriva ainsi à la Caoue. Pendant que les deux dames s'asseyaient sur un banc, à l'ombre, les trois

jeunes gens s'avançaient à l'extrémité de la pelouse et contemplaient la belle plaine de Rivière et son cadre magnifique.

Le soleil, caché par un nuage suspendu sur le pic du Midi, colorait l'horizon d'une teinte éclatante jaune soufre. Sur ce fond d'or se découpaient les montagnes arrondies du premier plan et les sommets aigus de la chaîne centrale. Cagire, le pic de Gar, les monts de Barousse et de Bigorre étaient sombres, teintés d'un violet qui, très foncé à l'Est, s'éclaircissait de plus en plus vers l'Ouest où traînaient sur les croupes des reflets d'améthyste. Et les montagnes de Luchon avec la pointe du Queyrat, étincelaient, blanches de neige, sous les rayons du soleil.

Au pied des monts, des taches claires de villages : Labarthe avec le trou jaunâtre de sa carrière, Ardiège, Cier et, tout là-bas, à peine distinct, à la base d'une pyramide, un petit clocher blanc : Gourdan. En diagonale, de l'Ouest à l'Est, quelques plaques moirées, coupées par les rideaux d'arbres, dissimulées en partie par les méandres : la Garonne.

Une impression très douce et jusqu'alors inconnue envahit Gaston. Il sentit tout à coup la beauté complète, intense de ce coin de terre, le charme puissant et inexprimable de la montagne toujours grandiose, jamais semblable à elle-même.

— Que c'est joli ! disait Marguerite.

— C'est très beau vraiment, ajouta Raymonde.

Gaston voulut parler. Il ne sut que dire. Un coup de sifflet vint de la plaine avec un léger grondement.

— Tiens ! un train, dit-il.

Et il s'arrêta, confus, se jugeant très sot. Il se méprisait sincèrement de n'avoir su trouver... que ça ! Et il ajouta, sans trop réfléchir :

— Je voudrais être peintre ou poète.

— N'est-ce pas ? dit Raymonde en le regardant.

Il se retourna, surpris, plongeant un instant son regard dans les grands yeux clairs de la jeune fille. Elle ne baissa pas les paupières. Ce fut lui qui détourna les yeux.

Comme ils revenaient lentement par l'allée des Rencontres et l'avenue de Montréjeau, Raymonde, toujours un peu froide et lointaine, semblait-il, dit cependant :

— J'aime tous ceux qui ont un idéal et qui admirent la nature.

Il y eut un moment de silence, puis Marguerite approuva en imitant le ton grave de Raymonde :

— Moi aussi.

— Tiens ! répliqua railleusement Gaston, tu as donc un idéal déjà, petite fille ?

— Mais oui, j'en ai un.

— Veux-tu nous le dévoiler ?

— Ah ! non, par exemple, vilain moqueur !

— Me le direz-vous, à moi ? demanda Raymonde avec un joli sourire qui adoucit et transforma son visage.

— Oui, je vous le confierai, à vous, parce que je sais que vous ne vous moquerez pas de moi.

Gaston ne répondit pas. Mais il se sentit heureux de l'amitié qui naissait entre les deux jeunes filles. Quelque chose de mystérieux semblait déjà l'attirer vers Mme d'Estancarbon et Raymonde. Il éprouvait de la sympathie pour ces deux femmes vraiment distinguées et intelligentes, malgré leurs manières trop bourgeoises et prétentieuses.

On arrivait au bout de la rue de la République.

— Tiens ! Félix nous attend, dit Mme d'Estancarbon en désignant du regard une magnifique limousine qui stationnait devant la halle aux grains.

Déjà, le chauffeur les avait aperçus, sautait à terre et mettait le moteur en marche.

— Au revoir, mes bons amis, venez bientôt nous voir.

Mme d'Estancarbon serra aimablement les mains de Gaston et embrassa Marguerite.

— A bientôt ! se dirent les deux jeunes filles.

Raymonde hésita un instant, puis, sur un coup d'œil de sa mère, serra la main de Gaston qui, galamment, s'inclina avec un sourire. Elle eut un joli regard qui le caressa et monta dans la voiture. L'auto démarra, souple et puissante, avec un ronronnement de plus en plus aigu et disparut.

— Ce sont de braves gens ! déclara Mme Peyresourde.

— Oui ! approuva négligemment Gaston. Et il monta dans sa chambre située au premier étage.

Quelle chambre ! Cinq mètres sous plafond, six mètres de largeur et presque autant en longueur ; deux fenêtres hautes comme un vitrail de cathédrale ; une cheminée dans laquelle on aurait pu loger facilement la table à toilette ; et un lit à grands rideaux lourds.

Il ouvrit une fenêtre. On apercevait la halle maintenant déserte, une petite place et le Palais-de-Justice. La nuit venait.

Soudain, un carillon tinta dans le crépuscule. Gaston était à l'âge où les cloches émeuvent. Son âme, encore très jeune, vibrait avec elles et des sentiments obscurs, mais très doux, naissaient pour lui dans leur chanson. Il entendit un air guilleret ; puis, lugubre, le *Dies iræ* tomba sur la ville. Le jeune homme revit sa mère malade, morte, les funérailles, la douleur inexprimable de son père, le désespoir de sa sœur. Son cœur se serra sous l'étreinte des douleurs anciennes que ce chant funèbre

faisait renaître. On l'appela pour le dîner. Il descendit.

— Que faisais-tu donc ? questionna Mme Peyresourde.

— J'écoutais le carillon. Quelqu'un est mort sans doute puisque l'on sonne longuement le *Dies iræ* ?

— Non, c'est l'usage.

— Diable, dit Gaston, le carillonneur n'est pas d'humeur gaie. Est-il nécessaire de nous jouer ainsi des airs d'enterrement ? L'Eglise ne manque pas de belle musique qui incite au recueillement et à la prière. Pourquoi rappeler ainsi les douleurs passées à ceux qui ont perdu un être cher ? Et les malades ? Ils doivent être contents d'entendre ça !...

— Voyez-vous ce gaillard, s'il critique, plaisanta la tante en s'adressant à son mari qui venait d'entrer, un livre de comptabilité à la main. Je ne m'étonne plus qu'il veuille faire de la politique.

M. Peyresourde regarda son neveu, posa son livre, mais ne dit rien. On se mit à table dès que Marguerite fut descendue.

Le repas terminé, la vieille servante leva le couvert, recouvrit la table d'un tapis sur lequel M. Peyresourde étala son journal : c'était *La Dépêche*.

— Tiens, dit Gaston, vous lisez ce « canard » ?

— Oui, répliqua M. Peyresourde. Pourquoi ?

— Mais vous savez bien qu'il est condamné par l'archevêque. C'est une feuille impie !

— C'est possible, répondit l'oncle, mais on m'a enseigné dans ma jeunesse que les évêques et les prêtres n'étaient pas de très bons juges de journaux et de livres. Si nous avons la liberté de la presse, ce n'est certes pas de leur faute. Jamais je n'ai vu rien de mauvais dans ce journal. Il est bien renseigné et puis j'en ai

l'habitude. D'ailleurs, mon garçon, lis ce que tu voudras, hein ? et laisse-moi la même liberté.

Il souffla sur son lorgnon, l'essuya, et se mit à lire. Décontenancé, Gaston se retourna vers sa tante qui regardait coudre Marguerite et disait :

— C'est très bien de coudre, petite ! Les jeunes filles d'aujourd'hui ne savent que broder et faire de la dentelle. La couture, le travail ne sont plus à la mode. Et quand elles sont mariées, elles ne savent pas poser une pièce ni assujettir un bouton...

Le jeune homme l'interrompit :

— Quand pourrai-je revoir Mme d'Estancarbon ? Je je suis pressé vraiment de connaître ce club qu'elle a fondé ici pour la rénovation de la France. Il faut qu'à Saint-Gaudens, comme partout, nous luttions pour le bon combat.

Mme Peyresourde, un peu gênée, ne répondit pas. Mais son mari avait abandonné son journal et contemplait Gaston en souriant.

— Alors tu veux t'embrigader avec ces pauvres femmes qui se croient des Jeanne d'Arc ? railla-t-il. Vas-y mon garçon. Mais je t'avertis. Tout le monde se moquera de toi. Que voulez-vous faire ? Démolir la République ? Elle est solide, mon petit, et tu auras des cheveux blancs avant de réussir. Repose-toi donc tranquillement et tu chercheras ensuite à te créer une situation plus honorable que celle de conspirateur.

— Mais, mon oncle...

— C'est entendu. Bonsoir ! Va conduire Marguerite dans sa chambre, et allons dormir. Il est au moins dix heures.

Et pendant que les deux femmes pliaient l'ouvrage, il ajouta en frappa sur l'épaule de Gaston :

— Naïf ! Jamais les affaires n'ont mieux marché que

maintenant. Le bétail se vend bien, le foin est joli, la volaille est chère. Mes métayers ont de l'argent et moi aussi. A quoi bon s'occuper de politique ?

— Et la religion que l'on exécute et les scandales qui éclatent tous les jours...

— Tu en aurais vu d'autres si tu étais moins jeune. Et tes journaux en font naître à plaisir, sans doute. Quant à la religion, on n'y a pas touché. N'es-tu pas libre d'aller à la messe quand bon te semble ? Nous sommes attachés à nos traditions et à nos croyances à Saint-Gaudens; mais nous voyons bien qu'on les respecte aujourd'hui autant qu'autrefois. J'aime la religion, il en faut. Mais je ne suis ni clérical, ni jésuite. Et j'espère, mon ami, que tu n'es ni l'un ni l'autre. Sans cela, gare à ton père ! Allons, embrasse-moi et bonsoir. Tu ne veux pas te coucher encore ? A ton aise. Ici, nous allons au lit de bonne heure pour nous porter bien.

Le vieillard mit son lorgnon dans son étui, plia le journal et monta dans sa chambre. Gaston, resté seul, songeait. La menace de son oncle avait éveillé en lui une foule de pensées contradictoires. D'un côté, il voulait rester fidèle à ses croyances ; de l'autre, il comprenait maintenant combien il risquait de mécontenter son père.

Paul Galié était un ingénieur sorti de l'Ecole centrale qui, ne s'intéressant qu'à ses machines, avait laissé sa femme s'occuper comme elle l'entendait de l'éducation de ses enfants. Mme Galié, très pieuse, presque mystique à la fin de sa vie, quand la maladie la minait, avait tenu à les faire élever dans des pensions catholiques. Le jeune homme suivait bien des cours au lycée, mais il était constamment sous l'influence des prêtres ou de personnes dévotes qui avaient soin d'écarter de son esprit tout ce qui pouvait le rendre libre.

Il avait surtout subi l'influence d'un répétiteur, l'abbé

Viales, qui leur faisait des leçons d'histoire afin de compléter, disait-il, celles que les jeunes gens entendaient au lycée. Cet abbé, très distingué et muni d'un sérieux bagage de connaissances historiques, savait faire revivre, dans ses entretiens, les époques disparues. Il intéressait beaucoup ses élèves. Gaston, un peu rêveur et paresseux, avait volontiers négligé les études scientifiques pour mieux se consacrer à l'histoire. Il était devenu le disciple favori de l'abbé Viales qui, assez sentimental au fond, s'était attaché à lui.

Ils ne s'étaient pas perdus de vue pendant les deux années de service militaire de Gaston. Comme il était frêle et précédé de recommandations puissantes, on l'affecta au service de l'intendance, où il écrivait deux heures par jour, puis fumait des cigarettes ou lisait. Chaque soir, il se rendait chez l'abbé qui avait organisé un petit cercle pour ses anciens élèves soldats à Toulouse. Là, dans une vieille maison de la rue Fourbastard, on causait, on discutait longuement, on s'occupait surtout d'histoire et de politique, car il est facile de glisser de l'une à l'autre.

Gaston était donc resté l'élève ou, mieux, le disciple de l'abbé Viales qu'il considérait toujours comme son maître en histoire et son directeur de conscience. Il savait qu'il pouvait compter sur l'entière discrétion et sur le bon cœur de l'abbé. Aussi, tout de suite, songea-t-il à lui écrire pour lui demander conseil.

Le départ de son père, les hasards de la vie, l'amenaient chez de vieux parents vraiment libéraux sinon voltairiens, alors qu'il était, lui, catholique ultramontain et camelot du roy. Allait-il se fâcher avec eux? Allait-il laisser savoir à son père combien son fils différait de lui ? Pour la première fois, Gaston se rendait compte de tout ce qui le séparait de sa famille.

Il écrivit longuement à l'abbé Viales. Puis, comme il n'avait pas encore sommeil, il voulut aller jeter la lettre à la poste. Les rues étaient sombres et complètement désertes. Il s'arrêta de temps à autre pour respirer l'air frais de la nuit qui repose et apaise. Quelque chose comme un regret, presque un remords, le poignait.

Il resta un long moment à sa fenêtre, puis se coucha. Il fit un rêve bizarre. Devenu Dunois, le bâtard d'Orléans, il suivait une Jeanne d'Arc qui était tantôt Mme d'Estancarbon et tantôt Raymonde.

Devant lui, dans le camp ennemi, il reconnaissait très bien, sous leurs casques, son père, son oncle et jusqu'à Mme Peyresourde qui, sanglotante, à deux genoux, demandait grâce...

II

Les d'Estancarbon, vieille famille noble du Nébouzan, possédaient à quelques kilomètres de Saint-Gaudens, sur la route de Toulouse, une très belle propriété. Gaston y était déjà venu plusieurs fois depuis son retour. Il s'y plaisait beaucoup. Raymonde paraissait un peu moins froide et, visiblement, tenait à se montrer charmante. Marguerite et elle s'aimaient maintenant comme deux sœurs.

M. d'Estancarbon, qui avait eu le mérite de refaire une fortune très compromise par son père, ne songeait qu'à l'automobilisme. Chaque année, il vendait sa voiture pour en acheter une autre munie des derniers perfectionnements. Chauffeur expérimenté, il conduisait le plus souvent lui-même et enseignait volontiers à Gaston le mécanisme des manettes et des leviers.

Ce jour-là, une petite pluie fine, tombée dans la nuit, avait rafraîchi l'air et nettoyé les routes. M. d'Estancarbon, gros rougeaud surnourri, irrémédiablement

chauve, huma l'air avec satisfaction et vint rejoindre les jeunes gens assis sur la terrasse.

— Désirez-vous faire une promenade ?

— Je veux bien, répondit Gaston, si ces demoiselles sont de cet avis.

— Oh ! oui, s'écria Marguerite, toute joyeuse.

— Où allons-nous ?

— Je propose le Pont-du-Roi que vous ne connaissez pas encore, dit M. d'Estancarbon. Il est deux heures. Nous y serons à trois heures et demie. Nous pourrons pousser une pointe en Espagne et rentrer pour dîner. Au retour, nous vous laisserons à Saint-Gaudens. Allons-y.

Un quart d'heure après, l'auto filait à grande allure vers Saint-Gaudens qu'elle traversait en deux minutes. Gaston était assis à côté de M. d'Estancarbon qui tenait le volant. Mme d'Estancarbon et les jeunes filles étaient à l'intérieur de la limousine.

Valentine, Labarthe, Ardiège furent brûlées, selon l'expression du conducteur. Il fallut prendre en deuxième vitesse les pentes de Cier-de-Rivière et du vallon sauvage qui conduit à Barbazan. La route est pittoresque, mais difficile et dangereuse pour une automobile. Elle serpente au pied de la montagne avec de brusques crochets, escalade de nombreux mamelons peu considérables, mais à pente raide et coupe des villages : Luscan, Galié, dont la vieille porte domine encore le cimetière sur le rocher.

Puis ce fut une glissade après les à-coups : on traversait la plaine des Frontignes avec ses beaux champs de blé et de maïs au milieu desquels se dressent en files régulières les érables taillés en gobelets qui supportent les vignes.

On aperçut le vieux donjon de Fronsac, puis on

traversa Chaum, et les montagnes de Saint-Béat apparurent.

— Voyez la carrière de marbre, à droite, dit Mme d'Estancarbon aux jeunes filles ; on distingue les rails du petit funiculaire qui descend les blocs.

Saint-Béat, si pittoresque dans son défilé, fut bientôt dépassé et l'auto reprit la troisième vitesse pour gagner la frontière. Quelques maisons parurent. Une brusque secousse souleva l'auto.

— Allons bon, grommela M. d'Estancarbon. J'avais oublié ce sacré torrent d'Arlos. Heureusement, ma voiture est solide.

Et il ne prêta aucune attention ni au paysage ni aux recommandations de prudence que Mme d'Estancarbon, un peu effrayée, lui faisait.

Après Fos, il fallut ralentir, car la route était défoncée par les charrois. Les montagnes de droite et de gauche se rapprochaient. On croyait aller vers une impasse. Mais à chaque détour, un nouveau morceau de route apparaissait à gauche. La Garonne, écumante, grondait, a droite, entre des prés étroits ombragés de frênes et de hêtres.

Un triangle de terrain planté d'arbres, un hangar à gauche, un beau pont de marbre en face : le Pont-du-Roy. L'auto stoppa. M. d'Estancarbon sauta à terre pour examiner le moteur. Pendant ce temps, sa femme montrait une petite construction de l'autre côté de la Garonne, au pied de la montagne.

— Voici l'ancien casino espagnol où l'on jouait gros jeu à la roulette. Mais il est fermé maintenant.

Un carabinier espagnol passa lentement, l'arme au bras, en inspectant soigneusement les pentes abruptes où l'on voyait quelques moutons et quelques chèvres.

— Si nous allions acheter des cigarettes à Pontau ?

proposa M. d'Estancarbon. Nous avons le temps. Vous pourriez dire ensuite que vous avez vu l'Espagne.

Chacun s'installa de nouveau et l'auto reprit sa route. Comme celle-ci était de plus en plus tortueuse et encombrée de pavés qu'on n'avait pas pris la peine de concasser, on était obligé d'aller lentement. Les voyageurs pouvaient donc à loisir contempler la vallée très étroite, mais très verte de la Garonne et les immenses pentes brunâtres, déboisées et ravinées qui la dominent.

On arrivait à Pontau. Quatre soldats espagnols étaient assis devant une maisonnette peinte en ocre jaunâtre sur la façade de laquelle on lisait : *Carabineros veteranos*. Cinq ou six femmes assises sur le seuil de leur maison enluminée de couleurs criardes, regardaient les étrangers.

Après avoir acheté des cartes postales et quelques paquets de cigarettes, on repartit. M. d'Estancarbon, dès que le Pont-du-Roy fut franchi, voulut profiter de la pente et faire de la vitesse au retour. Cependant, il fallut s'arrêter à l'entrée de Fos, au pied de la vieille tour du Sériail, pour la douane.

Puis l'auto reprit en grande vitesse la route de Saint-Béat. Le soir tombait. Le conducteur voulut encore accélérer l'allure. L'air frais sifflait délicieusement aux oreilles et les champs, les prés, les montagnes semblaient fuir, dans une course folle, des deux côtés de la route. On arrivait à Saint-Béat.

Tout à coup, Gaston aperçut un attelage au milieu de la chaussée. C'était une lourde charrette traînée par trois mulets. Le charretier sommeillait sans doute dans la voiture. La trompe beugla. La sirène emplit la vallée de son crissement aigre. Mais l'auto avait à peine modéré son allure.

Brusquement, un homme sauta hors de la charrette et bondit à la bride du premier mulet qui, épouvanté, se

jeta à gauche. Un cri jaillit, suivi d'une clameur poignante. Le malheureux charretier, frappé par l'un des garde-boue de l'automobile, avait été jeté à quelques mètres et gisait, sanglant, sur la route.

Grâce à l'habileté de M. d'Estancarbon, l'auto s'était glissée à droite, le long du fossé et les mâchoires puissantes des freins l'avaient tôt immobilisée.

Déjà Gaston s'était précipité vers le pauvre diable qui, secoué d'un tremblement convulsif, respirait péniblement, par saccades et gémissait :

— Ah !... ah !... bon dieu de dieu !... ah !...

Les femmes, terrifiées, restaient prostrées dans la voiture et pleuraient. M. d'Estancarbon regardait, stupide.

Gaston se fâcha tout rouge, brusquement. Ses nerfs exacerbés le firent crier :

— Eh ! bien. Qu'est-ce vous faites ? Allons-nous laisser ce pauvre homme sur la route ?

— Non, non, j'arrive ! répondit enfin M. d'Estancarbon un peu pâle et oppressé.

Il aida Gaston à placer le charretier dans l'automobile. On confia la charrette à un paysan qui venait d'arriver et l'on partit à petite allure vers Saint-Béat. On s'arrêta à la première pharmacie pour faire panser la victime. Un docteur vint qui ausculta, palpa, non sans faire gémir et crier le blessé.

— Allons, s'il n'y a pas de complications, il s'en tirera.

M. d'Estancarbon soulagé fit transporter l'homme chez lui dans une cabane située près des carrières de marbre, donna un billet de cent francs à l'un de ses camarades en disant :

— Soignez-le bien et adressez-vous à moi si vous n'en avez pas assez. Voici ma carte.

— Merci, dit l'homme, poli, mais sévère. Vous

auriez mieux fait de ne pas l'esquinter, tout de même, avec vos sacrées machines que le diable emporte !

M. d'Estancarbon voulut répliquer, mais craignit une dispute. Il sortit.

Le retour fut lent et morne. Mme d'Estancarbon pleurait. Raymonde et Marguerite étaient pâles. On n'échangea pas un mot.

Comme on montait la côte de Valentine, lentement, sous un ciel criblé d'étoiles qui laissait deviner les montagnes proches, Gaston dit simplement :

— Vous alliez trop vite ! Ce n'était pas prudent !

Alors M. d'Estancarbon tempêta :

— Mais aussi, pourquoi cet imbécile dormait-il dans sa voiture ? S'il avait été à sa place, à la tête de ses chevaux, ça ne serait pas arrivé. Ils m'embêtent à la fin ces charretiers qui ne pensent qu'à boire et à dormir.

Et, après un silence qui pesa, il prononça, sauvage :

— Tant pis pour lui, après tout. J'en suis de mes cent francs et de mon auto abîmée. Il n'y perd rien, lui. Ces carcasses de dur-à-cuire se raccommodent bien vite.

Gaston n'insista pas. Mais il sentit toute la rudesse de son hôte. Il comprit que ce descendant des hobereaux n'avait pas plus d'humanité que ses ancêtres qui considéraient les travailleurs comme des bêtes de somme. Sûrement, M. d'Estancarbon n'aurait pas parlé de la sorte si la victime de l'accident avait été une personne distinguée. Mais c'était un pauvre diable pour lui, une chair à souffrances qui ne valait pas qu'on la plaignît beaucoup.

Aussi est-ce avec un soulagement réel qu'il descendit de l'automobile pour rentrer chez les Peyresourde. Il serra la main de son voisin, descendit et salua les dames.

Mme d'Estancarbon, déjà consolée et souriante comme toujours, lui dit :

— A propos, venez demain, à deux heures, pour le Comité.

Plein de tristesse et de lassitude, il faillit répondre non. Mais Raymonde, encore très pâle, le regarda si gentiment qu'il accepta.

— C'est entendu, à demain. Mes hommages, Madame.

Le franc et cordial shake-hand de Raymonde secoua un peu sa mélancolie.

En rentrant, il embrassa Marguerite.

— Tu as eu peur ?

— Oui. Mais je te félicite, mon grand frère. Tu n'as pas perdu de temps, toi, pour soigner ce pauvre homme. Je n'aime plus M. d'Estancarbon. C'est un méchant, un sans-cœur.

Il fallut narrer toute l'histoire à M. et Mme Peyresourde. L'oncle donna son appréciation en ces termes :

— D'Estancarbon ? Il est maboul. Il l'a rapporté de Cuba. Ça lui est bien égal d'écraser quelqu'un pourvu qu'il puisse dire qu'il a fait du 80 à l'heure. Il n'est pas mauvais au fond, mais il se croit sorti de la cuisse de Jupiter parce qu'il est noble. Tu vois, mon gaillard, ce qu'ils valent, tes réactionnaires ? Ils considèrent les pauvres diables comme des chiens.

— Allons, tu exagères ! protesta doucement Mme Peyresourde.

— Non, il a raison, répondit brusquement Marguerite. Je le dirai à Raymonde, moi, que son papa n'a pas de cœur.

— Et pourquoi le lui diras-tu ? demanda Gaston. Crois-tu que Mlle Raymonde ne le sache pas ? Après tout, cela ne nous regarde pas, sœurette.

Le lendemain matin, vers huit heures, la bonne annonça Mlle d'Estancarbon.

— Voulez-vous venir avec moi ? dit-elle. Je tiens à savoir comment va ce pauvre homme que nous avons failli tuer hier. Papa m'a permis de partir avec Félix à la condition que vous m'accompagniez. Maman serait bien venue, mais elle ne peut pas se lever de bonne heure et elle veut préparer un thé très chic pour ce soir en l'honneur du général Cabanac, président du Comité royaliste.

Gaston, plus ému qu'il ne voulait le paraître, répondit :

— Nous viendrons avec plaisir, mademoiselle. Marguerite, va mettre un chapeau, vite.

On les laissa un instant dans la salle à manger. Ils se regardèrent, un peu gênés d'être seuls.

Raymonde, la première, rompit le silence.

— C'est un grand malheur que cet accident. Croyez bien que papa en est désolé. Je lui ai fait promettre d'être plus prudent à l'avenir. Je lui ai même dit que je ne sortirais plus avec lui. Je préfère que l'auto soit menée par Félix. Il est plus raisonnable. Jamais il n'a eu d'accident, lui.

— Oh ! les accidents peuvent toujours arriver, répondit Gaston. Votre père n'a pas eu de chance, voilà tout. Mais il n'aurait pas dû aller si vite, surtout en arrivant à Saint-Béat.

— Vous ne lui en voulez pas trop ? questionna timidement Raymonde.

— Moi, lui en vouloir ? Pourquoi ?

— Oh ! j'ai bien senti que vous n'approuviez pas du tout sa conduite, allez. Il y avait un peu de gêne entre nous quand nous nous sommes quittés, hier soir. Et cela

m'a fait de la peine, car je voudrais que nous soyons bons amis. Papa tient beaucoup à vous, vous savez.

Marguerite entrait.

— Allons, je suis prête. Partons.

Trois quarts d'heure plus tard, ils étaient auprès du blessé qui allait aussi bien que possible. Félix apporta un panier de vin vieux que Raymonde offrit avec un sourire en disant :

— C'est ma part que je vous offre, puisque je n'en bois jamais. Ce vin vous donnera des forces.

Gaston souriait aussi, touché de la grâce avec laquelle la jeune fille parlait à ces braves gens. Ceux-ci, très flattés de cette visite, en oubliaient presque leur peine.

On reprit la route de Saint-Gaudens. En laissant Gaston et Marguerite chez eux, Raymonde eut soin de leur rappeler une dernière fois la réunion de l'après-midi.

Vers deux heures, l'auto revint prendre le frère et la sœur et les transporta rapidement chez M. d'Estancarbon. Celui-ci attendait.

— Je vous avais bien dit qu'il n'aurait rien de grave, le bonhomme. Avec un autre chauffeur, il aurait été broyé. Mais j'ai su m'y prendre, hein ? Enfin, je suis bien content tout de même.

Raymonde arriva bientôt et entraîna Marguerite dans le jardin. Les deux hommes, restés seuls, s'assirent sur la terrasse.

— Le général finit de lire son journal en fumant une vieille pipe, continua M. d'Estancarbon. Nous l'avons eu à déjeuner. Quelle barbe ! Ils ont causé tout le temps de politique avec ma femme. Moi, je m'en moque, vous savez. Et vous ?

Gaston, un peu gêné, n'osa dire tout ce qu'il pensait.

— Evidemment, ce n'est pas très amusant. Mais nous

devons nous occuper de ces questions très graves qui...

Un pas lourd traîna dans le vestibule et un homme parut, de taille moyenne, rougeaud, moustache et barbiche blanche, un chapeau cronstadt enfoncé jusqu'aux oreilles, le ruban rouge à la boutonnière d'une jaquette d'alpaga noir.

Gaston se leva.

M. d'Estancarbon le présenta au général qui le félicita tout de suite.

— C'est bien, mon garçon, de vous intéresser à notre cause. Elle est noble et juste. Il faut que nous arrachions la France aux francs-maçons et aux juifs. L'Allemagne, en ce moment, nous menace et je me demande ce que nous deviendrions si une guerre éclatait.

Mme d'Estancarbon parut bientôt sur le seuil, vêtue d'une robe élégante qui la rajeunissait. Elle pria le général et Gaston d'entrer dans le salon où devait avoir lieu la réunion du Comité. Un homme d'une trentaine d'années et deux dames d'un âge incertain, mais manifestement supérieur à la quarantaine, étaient déjà assis.

La maîtresse de la maison procéda très rapidement aux présentations obligatoires. Gaston apprit qu'il avait devant lui M. Ligarol, future gloire du barreau, et les deux demoiselles Puymaurin, bienfaitrices et zélatrices de plusieurs sociétés catholiques.

Le fauteuil de la présidence fut offert au général Cabanac. Celui-ci voulut parler, mais comme son discours, assez obscur du reste, déviait sur Jeanne d'Arc et menaçait de durer trop longtemps, M. Ligarol intervint cavalièrement pour demander la discussion des questions à l'ordre du jour.

Aucune ne parut bien intéressante. Comme l'on s'entretenait des moyens d'assurer un recrutement moins incertain des troupes royalistes, M. Ligarol s'éleva énergique-

ment contre certains prêtres qui, malgré la loi de Séparation, refusaient d'entrer ouvertement en lutte contre la République.

— Nous ne pourrons rien faire, conclut-il, si le clergé tout entier ne marche pas franchement avec nous.

Les dames approuvèrent et saisirent l'occasion de vanter leurs confesseurs. Mais le général fut sévère :

— Mesdames ! c'est très bien ce que vous dites. Je veux bien croire à la sympathie de vos abbés, mais je n'en vois aucun ici.

Et, fatalement, la discussion changea d'objet. Depuis plusieurs jours, des bruits de guerre circulaient. La question du Maroc, toujours pendante, provoquait des froissements entre la France et l'Allemagne. Gaston exprima brutalement son opinion.

— Ils nous ennuient, ces Prussiens, depuis longtemps. Et je ne serais pas fâché qu'ils nous procurent l'occasion de reprendre l'Alsace et la Lorraine.

Le général se montra circonspect. Il déclara que les Allemands étaient très forts, que nous risquions de courir à un désastre et qu'il fallait être prudent.

Cette timidité fit bondir M. Ligarol qui devint agressif.

— Comment, mon général ! vous, un soldat, parler ainsi ? Je comprend que des journalistes qui changent plus souvent d'opinion que de linge, laissent voir une certaine frayeur quand nous sommes près de la guerre alors qu'ils l'annoncent et la demandent même quand nous sommes sûrs de la paix. Il y a un tas de nationalistes qui m'énervent. Ils crient : « A Berlin ! » quand tout le monde est tranquille et vendent leurs titres de rente dès qu'ils apprennent que Cambon et de Bulow se sont regardés de travers.

Mais, vous, les soldats, devriez être fiers d'avoir enfin l'occasion de sortir l'épée du fourreau, de venger nos

affronts, de laver nos hontes. Je la souhaite, moi, la guerre !

— Que de sang serait versé ! protesta timidement Mme d'Estancarbon. Je prie Dieu de nous épargner cette calamité.

— A quelque chose malheur est bon, Madame, continua Ligarol. La guerre victorieuse et même désastreuse nous permet de renverser la République en cinq sec. Tandis que maintenant, allez-y voir. Essayez. Voilà cinq ans que nous nous occupons de politique militante. Nous sommes sept. Sept dans toute la ville de Saint-Gaudens. N'est-ce pas lamentable ?

— Nous ne serions pas plus nombreux pour tenter un coup de force en cas de guerre, fit remarquer le général.

— Ce ne serait pas la même chose. Une poignée d'hommes conscients et résolus saurait commander à une armée hésitante. Il suffirait de savoir profiter des circonstances. L'amertume d'une défaite comme l'ivresse d'une victoire pourraient aisément tourner à notre profit. Un berger ne commande-t-il pas à tout un troupeau ?

— Vous êtes trop confiant, jeune homme, railla le général. Nous ne sommes plus au temps de l'obéissance passive. La discipline n'est plus comme autrefois. Si un chef se hasardait à vouloir entraîner ses soldats contre le gouvernement, ses soldats eux-mêmes le fusilleraient. Vous parlez en officier de réserve, maintenant.

— Je crois avoir raison et vos arguments sont trop faibles pour me faire changer d'avis, renchérit Ligarol, très rouge et dont les doigts maigres se crispaient sur le dossier de la chaise à laquelle il s'appuyait. Je le répète, si nous étions guidés autrement que nous le sommes, si nous avions de vrais chefs, hardis et persévérants, à notre tête, nous aurions déjà réussi. Mais il y en a qui craignent

toujours de déplaire à quelqu'un ou de casser quelque chose.

Mme d'Estancarbon, voyant que la discussion s'envenimait, fit apporter le thé et s'ingénia à changer la conversation en racontant l'accident de la veille. Gaston, interrogé, fut complimenté par les deux vieilles demoiselles. On lui demanda pourquoi il désirait faire partie du club royaliste. Ses explications furent chaudement approuvées, même de Ligarol qui l'entraîna sur la terrasse en lui offrant un cigare.

— Je vous admire, sincèrement, Monsieur, dit Gaston. Vous êtes vaillant et convaincu. Malheureusement, vous ne paraissez pas suivi.

— Ce sont des poules mouillées ! répliqua rageusement Ligarol. Cabanac est ramolli et finira par devenir jacobin, vous verrez. Les femmes ne comptent pas. On ne devrait même pas les admettre, car elles ont la langue trop longue et l'enthousiasme trop bref. Nous sommes deux : vous et moi. Mais à nous deux, nous ferons quelque chose.

— Quoi ?

— Le moment n'est pas encore venu. Nous en reparlerons plus tard.

C'est ainsi que Gaston fit la connaissance de Ligarol, vague étudiant en droit rongé d'ambition, à qui trois ou quatre mille francs de rente étaient loin de suffire. Il se laissa prendre à ses allures affectueuses et ils furent bientôt amis. Souvent, Ligarol restait chez Peyresourde pour dîner et passer la soirée en famille. Marguerite l'attirait et il causait volontiers avec elle. La jeune fille ne demandait pas mieux. Grand, assez distingué, toujours vêtu avec une certaine élégance, « le juriste » comme le nommait Gaston, lui plaisait beaucoup. Malgré la différence d'âge, les jeunes gens comprirent

bientôt qu'ils s'aimaient. Avec l'assentiment des Peyresourde, Ligarol écrivit à M. Galié pour lui demander la main de sa fille.

Il éprouvait sinon de l'amour, du moins une sympathie très vive pour Marguerite qui devenait de plus en plus charmante. De bonnes nouvelles étaient arrivées récemment du Tonkin. L'ingénieur était sur la trace d'un filon de minerai de cuivre et escomptait de gros bénéfices à réaliser. Cette considération ne laissait pas Ligarol indifférent, car il avait déjà écorné sérieusement son patrimoine. Aussi résolut-il de hâter le plus possible la réalisation de son rêve et chaque après-midi, on le voyait arriver, toujours très bien habillé, chez les Peyresourde qui le retenaient souvent à dîner.

Après ces dîners, d'une simplicité bourgeoise, Marguerite et Gaston faisaient de la musique, toutes fenêtres ouvertes et les voisins, circulant par groupes dans la rue, en profitaient. Les militaires qui se promenaient, placides, séduits par cette musique, restaient insensibles aux œillades des bonnes fanfreluchées du café des Soupirs. Ligarol qui possédait une voix de baryton assez agréable, condescendait parfois à chanter un air d'opéra populaire. Alors, il y avait foule devant la maison des Peyresourde. On délaissait le boulevard du Midi, lieu classique de promenade, les soirs d'été, pour venir l'entendre.

Des jours coulèrent agréables pour les amoureux qui se suffisaient à eux-mêmes, mais plutôt monotones et ennuyeux pour Gaston. Ligarol s'aperçut que son futur beau-frère avait une mine plutôt résignée et il proposa, un soir, la classique villégiature d'août à Luchon.

Justement, les Peyresourde possédaient une villa assez agréable dont le premier étage seulement était loué. Quant à Ligarol, toujours grand seigneur, il avait déjà

retenu sa chambre dans une maison meublée des allées d'Etigny.

Les malles furent vite bouclées et l'on partit, un jour de beau soleil, après déjeuner, par le train de midi seize. Le voyage fut charmant. La gaîté folle des trois jeunes gens avait gagné Mme et M. Peyresourde. Pas un détail du paysage ne passa inaperçu. Ce furent tout d'abord les chaumes jaunâtres et les prés frais de la plaine de Rivière que coupaient çà et là, en damier, des champs de pommes de terre et de maïs. Mais, après le changement de train à Montréjeau, le paysage devint plus varié. Lentement, le convoi gravit la rampe du Bazert, passa à côté des usines à chaux saupoudrées de poussière blanche et glissa, rapide, vers Loures. Un cirque grandiose borné au Sud et à l'Ouest par les montagnes trapues et boisées de la Barousse, s'ouvrit à droite et une nef gothique, flanquée de contreforts, se dressa seule, au pied de la montagne verte.

— Saint-Bertrand-de-Comminges, dit Ligarol. Voilà la cathédrale. Dans cette plaine s'élevait autrefois la ville romaine de Lugdunum-Convenarum, l'une des plus importantes de la Gaule. Grandeur et décadence. Voyez : Il y a tout juste quatre maisons là-bas, maintenant.

Des rideaux de peupliers cachèrent bientôt l'église. Les jeunes gens contemplaient toujours le paysage.

— Tenons-nous à gauche, conseilla Ligarol, bien renseigné. C'est plus intéressant.

De la plaine de Saléchan, on aperçut les quatre villages des Frontignes, rouges et blancs sur le fond vert des croupes couvertes de champs bien cultivés. La tour de Fronsac apparut, puis les pointes si pittoresques du pic de Gar chanté par Hérédia, avec la trouée de Saint-Béat.

De la rampe qui grimpe à flanc de montagne, après Marignac, se voyaient les jolis villages de Gaud et de Cierp dont les toits bleutés luisaient doucement dans la verdure. Au fond du couloir étroit, dans un lit encombré de rochers dont quelques-uns énormes, la Pique bondissait, écumante. A certains endroits, elle était resserrée entre deux gros blocs et bouillonnait, toute blanche, en rongeant ses rives. A d'autres, à demi-calme, elle paraissait bleue, d'un bleu assombri par les ramures que les arbres jetaient, comme un rideau, au-dessus d'elle.

Son grondement perpétuel s'entendait par intermittences quand le halètement de la machine et le grincement désagréable des roues dans les courbes, ne le couvraient point. Un bruit clair de cascades s'élevait, de temps à autre, et l'on apercevait un torrent qui disparaissait sous la voie.

— Que c'est joli, l'eau, dans les montagnes, dit Marguerite. Comme c'est frais ! Je voudrais pouvoir me promener ici.

— Et l'on y prend de belle truites, ajouta le pratique Ligarol.

— On pourrait bien y venir de Luchon ? interrogea Gaston.

— Oui, les trains sont nombreux en été et nous trouverions facilement à déjeuner, car il existe, dans cette vallée de Layrisse, d'excellentes auberges.

Un village parut, sur la montagne à droite, puis un autre, étalé au bord de la Pique et de la route, à gauche.

— Nous approchons de Cier. Attention ! Il faut tâcher d'apercevoir le Néthou, dit Ligarol, excellent cicerone.

— Comment ! on voit le Néthou d'ici ? interrogea Gaston sceptique.

— Mais oui, il suffit d'être averti.

Le train ralentissait brusquement. Une double rangée d'acacias boules courait, à gauche et à droite. Ligarol, guettait par la portière de gauche, en grommelant :

— Sacrés acacias ! Pourvu que nous n'en ayons pas un, juste en face !

Mais ses désirs furent comblés. Leur wagon stoppa dans un espace libre et il montra, dans l'échancrure en *V* de la montagne dentelée qui barrait l'horizon, une petite pointe blanche qui se détachait, très pure, sur le fond brunâtre de la chaîne et dans l'outremer intense du ciel. Un léger nuage, ténu comme un souffle dans l'air glacé, planait au-dessus du pic étincelant.

— Voilà le Néthou, dit Ligarol, l'air satisfait.

Marguerite s'approcha pour voir et le jeune homme s'empressa de lui céder la place. Mais déjà le train repartait et le mont fantôme disparut bientôt.

Les montagnes, toujours fraîches et boisées, mais de plus en plus hautes, glissaient des deux côtés de la voie. Des ravins s'ouvraient, immenses, avec dans la teinte bleutée de leurs abîmes, des coulées laiteuses de cascades. Un village, accroché aux flancs de la montagne, avec un clocher brunâtre, attira les regards.

— Je crois que c'est Sode, dit M. Peyresourde. J'y suis allé une fois et j'ai sué passablement. Les ascensions, c'est bon pour les Anglais qui sont un peu loufoques et ne savent comment dépenser leur argent. Moi, je préfère la plaine.

Marguerite, pénétrée de la beauté des cîmes, protesta :

— Eh ! bien, je voudrais gravir ces pentes et aller bien haut, jusqu'à la neige que j'aperçois là-bas, par

plaques, près du port de Vénasque. Ce doit être si bon de respirer l'air pur des sommets !

— Nous irons au Vénasque, mademoiselle, proposa Ligarol. Ça n'est pas terrible. Il suffit de partir le matin de bonne heure.

Le train stoppait. Encadrée de beaux platanes, ils virent la gare de Luchon. Des porteurs se précipitaient, sautaient sur les marchepieds, et, bon gré, mal gré, s'emparaient des bagages de tout voyageur proprement vêtu. Au dehors, des fouets claquaient, appelant les clients. Une rangée de cochers d'omnibus, à casquette galonnée et chiffrée d'or, brandissaient, enseignes bizarres, d'énormes tambours de basque sur lesquels se lisaient les noms des hôtels et amusa Marguerite.

Ligarol prit congé pour chercher un omnibus. M. Peyresourde, toujours économe, dit :

— Partons à pied. J'enverrai Maria chercher la malle, ce soir, avec la brouette.

Ils s'engagèrent sous les magnifiques platanes de l'avenue qui conduit en ville. A tout moment, il fallait se glisser entre les troncs gigantesques pour éviter d'être écrasé par une automobile ou une voiture, tant la circulation était intense. Ils arrivèrent bientôt à leur villa située à côté du casino.

Elle était très jolie, cette villa et sans prétention aucune. La façade, toute simple, s'apercevait, grisâtre, avec des boiseries ocre derrière des sapins et des tilleuls. Un pont de bois jeté sur la Pique, donnait accès dans un petit parc qui l'entourait. Quelques corbeilles de géraniums et de glaïeuls se dressaient en teintes vives, sur le fond vert des pelouses encadrées d'allées bien sablées. Les chambres y étaient assez grandes, sobrement, mais confortablement meublées.

Quand on arriva, les locataires étaient assis devant

la maison. Une jeune femme en robe blanche faisait de la dentelle à côté d'un homme grisonnant qui, le dos tourné au portail, écrivait sur une petite table volante encombrée de volumes. Au bruit des pas sur le sable, ils se levèrent et M. Peyresourde, après avoir galamment offert ses hommages à la jeune femme, présenta son neveu et sa nièce.

Gaston fut tout surpris de constater que M. Rapert était encore jeune malgré ses cheveux gris. Mais son visage long, au teint mat, aux yeux fiévreux qu'une barbe très noire émaciait encore, était inquiétant. On sentait qu'une maladie grave minait lentement cet homme. Et cependant, nerveux, actif, le regard tantôt brillant et aigu, tantôt très doux, il paraissait animé d'une activité extraordinaire.

Pendant que les trois femmes causaient ensemble et que M. Peyresourde, après quelques compliments, visitait la maison de fond en comble. M. Rapert et Gaston faisaient ample connaissance. Passionné pour les études historiques, ce professeur était venu à Luchon afin d'étudier de près certains points qui l'intéressaient tout particulièrement. Le pays l'avait charmé et les études commencées l'enthousiasmaient. Il le déclara tout de suite et annonça à Gaston qu'il allait demander un congé d'un an, d'abord pour se reposer, ensuite pour continuer ses travaux archéologiques et historiques.

— Un autre sera très heureux, dit-il, d'avoir ma chaire au lycée de Douai. Moi, je m'ennuie à mourir dans ce pays d'usines, de brouillards et de betteraves. De plus, voilà longtemps que je cherche le sujet d'une thèse intéressante et je le trouverai sûrement ici.

Mais, ajouta-t-il après ces confidences, et vous, monsieur Gallié, que comptez-vous faire après les vacances?

— Je ne sais pas encore, répondit Gaston avec l'air

ingénu d'un enfant à qui ses parents ont épargné les soucis matériels. Mon père veut que je me repose pendant quelque temps.

— Se reposer, c'est bon pendant un mois ou deux, fit remarquer le professeur, mais il ne faudrait pas laisser sans emploi vos jeunes années. C'est très joli d'avoir le baccalauréat et d'être libéré du service militaire. Mais la vie commence à peine pour vous.

D'ailleurs, s'empressa-t-il d'ajouter en riant — car il craignait d'avoir froissé le jeune homme — pardonnez mon indiscrétion. Elle est peut-être causée par le désir que j'ai de trouver un compagnon d'excursion. Je n'aime guère me promener seul en montagne.

— Je serai très heureux et très flatté de vous accompagner, monsieur, répondit Gaston. Mais je dois vous dire que mon excellent camarade Ligarol, étudiant en droit, est en ce moment à Luchon : je ne puis guère l'abandonner.

— Qu'à cela ne tienne, nous serons trois, dit M. Rapert. Vous me ferez les honneurs de vos montagnes luchonnaises, avec lesquelles je n'ai eu que de brèves entrevues jusqu'à présent. Elles sont si belles. Admirez ce fond de décor. C'est un paysage de féerie !...

Par delà les peupliers et les frênes qui bordent la Pique, son doigt désignait la croupe majestueuse de Superbagnères, avec, nichée dans la verdure sombre des sapins, la Chaumière, aux murs rehaussés de lignes rouges. Une autre montagne se dressait, à gauche, au-dessous du clocher et des toits bleus de Saint-Mamet. Et, dans l'intervalle, s'érigeaient tout droits en plein ciel, les flancs ravinés de la Montagnette et l'arête déchiquetée du port de Vénasque. Bruns et teintés de rose par le soleil qui glissait derrière Superbagnères, avec les taches blanches de leurs névés, le pic de la Mine, comme un épieu,

et Sauvegarde, comme un talus aux formes géométriques, planaient...

— J'aime beaucoup la montagne, dit Gaston, après un moment de silence. C'est donc bien volontiers que j'organiserai quelques excursions, puisque vous le désirez.

— Va-t-on au concert, ce soir? interrogea soudain Mme Rapert, en regardant son mari avec un sourire. Mlle Marguerite voudrait bien y venir. Nous pourrions l'y accompagner, car Mme et M. Peyresourde ont l'habitude de se reposer de bonne heure. Puis, ajouta-t-elle, pour finir de convaincre son mari, qui hésitait un peu, c'est un concert classique.

— Ah ! Qu'annonce le programme?

— *La Damnation de Faust,* de Berlioz, et quelques lieds de Wagner.

— Diable ! Pourvu que tout marche bien, ce sera très beau. J'irai volontiers. Mais il faudrait dîner à sept heures exactement.

— C'est entendu ! répondirent joyeusement Marguerite et Mme Rapert, qui était aussi gaie et expansive qu'une fillette.

— Me permettez-vous de terminer cette lettre ? demanda le professeur. J'en ai pour dix minutes, tout au plus.

— Bien volontiers, acquiesça Gaston, et, se rapprochant de sa sœur, il se mêla à la conversation des trois femmes.

Il fut vite charmé par Mme Rapert. Toute jeune, très jolie, sous ses lourds bandeaux bruns, avec un visage très fin, un teint mat légèrement coloré de rose, des yeux très expressifs et très doux, elle avait la fraîcheur exquise de la jeune fille avec, en plus, l'attrait plus captivant de la jeune femme. Sa voix, aux inflexions

douces et légèrement chantantes, était pour le jeune homme une mélodie prenante. Lui, qui croyait connaître l'amour par son flirt innocent avec Mlle d'Estancarbon, était tout étonné. C'était une révélation. Pour la première fois, il voyait vraiment une femme, il sentait ce qu'est le charme puissant, inexprimable, vieux comme le monde et cependant toujours aussi jeune et vibrant, qui dore la vie et nous donne le bonheur. Ses amourettes de potache, ses aventures banales de vie de garnison lui revinrent à l'esprit comme une nausée.

Mme Rapert s'aperçut du léger trouble de Gaston et en fut heureuse, au fond, car elle rit de plus belle et se montra de plus en plus gracieuse. Son mari, après avoir plié sa lettre, rapprochait sa chaise et la félicitait de sa bonne humeur.

— Voyez-vous, mon ami, dit-il en s'adressant à Gaston, les femmes sont toujours un peu enfants. La solitude leur déplaît. Un mari qui travaille constamment les ennuie. Il leur faut du monde, des bavardages.

— Je le concède, répliqua gentiment Mme Rapert. Pendant que tu écris à tes vieux bonzes de l'Institut ou d'ailleurs, crois-tu que je m'amuse?

Gaston fut un peu choqué par l'expression : vieux bonzes, qui fit rire Marguerite.

— Veux-tu que je te dise à qui j'écrivais, curieuse, et à quel sujet? Eh bien! je signalais à M. Audhuy les remarquables travaux de Julien Sacaze, un Luchonnais qu'on ne connaît pas assez et qui a fait des découvertes très importante. J'ai visité son musée. J'ai parcouru ses ouvrages. Cet homme était un chercheur de premier ordre. Qui le connaît maintenant? Quelques vieux toqués comme moi, qui se passionnent pour les choses mortes, alors que la vie nous entoure, nous absorbe de toutes parts. Qui le connaîtra dans deux ou trois siècles ? Et

pourtant, il a travaillé pour son pays, qu'il aimait bien. On m'a conté que, sous le vent, la pluie et la neige, il allait en pleine montagne et passait des journées entières à fouiller des monuments, des ruines, des coins de terre dans lesquels dorment les débris antiques... Aujourd'hui, il faut être un champion cycliste ou un assassin pour connaître la gloire, celle que décerne la presse à informations et à grand tirage.

La bonne vint annoncer que le dîner était servi. On se sépara. Une heure après, Mme et M. Rapert, accompagnés de Marguerite et de Gaston, partaient pour le Casino, dont les lampes électriques scintillaient à travers les arbres, de l'autre côté du boulevard.

— Nous rencontrerons sans doute Ligarol, dit Gaston. J'ai oublié de lui donner rendez-vous; mais il ne doit pas manquer de venir au Casino, le soir. Il est très mondain, ajouta-t-il, avec un sourire railleur.

Quelques groupes circulaient dans les allées, doucement éclairées par des lampes multicolores. Des femmes en riche toilette accompagnées de messieurs parfois en smoking, le plus souvent en simple veston et coiffés d'un feutre mou, se promenaient, lentes et belles, le regard fixe, attentives à se faire admirer.

De jeunes snobs, monocle à l'œil, gantés de clair, un cigare aux doigts, prenaient des poses avantageuses sur les chaises de fer qui entouraient le kiosque. L'air était frais, très calme. Le croissant lunaire surgissait au-dessus de la montagne de Saint-Mamet et les crêtes lointaines paraissaient teintées d'un bleu très doux.

Par moments, la voix des garçons de jeux venait de la terrasse, où des joueurs se pressaient autour des petits chevaux et de la roulette.

— Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux !...

Puis, quelques instants après :

— Rien ne va plus !...

— C'est le trois !...

Comme un refrain, ces appels revenaient à intervalles réguliers, dominant le bruissement des conversations à demi-voix.

Tout à coup, Gaston annonça :

— Voilà Ligarol !

C'était lui, en effet, très chic comme d'habitude, en smoking, avec un monocle qu'il fit disparaître en apercevant Marguerite. Celle-ci le gronda gentiment :

— Pourquoi mettez-vous cet affreux carreau qui vous fait faire la grimace?

Les présentations terminées, Mme Rapert et la jeune fille se dirigèrent vers le parc, suivies des trois hommes, qui causaient déjà comme de vieux amis. M. Rapert fit à Ligarol ses propositions pour des excursions en montagne. L'étudiant en droit accepta volontiers, se flattant d'être bon marcheur et rompu aux courses d'altitude.

— Puisqu'il fait beau, dit-il, nous pourrions sortir dès demain.

— Où irons-nous? interrogea Gaston.

— Au lac d'Oô, proposa M. Rapert. C'est, je crois, l'une des excursions classiques les plus intéressantes. Nous n'aurons pas besoin de partir de très bonne heure.

Mais Mme Rapert, consultée, déclara qu'il était préférable d'excursionner après une longue nuit de repos et l'on décida d'attendre au surlendemain. Ligarol affirma qu'il trouverait une voiture excellente à un prix raisonnable, grâce à ses relations.

Quelques mots sur ces relations amenèrent les trois hommes à parler de questions politiques et religieuses et M. Rapert comprit vite quelles étaient les opinions des deux jeunes gens. Il fut assez surpris, mais n'en laissa rien paraître. Ligarol, voulant se renseigner sur le pro-

fesseur, lui posa, après quelques minutes, cette question :

— J'ose espérer, monsieur, que vous n'êtes pas un historien comme Aulard, qui écrit en véritable jacobin et dénature les faits historiques pour les rendre favorables à la mauvaise cause qu'il a le tort de défendre?

Un peu agacé par la présomption du jeune royaliste, M. Rapert répondit d'un ton ferme :

— Soyez moins sévère pour M. Aulard, monsieur Ligarol. C'est un maître très consciencieux. Sans doute, lui arrive-t-il de se tromper parfois. Mais je ne connais pas d'étude plus trompeuse que l'histoire. Vous avez péniblement amassé dix documents qui vous paraissent suffire à étayer une affirmation et voilà qu'un onzième infirme à lui seul les dix autres. Il y a si peu de franchise dans le monde que les gens de bonne foi sont souvent trompés. J'admire les travaux absolument remarquables de M. Aulard sur la Révolution française et j'ai eu plaisir à l'écouter souvent à la Sorbonne.

— Mais ce manuel tendancieux qu'il a écrit pour les écoles primaires, n'est-il pas très dangereux? Les instituteurs, ignorants comme ils sont, l'acceptent et l'enseignent comme un Evangile? Et cependant il fourmille d'erreurs.

— L'abbé Viales en a relevé plusieurs, renchérit Gaston.

— Je ne connais pas ce manuel et je me le procurerai pour l'examiner, promit le professeur. Nous en reparlerons ensuite. Mais, permettez-moi de vous dire, ajouta-t-il en se tournant vers Gaston, qu'il existe deux catégories de personnes que je ne crois pas absolument sincères en histoire, car elles sont juges et parties : ce sont les prêtres et les nobles toujours solidaires quoi qu'ils disent, de la noblesse et du clergé d'autrefois.

D'autre part, continua-t-il en s'adressant à Ligarol,

vous avez tort de parler ainsi des instituteurs. J'ai été élève d'école primaire, car mon père était ouvrier. Eh ! bien, j'ai conservé le meilleur souvenir des braves gens, directeur et adjoints, à qui je dois mes premières connaissances. Il existe, dans la plupart des villes du Nord, des Sociétés de conférences populaires. Les instituteurs en font partie, paient beaucoup de leur personne et sont souvent très distingués. Je les place volontiers au même rang que mes bons élèves de première. Et je les admire de tant travailler pour un traitement si modique. Savez-vous qu'ils s'occupent en dehors de la classe presque autant que dans la classe même et absolument gratis ? Aucune heure supplémentaire, sauf dans les très grandes villes, ne leur est payée. Allez-donc en demander autant aux ouvriers, aux employés, aux autres fonctionnaires?...

Un peu gênés par la fermeté avec laquelle M. Rapert avait défendu les instituteurs qu'ils méprisaient et détestaient, sans savoir au juste pourquoi, d'après les racontars de leurs journaux favoris, les jeunes gens restèrent un moment silencieux. Mme Rapert, se rapprochant d'eux, leur dit :

— C'est l'heure. Nous pouvons entrer. Occupe-toi des billets, mon ami.

— J'en ai pris cinq, madame, et vous me permettrez de vous offrir ceux que j'avais retenus pour Mme et M. Peyresourde, proposa galamment Ligarol.

— Vous êtes trop aimable, remercia M. Rapert. Soit, mais à charge de revanche, n'est-ce pas ?

Marguerite, très heureuse des prévenances de son ami, prit son bras pour gravir l'escalier et, malicieuse, lui jeta :

— C'est très bien. Vous êtes fort gentil. Mais pas de monocle, hein ?

Le vestibule, tout blanc, inondé de lumière électrique,

offrait, çà et là, des bouquets de verdure et de plantes exotiques qui reposaient les yeux. Des groupes allaient, venaient. On échangeait des saluts, des poignées de main. Des chasseurs s'empressaient, offrant des programmes. On pénétra dans la salle du théâtre, jolie avec son décor blanc et or, son grand lustre et ses loges latérales garnies de dames en toilettes claires.

Le concert commença bientôt. L'orchestre assez nombreux, très bien composé et dirigé par un vrai maître, fit entendre tout d'abord les principaux fragments de la *Damnation*. Cette musique, puissante, grave et cependant étincelante et légère par moments, plut beaucoup à Gaston. Il la comparaît à celle du *Faust*, de Gounod, qu'il avait vu représenter à Toulouse avec ravissement, et la jugeait plus prenante, plus profonde, bien mieux appropriée à l'œuvre de Gœthe. Le ballet des Sylphes le charma. La *Marche hongroise* fut pour lui une sensation artistique complète, exquise et *La Course à l'abîme* le laissa angoissé et rêveur. Marguerite, ingénûment, laissait perler deux larmes au bord de ses cils.

Pendant l'entr'acte, les trois hommes échangèrent leurs impressions.

— Je ne comprends pas grand'chose à cette musique, critiqua Ligarol. Elle ne se suit pas assez facilement. Je préfère, de beaucoup, le *Faust*, de Gounod, et tout notre vieux répertoire. On le comprend bien, on le sent bien au moins, celui-là.

— Ces diverses œuvres sont également touchantes et belles, osa répondre Gaston. Tout ce que je demande à la musique, c'est de m'émouvoir, c'est de me bercer de souvenirs agréables ou de rêves heureux.

— Je ne veux pas philosopher sur la musique, dit à son tour M. Rapert, parce que je suis très peu musicien

et à peine philosophe. Mais l'expérience que j'ai acquise m'amène à penser que je serai peut-être plus indépendant qu'un amateur éclairé qui, fatalement, se lie à une école ou à une secte. Je dirai donc mon opinion et vous la prendrez pour ce qu'elle vaut.

La musique est un art étrange qui convient à tous les peuples, sauvages ou civilisés. Il est indéniable qu'elle exerce sur nous une suggestion puissante. Un être tant soit peu primitif aime les rythmes qui le font danser ou chanter, les phrases simples qui traduisent des états d'âmes joyeux ou tristes, faciles à deviner et avec lesquels nous sympathisons aisément. Le peuple, encore, préfère la musique vocale parce qu'elle parle. Les civilisations disparues ont connu la monodie, c'est-à-dire le chant d'un seul instrument, harpe, flûte, etc. Puis est venue la symphonie, d'abord humble servante du chant dont elle n'était que l'accompagnement, que le cadre. Enfin cette symphonie a pénétré le chant lui-même, s'est liée si bien à lui qu'on ne saurait les séparer l'un de l'autre. Souvent même, dans Wagner et ses disciples, par exemple, cette symphonie se suffit à elle-même et le chant n'est qu'un accessoire dont on se passerait aisément.

— Il faut cependant que les personnalités, que les individualités s'affirment ; sans cela, la musique ne signifie rien, ne traduit rien de précis, objecta Ligarol avec assurance ; ou bien la musique n'exprime rien et je dis alors avec Flaubert qu'elle est le plus coûteux de tous les bruits, ou bien le compositeur veut traduire quelque chose. Par conséquent...

— Votre remarque ne me surprend pas, interrompit le professeur. Laissez-moi, je vous prie, continuer mon exposé car n'étant, ainsi que je vous l'ai dit, ni musicien habile, ni philosophe érudit, je crains fort de m'égarer dans des domaines peu connus. Vous voudrez

bien vous rendre compte tout d'abord, que le compositeur peut procéder comme nous procédons, nous, professeurs. Il enseigne tantôt ce qu'il veut en l'exprimant d'une manière très nette, à l'aide de clichés même, d'airs de romance comme on dit, pour se faire comprendre plus aisément. C'est alors l'art qui s'adresse à tous, celui qui a fait la popularité et aussi la fortune d'Ambroise Thomas, de Gounod, de Rossini et, dans un autre genre, d'Audran, Halévy, Offenbach, qui sais-je encore ?

Mais le compositeur peut aussi vouloir agir plus profondément sur un cercle plus restreint mais mieux choisi d'amateurs éclairés, d'âmes plus affinées. Il ne cherche alors qu'à suggérer des sentiments et à faire, en somme, de l'impressionisme en musique. Et ses œuvres, dans ce cas, demandent à être étudiées longuement, avec persévérance comme ces toiles des maîtres de la Renaissance dont on cherche à deviner les secrets du coloris. On y arrive, mais après beaucoup d'application et d'étude seulement.

— Je crois que vous avez raison, déclara Gaston.

Ligarol concéda qu'il y avait beaucoup de vrai sans songer à relever ce qui lui paraissait erroné.

Le timbre résonnait pour la deuxième partie. Ils rentrèrent. Trois lieds de Wagner furent chantés, en allemand, par une excellente artiste que l'on applaudit avec enthousiasme. Puis l'orchestre executa l'ouverture du *Tannhaüser*. Comme à l'audition de l'œuvre de Berlioz, Gaston se sentit ému, véritablement transporté dans une vie supérieure où tout était doux et enveloppant comme un rêve, où rien ne subsistait des angoisses, des douleurs et des amertumes passées. Suave était l'évocation des joies anciennes. Cette œuvre mystique fit frémir son âme religieuse, sa jeunesse enthousiaste et crédule vibrait toute avec l'harmonie large et profonde du maître

de Bayreuth. En foule, ses souvenirs renaissaient mais atténués, estompés, adoucis. Les souffrances abolies elles-mêmes revenaient, exquises, si on les comparaît au bonheur du moment...

Des applaudissements. Une révérence du maître, rayonnant et rouge, tel un coq dans son habit noir. Pressés comme des gens qui n'ont rien à faire, les auditeurs se précipitèrent vers la sortie pour flâner ensuite sur la terrasse et autour des tables de jeux.

Des hommes, des femmes de tout âge, un prêtre même jetaient une pièce sur le tapis et regardaient, anxieux, les chevaux qui tournaient. Quand on annonçait le numéro gagnant, vite les rateaux d'argent raflaient les mises. De temps à autre, seulement, ils poussaient, à petits coups secs, quelques écus devant un joueur rouge de plaisir. Mais combien de figures pâles, de regards angoissés, de mains fébriles agrippées au tapis des tables comme pour diriger à distance ce jouet capricieux comme le destin, comme la fortune.

Ligarol hasarda quelques pièces blanches, vite ratissées.

— Je n'ai pas de veine, dit-il. N'insistons pas...

Et, prenant le bras de Marguerite, il descendit, à côté de Mme Rapert, les degrés de la terrasse. Le parc était désert. Dans le ciel, le croissant de la lune brillait maintenant au-dessus du port de Vénasque et un nuage, comme une écharpe, flottait, de l'Entécade à Superbagnères. Au flanc de la montagne, la Chaumière, illuminée, brillait dans la nuit bleue.

L'étudiant en droit, récita les vers de l'admirable poème de *La Légende des Siècles : Ruth et Booz*, M. Rapert l'entendit et lui jeta, malicieusement :

— Vous osez citer du Victor Hugo ? Mais c'est bien trop vieux jeu et démocratique. Ce pauvre poète n'a

ni esprit ni sensibilité. Des mots, rien que des mots, comme disait le fou Hamlet. Ainsi le veulent les critiques bien pensants.

Ligarol, gêné ne répondit pas. Marguerite l'interrogea sur ce poème qu'elle ne connaissait pas. Il lui promit, doucement, de lui apporter, en cachette, quelques volumes de poésie.

Mme Rapert, frileuse, proposa de rentrer et passa devant avec Marguerite. Le professeur, continuant la conversation sur la musique, dit aux jeunes gens :

— En écoutant Wagner, quelques idées que j'avais tout à l'heure, se sont éclairées et précisées. Comme historien, je vois autre chose dans cette musique symphonique qui n'existait pas au début et qui est venue au Moyen Age, d'abord humble comme une servante pour tendre maintenant à régner en souveraine. Ne sentez vous pas qu'elle est la voix de la foule, du peuple, l'ensemble de tous les souffles de vie, de tous les sanglots, comme aussi de tous les chants de triomphe et de joie ?

Autrefois, dans la cité, qui comptait ? Les têtes, les chefs, les princes. Le reste n'était qu'un bétail méprisable, bon pour la guerre, le travail et la procréation. L'élite seule vivait, souffrait et formait l'humanité que chantaient les poètes, que flattaient les artistes, qu'étudiaient les philosophes. Tout le reste n'était qu'animalité.

Puis la foule a progressé. Les milliers, les millions de vies obscures qui, patiemment, par leur labeur de chaque jour, nourrissaient les corps et les cerveaux des princes, ont pris conscience, bien lentement, il est vrai, de leur force, de leur valeur. Du même coup, elles se sont évadées de l'animalité misérable, de la vie végétative pour devenir des êtres conscients à leur tour. Et tous

ces êtres, devenus intelligents, libérés d'une partie des chaînes ancestrales, ont accompagné d'abord les pasteurs de peuples comme les chœurs antiques conseillaient les princes et les rois. Enfin les multitudes affranchies sont devenues maîtresses d'elles-mêmes et ce sont les hommes du peuple, ce sont les vies obscures qui ont choisi, qui ont sacré les princes et les rois...

Je songe à tous ceux qui sont morts sans une plainte, sans un regret, après une vie passée à travailler et à souffrir sans but, uniquement pour les autres, pour les maîtres grands ou petits, lointains ou proches. Ce sont nos ancêtres ceux-là. Selon la forte parole de Nietzsche, ils ont été les ponts qui ont donné accès à une vie plus heureuse. Si nos terres sont plus fertiles, c'est qu'ils les ont engraissées de leurs sueurs, de leur sang et de leurs cadavres. Si nous pouvons communier aujourd'hui dans les grands rêves de bonté et de justice, c'est grâce à leurs souffrances. Qui sait si leurs âmes ne flottent pas autour de nous et ne sont pas un lien entre nous ?...

— Allons, ajouta-t-il en prenant la main de Ligarol, je vous souhaite une bonne nuit, car nous sommes arrivés. Excusez cette digression philosophique qui m'étonne tout autant qu'elle peut vous surprendre. Ma femme elle-même est ébahie de me voir si loquace ce soir. C'est qu'après un mois de vacances, je crois me retrouver au milieu de mes chers élèves de Douai. Que voulez-vous, on est professeur ou on ne l'est pas.

Ligarol prit congé et dit à Gaston qui l'accompagnait un instant :

— Calé ? c'est possible. Mais rasoir, le professeur. Et, avec ça, républicain et ami des primaires ! Ça va bien ensemble.

Gaston eut envie de riposter, car M. Rapert lui était déjà sympathique. Mais il se borna à dire bonsoir, un

peu sèchement, à son ami et rentra. Il trouva M. Rapert dans le jardin.

— Ah ! vous voilà de retour, déjà ? C'est bien, vous êtes un jeune homme rangé. Mieux vaut rentrer de bonne heure que de suivre les cocottes qui se promènent maintenant. Moi, je fume une cigarette pendant que ma femme fait sa toilette, car il lui faut facilement une heure.

— Me permettez-vous de vous tenir compagnie ?

— Mais avec plaisir. Je croyais vous avoir suffisamment ennuyé déjà.

— Au contraire, vous m'avez beaucoup intéressé. Mais je voudrais que vous m'exposiez plus complètement ces idées originales que vous avez et qui sont si nouvelles pour moi.

— Parbleu ! mon ami, nous avons, nous universitaires, une autre manière de penser que les bons pères qui vous ont élevé. Mais prenez garde. Ils vous ont laissé une habitude fâcheuse de croire tout ce qu'on dit et de se laisser décider par le dernier qui parle. Ne me croyez pas moi plus que les autres. Faites œuvre d'homme. Sans cela...

— Oui, je voudrais être autre chose que ces êtres qui n'ont vécu que d'une vie obscure et dont vous parliez tout à l'heure. Je voudrais travailler, être un savant comme vous !

Emu de cette confiance, M. Rapert jeta sa cigarette et posa sa main nerveuse sur l'épaule de Gaston.

— Vouloir travailler pour être quelqu'un, c'est très bien. Je vous félicite de cette résolution. Il serait dommage qu'un garçon intelligent comme vous profitât du labeur de son père pour passer sa vie à flirter, à jouer au tennis d'abord, au whist ou au baccara ensuite. L'humanité a grand besoin d'hommes d'action.

Mais le reste est folie ! Vous m'appeliez savant tout à l'heure. Hélas ! je ne suis qu'un ignorant ou à peu près. Que pèse ce que je sais à côté de ce que j'ignore et que je voudrais connaître ? Que suis-je, moi aussi, sinon une pauvre vie obscure qui n'est bonne qu'à préparer, qu'à rendre possible des vies meilleures ?

— Mais cependant si, comme je le crois, vous devenez un grand historien, vous serez célèbre et votre nom restera.

— Depuis que l'homme pense, il y a eu des millions de chercheurs plus ou moins conscients dont les noms ont disparu avec eux. Ils ont cependant facilité la tâche d'un millier d'autres hommes actuellement célèbres mais dont les noms disparaîtront à leur tour. Que sont aujourd'hui les Pharaons qui voulurent une pyramide immense pour tombeau, un sphinx colossal pour gardien et des murailles couvertes de hiéroglyphes pour exalter et perpétuer leurs exploits ? Connaissons-nous seulement celui qui inventa le feu et qui nous donna par cela même, une énorme supériorité sur tout le reste de la nature?

Gaston ne trouva rien à répondre. Les deux hommes firent quelques pas ensemble. M. Rapert toussa légèrement. L'air devenait presque froid. Un souffle à peine perceptible descendait des cîmes glacées.

— Puisque je ne vous ai pas ennuyé jusqu'à présent, permettez-moi de vous poser une question, dit le professeur. Nous irons dormir ensuite, car il est tard. Vous êtes-vous jamais demandé en écoutant, rêveur, ces vieilles chansons paysannes que l'on entend encore dans le Midi, pourquoi elles nous émeuvent si profondément, jusqu'aux larmes parfois ?

— Non, répondit Gaston, un peu surpris.

— Eh ! bien, je crois qu'elles raniment au fond de notre âme, tout un monde de souvenirs très anciens et

très vagues dont nous avons hérité de nos pères. Leurs émotions se sont traduites dans ces chants qui nous font vibrer à notre tour. J'aime entendre la flûte antique du chevrier qui passe deux fois par jour. Ses airs monotones, plutôt tristes, aux finales prolongées, redisent les plaisirs rares et âpres de la vie du montagnard. Vous avez d'admirables vieilles chansons dans le Midi toulousain. Et l'âme tantôt amoureuse, tantôt héroïque mais toujours généreuse de vos aïeux s'y retrouve tout entière pour qui sait les comprendre.

— Pauvres vieux disparus, que nous vous devons de choses !... Allons, mon jeune ami, ne rêvassons plus au clair de lune. Il fait frais et je toussote depuis un moment. C'est un petit rhume que je traîne depuis quelque temps et qui m'ennuie à la fin. Je vous souhaite une bonne nuit.

M. Rapert pénétra dans la villa. Gaston le suivit et referma la porte. En montant dans sa chambre, il songeait :

— Oui, c'est un type, ce M. Rapert qui fait de l'histoire mais s'entend un peu à toute chose. Quel esprit ouvert et sympathique et quel travailleur. Je suis sûr qu'il est pincé. Ce rhume permanent... sa figure... Et il ne pense qu'à ses bouquins, qu'à son travail... un travail désintéressé, en somme.

Puis Mme Rapert se présenta à son esprit toujours gracieuse, jolie, et son cœur battit un peu plus vite.

— Diable, pensa-t-il à demi-voix, serait-ce sérieux ? De l'amitié pour lui, passe encore. Mais de l'amour pour elle ? Ah ! non, par exemple...

Il contempla la photographie que Mlle d'Estancarbon avait donnée à Marguerite et que sa sœur, mutine, avait laissée sur la cheminée de sa chambre.

— Je croyais l'aimer pourtant celle-ci. Mais elle n'est qu'une fillette. L'autre, c'est une femme !...

III

Dans une calèche traînée par deux chevaux ardents qui gravissaient à foulées rapides, la route en lacets qui conduit à Saint-Aventin, Mme et M. Rapert, ayant en face d'eux Ligarol et Gaston, allaient au lac d'Oô. Marguerite, un peu souffrante depuis quelques jours, n'avait pu venir. Les promeneurs admiraient la tour de Castel-Blancat, dressée au sommet d'un piton rocheux, et les pentes verdoyantes où couraient des ruisselets d'eau limpide. Dans le fond du ravin, l'One mugissait. Un brouillard assez épais flottait à mi-montagne. Ils craignirent de voir leur excursion gâtée par le mauvais temps ; mais le cocher fin et nerveux, l'œil brillant sous le béret basque, les rassura vite :

— C'est la brume en pont. Vous ne risquez rien. Dans une heure ou deux, nous aurons le soleil. Vous pouvez me croire : je connais la montagne, allez !

Les premières maisons de Saint-Aventin parurent, alignées le long de la route ou étagées en dessous,

accrochées aux flancs abrupts de la montagne. La vallée de Larboust se découvrait toute avec ses montagnes de pelouses boisées au sommet et ses villages rapprochés. A gauche, sur les gazons, au bas des forêts de sapins, des troncs pelés épars semblaient, là-haut, de vulgaires allumettes. Tout au fond, dans la gorge baignée d'une buée grisâtre, sous une chape de brouillard, Oô serré entre deux montagnes comme entre deux mâchoires gigantesques, se tassait.

La voiture filait au petit trop le long de beaux champs de blé, étonnant à cette altitude, à l'ombre des grands arbres de la route thermale. Un brusque crochet à gauche et elle dévala la rue de Castillon pour descendre dans la vallée.

— Voici la moraine de Garin, dit Ligarol, en montrant une immense terrasse faite de blocs de granit et recouverte par endroits de pelouses coupées de rideaux de frênes. Des roches brunâtres, usées, sciées, déchiquetées, sortaient du sol par endroits.

A gauche, l'One filait, murmurante, au milieu des prairies, encadrées d'arbres verts.

— Tiens, j'aperçois un prêtre devant nous, dit Mme Rapert. Il marche d'une allure décidée.

Un instant après, la voiture dépassait un jeune ecclésiastique qui, rangé au bord de la route, salua les voyageurs.

— Arrêtez, cocher ! cria Gaston, rouge et souriant. C'est l'abbé Viales, mon ancien professeur, expliqua-t-il à M. Rapert.

— Enchanté, répondit celui-ci avec un sourire un peu sarcastique.

La voiture s'était arrêtée tout de suite. Gaston, en quelques enjambées, avait rejoint le jeune prêtre ; il l'embrassait avec effusion et le ramenait vers la voiture.

Dès que les présentations furent terminées, M. Rapert demanda :

— Vous alliez peut-être en excursion du côté du lac d'Oô, monsieur l'abbé ? Dans ce cas, nous vous offrons avec plaisir une place dans la voiture.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit M. Viales. Je suis venu passer quelques jours chez un prêtre qui possède une maison à Garin et je me proposais, aujourd'hui, d'aller voir M. le curé d'Oô que j'ai connu au séminaire. Mais puisque j'ai le bonheur de rencontrer mon cher élève, je vous accompagnerai volontiers au lac si je ne dois pas vous gêner.

Gaston, déjà installé à côté du cocher, désigna sa place à son ancien maître qui s'y installa et la calèche repartit. Elle traversa au grand trot le village d'Oô, suivie de gamins dépenaillés qui jetaient des fleurs dans la voiture pour recevoir quelque monnaie.

Toujours des pentes vert sombre sous le ciel couvert qui cache les cîmes, toujours des prés merveilleusement fleuris et des rideaux de frênes. L'One bouillonne à droite dans un lit encombré de blocs de granit et se heurte à quelques petits moulins. La vallée s'élargit. C'est le val d'Astau. Le torrent divague dans un lit très large et se divise en une multitude de ruisselets.

La voiture s'arrêta sur la pelouse, devant l'auberge. M. Rapert demanda :

— Est-ce loin, le lac ?

— Oh ! oui, Monsieur, et le chemin est mauvais. Vous feriez bien de prendre des chevaux, répondit un montagnard qui s'était avancé pour dételer.

— On peut aisément faire la route à pied, conseilla l'abbé Viales. Madame, seule, a besoin d'un cheval si elle n'est pas habituée à la marche en montagne.

On suivit son conseil et la caravane s'ébranla avec

Gaston et Ligarol en tête, Mme Rapert et le guide au milieu, l'abbé et le professeur fermant la marche.

— Oh ! la jolie cascade, dit Mme Rapert. Comme elle s'épand bien !

— C'est la chevelure de Madeleine, cria d'un peu loin Ligarol. Elle vient du val d'Esquierry surnommé à cause de la richesse de sa flore : le jardin des Pyrénées.

Le chemin, semé de débris de roches, zigzaguait sur un immense cône d'éboulis où les rhododendrons poussaient par grandes touffes.

Le professeur et l'abbé causaient.

— Nous sommes déjà de vieux amis, M. Galié et moi, dit M. Rapert. Ce jeune homme me plaît beaucoup. Il est intelligent, très courtois, avide de s'instruire, vraiment distingué. Puisque vous avez été son professeur et, même, je crois, son maître préféré, je vous en fais mes compliments.

Très flatté de cet éloge, venu d'un adversaire, l'abbé répondit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre aussi modeste que possible :

— Nous n'avons pas grand mérite à cela. M. Galié a une excellente nature. Il a suffi de laisser se développer les dispositions heureuses que le ciel lui a données.

— Allons, allons, monsieur l'abbé, j'espère que vous êtes plus confiant que vous ne le paraissez dans l'influence de l'éducation sur une nature bonne ou mauvaise. Si nous nous contentions de laisser pousser des vertus données à l'avance par le ciel ou par la nature, nous n'aurions pas grand'chose à faire dans l'enseignement. Je connais trop le métier pour ne pas vous savoir gré des qualités de votre élève. D'ailleurs, pour bien vous montrer que ceci n'est pas une vulgaire politesse, je ferai suivre mon compliment d'une petite critique.

— Laquelle ? demanda curieusement l'abbé dont l'œil brilla derrière le lorgnon.

— M. Galié — disons Gaston tout simplement entre nous — n'est pas assez homme. Il se laisse vivre tout tranquillement sans songer qu'à son âge on ne doit plus être aux crochets de son père, si l'on a un cerveau sain, bon pied et bon œil. Voilà son premier tort et je le lui ai laissé déjà entrevoir. Tous ces jeunes gandins qui n'ont rien à faire peuvent tôt ou tard mal faire. Voyez Ligarol. Il a gaspillé sa jeunesse et il gaspillera sa vie, ce garçon. Cependant, il n'est pas sot, loin de là. Je ne voudrais pas que Gaston lui ressemblât.

— Mais, Monsieur, nous avons fait travailler consciencieusement Gaston pendant tout le temps qu'il a passé avec nous. Il ne tient qu'à lui de continuer.

— Evidemment. Mais vous auriez dû, vous surtout qui avez de l'autorité sur lui, lui faire entrevoir un but, essayer de lui faire choisir une carrière ou des études quelconques. Il manque de volonté et ne sait que faire. Eh ! bien, j'estime que le plus grand service que nous puissions rendre à nos élèves, à nos grands élèves surtout, c'est de leur insuffler l'énergie, c'est de leur faire acquérir cette volonté qui fait l'homme.

— Nous ne pensons pas ainsi, répliqua l'abbé. Les vocations sont soumises à l'influence divine et hors du pouvoir des hommes, par conséquent des maîtres. Gaston est instruit, intelligent. Il n'a qu'à écouter sa conscience...

— Mais, interrompit M. Rapert, toujours un peu nerveux dans la discussion, c'est très joli la conscience. Encore faut-il en avoir. Gaston est un brave jeune homme qui, ayant toujours vécu avec l'argent de son père, trouve très facile de continuer. Jamais, sans doute,

on n'a émis devant lui l'hypothèse qu'il pût un jour manquer d'argent...

— C'est fort probable ! approuva ingénûment M. Viales. Ne le plaignez pas. Sa mère avait du bien. Son père est un prospecteur et un ingénieur de tout premier ordre, les Peyresourde ont de la fortune et pas d'enfants.

— Alors, parce qu'il est riche, il a le droit de vivre en paresseux, en parasite ? Voilà la plaie de la société, surtout dans le Midi. L'idéal, c'est d'amasser quatre sous pour fumer la pipe toute la journée ensuite. Mais ce n'est pas vivre, cela, c'est prendre la retraite !

M. Viales, un peu ahuri, regarda M. Rapert et ne répondit pas. Ils marchèrent ainsi un moment et atteignirent une muraille de roches.

— Tiens ! voilà des stries glaciaires, remarqua M. Rapert. Sommes-nous encore loin du lac ? Je commence d'avoir chaud.

— Voilà le refuge, dit le montagnard en désignant une maisonnette à peine distincte dans la brume. Le lac est là.

— Nous ne verrons rien avec ce maudit brouillard, maugréa Mme Rapert. Quel dommage !

— Quelquefois ça reste toute la journée et quelquefois le temps se lève, dit plaisamment le guide. Ça dépend des jours. Espérons qu'il fera beau.

On atteignit le refuge. Au bas du rocher taillé à pic le lac apparut, enchâssé dans l'immense cuve de roches. Au fond, on apercevait le bas de la cascade, toute blanche d'écume. Tout à coup, la voûte immobile et cotonneuse du brouillard frémit. Des lambeaux se détachèrent en franges et montèrent lentement, très lentement, le long des pentes. Des sapins parurent, puis des pelouses, puis d'autres sapins. Une crête surgit à droite.

— Voyez ! cria Gaston en désignant au nord une large déchirure par laquelle on apercevait le ciel bleu.

Ils s'assirent sur le rocher surplombant, et, muets, attendirent.

Une déchirure plus grande que les autres laissa voir des prés zébrés de cascatelles, puis le flanc d'un mont, enfin un pic. Le haut de la cascade se découvrit ; elle apparut tout entière, très haute, élargie à la base comme une crinière et très belle. Un vent léger passa et les derniers lambeaux de brouillard s'envolèrent comme des gazes, s'accrochèrent aux sommets, se fondirent dans l'air attiédi ; tout resplendit dans la lumière.

L'eau du lac, d'un bleu clair dans le lointain, était verdâtre au milieu, jusqu'aux pieds des roches où transparente, elle laissait voir le fond. A gauche, la montagne, dans l'ombre, paraissait noirâtre. A droite, elle brillait du jaune vert de toutes ses pelouses, de l'ocre brun de ses éboulis, du vert intense de ses sapins et des reflets de ses roches entaillées sous le ciel très bleu.

Un peu de neige étincelait au sud, par-dessus la cascade.

— Où conduit ce sentier ? demanda Mme Rapert en indiquant la rive gauche du lac.

— Il longe la montagne et permet d'aller soit à la cascade, soit aux deux lacs supérieurs dont le plus élevé est glacé, répondit l'étudiant. Voulez-vous venir, madame ? ajouta-t-il. Nous trouverons peut-être encore quelques fleurs là-bas.

— Je veux bien, répondit Mme Rapert. Venez-vous ?

— Nous restons ici avec M. Viales, répondit le professeur. Va te dégourdir les jambes puisque tu es venue à cheval. MM. Ligarol et Galié t'accompagneront.

Avec des rires et quelques cris d'effroi, elle traversa le déversoir du lac sur un tronc de sapin jeté d'une rive

à l'autre. Gaston devant, Ligarol derrière, lui donnaient la main. Ils marchèrent au bord du lac, gravirent des pentes, coururent dans les hautes herbes pour cueillir des fleurs et essayer d'attraper des insectes. Puis, lasse, Mme Rapert s'assit sur un bloc de roche à l'ombre d'un frêne. Ligarol voulut aller plus loin. Gaston s'assit à côté de la jeune femme. Il était à la fois très heureux et très ému.

— Quel bonheur que le brouillard ait disparu, dit Mme Rapert. Oh ! c'est une chance. Si j'étais dévote, j'irais offrir un cierge à Notre-Dame.

Elle se mit à rire, comme une enfant.

Un peu froissé de ce dédain pour sa religion, Gaston demanda :

— Vous n'êtes pas croyante du tout ?

— Non vraiment, répondit Mme Rapert en le regardant bien en face, de ses grands yeux caressants. Je l'étais fillette, mais mon mari m'a fait changer d'avis, tout doucement, dans nos conversations. Maintenant, je ne suis rien, sceptique, si vous voulez.

— La vie est incomplète sans la foi, dit sentencieusement Gaston.

— Je suis de votre avis. Il faut bien croire à quelque chose. Je crois au bien, à la beauté, à tout ce qui nous charme, nous réconforte, nous rend meilleurs.

— Ça ne suffit pas, remarqua le jeune homme, l'air attristé.

— Comment ! ça ne suffit pas ? Vous êtes encore jeune. Vous souffrez probablement du vague à l'âme. C'est la maladie des jeunes gens. A moins que vous ne soupiriez pour quelque belle, ajouta-t-elle, en souriant, mutine.

Et comme Gaston, rougissant, embarrassé, ne répondait pas, elle lui frappa sur l'épaule en riant :

— Allons, avouez-le, grand garçon, que vous êtes amoureux !

Le jeune homme la vit, toute mince et jolie dans sa robe blanche. Ses cheveux sombres encadraient son visage régulier et plein d'un charme très doux. Elle était la femme rayonnante de beauté et de jeunesse. Il fit effort pour sourire. Son cœur battait très vite. Il contempla ce visage qui, toujours souriant, le regardait d'un air railleur et curieux à la fois, puis, il détourna les yeux en disant :

— Ne vous moquez pas de moi. J'aime quelqu'un en effet.

— Ah ! dit simplement Mme Rapert. J'avais deviné.

— Oui, j'aime de toute mon âme et je suis malheureux.

— Mlle d'Estancarbon, sans doute ? jeta la jeune femme, toujours taquine.

— Elle ? mais c'est une petite fille insignifiante. Celle que j'aime, c'est...

Il allait crier : « vous ! » Mais leurs regards se rencontrèrent, se pénétrèrent, et Mme Rapert comprit. Son visage soudain changea d'expression. Elle baissa les yeux.

— N'allons pas plus loin, monsieur Galié, dit-elle d'un ton grave, presque sévère. J'ai eu tort de m'amuser ainsi. Mlle Marguerite et Mme Peyresourde m'ont parlé de Mlle d'Estancarbon comme de votre fiancée. D'après ce qu'elles m'ont dit, cette jeune fille vous convient parfaitement et je souhaite, pour vous, que vous l'épousiez. Elle vous rendra heureux en dissipant vos petits chagrins d'enfant.

— Vous appelez chagrins d'enfant... protesta-t-il, la voix émue.

Mais elle, debout, vaillante, les yeux dans les yeux, répondit :

— Vous disiez, tout à l'heure, que la foi était nécessaire. L'avez-vous oublié ? Serai-je obligée de vous répéter que j'ai foi, moi, dans tout ce qui est beau, dans tout ce qui est bien ? Monsieur Galié, avant d'attacher son cœur avec enthousiasme à des choses de l'au-delà, à des croyances qui ne sont peut-être que des chimères, il faut, m'entendez-vous, il faut absolument croire à l'honneur, croire à la justice.

Je déteste les jeunes gens qui gaspillent leur jeunesse à flirter avec les femmes, les premières venues, jeunes ou vieilles, pour passer le temps et essayer d'être heureux. Ceux-là font souvent beaucoup de mal pour satisfaire leurs caprices. Il n'est qu'un moyen d'être heureux : c'est d'être franc en amour, c'est de chercher la jeune fille ou le jeune homme que l'on aime en vivant de son rêve tant qu'il n'est pas réalisé, en chérissant au fond du cœur son idéal tant qu'on ne l'a pas rencontré. Et, le jour où on le rencontre, on fait effort pour le conquérir, on se rend digne de lui. Si l'on a assez de force, assez de courage, on est heureux, bien heureux alors, parce qu'on l'a mérité.

Subjugué, le jeune homme baissa les yeux. Il murmura :

— Pardonnez-moi, madame !

Alors, pleine de sympathie pour ce grand garçon, presque maman, elle lui prit la main.

— Vous pardonner, monsieur Galié, et pourquoi ? Ce n'est pas à moi que vous alliez faire injure. Vous êtes un jeune homme fort gentil qui mérite bien d'être heureux. Mon mari a beaucoup de sympathie pour vous et il ne la prodigue pas, vous le savez, à tout le monde.

Gaston sentit toute la délicatesse de cette âme féminine qui voulait affecter de n'avoir pas compris l'aveu à demi sorti de ses lèvres pour ne pas créer une gêne

entre eux, un remords, une blessure chez lui. Un sentiment de respect profond emplit son cœur. Tout désir s'abolit en lui-même et, d'une voix d'enfant souffreteux que l'on cajole, il murmura en étreignant la main de Mme Rapert :

— Merci ! Vous êtes bonne comme... comme une mère.

Puis il ajouta, faisant effort sur lui-même :

— Je veux me montrer digne de la sympathie que M. Rapert et vous me témoignez. Je veux travailler comme lui. Il est tellement au-dessus de moi.

La jeune femme, heureuse de cette admiration que Gaston éprouvait pour celui qu'elle aimait, lui dit :

— Eh ! bien, retournons sans attendre M. Ligarol qui, vraiment, se retarde trop et je vous raconterai brièvement l'histoire de mon mari. On ne le connaît pas assez. C'est un homme de grande valeur. Vous ne pouvez vous imaginer tout le travail qu'il a fourni et qu'il fournit encore.

Et elle conta la jeunesse de Jules Rapert, fils d'un ouvrier menuisier qui gagnait trois francs par jour et neuf cents francs à peine dans l'année. Avec cela, la crainte permanente du chômage et de la maladie. L'enfant, énergique, voulut, dès qu'il put comprendre la pauvreté des siens, avoir une situation meilleure pour leur faire une vieillesse paisible. A l'école primaire, il travaillait comme quatre, étonnant son instituteur par sa précocité. Reçu premier aux bourses de collège, il devint vite bachelier. Mais c'est alors que les difficultés surgirent Que faire d'un baccalauréat quand on n'a pas d'argent pour suivre des cours de Facultés ? La République est encore trop dure pour les jeunes intellectuels sans fortune.

Surveillant d'internat dans un collège, il prépara d'abord l'examen des contributions directes pour être

sûr d'avoir une situation. Puis il suivit des cours et fut licencié ès lettres à vingt ans. Il fallut partir au régiment. Ses parents se génèrent, se fatiguèrent pour lui envoyer quelque argent. Enfin, après avoir obtenu le diplôme d'études supérieures d'histoire, il fut nommé professeur dans un petit collège. Il prit ses parents âgés avec lui. Puis, au lieu de flâner, d'aller au café, il prépara tout seul l'agrégation d'histoire et de géographie et il fut reçu dans un bon rang.

— C'est alors que je le rencontrai, conclut Mme Rapert. J'étais professeur aux cours secondaires dans la ville où il exerçait. Des collègues nous firent connaître. Tout d'abord, je n'aurais jamais cru qu'il m'épousât. Il était plutôt hargneux, surtout avec moi. Après deux ans d'escarmouches, il me dit brusquement qu'il désirait m'épouser. Et je fus bien heureuse car je l'admirais, car je l'aimais depuis longtemps.

Gaston écoutait ces confidences, un peu attristé encore de constater que la jeune femme ne l'aimerait jamais car elle était trop éprise de son mari ; mais heureux tout de même de voir qu'elle ne lui en voulait pas de sa tentative. Et l'histoire de la jeunesse vaillante de M. Rapert, lui fit faire un retour sur lui-même.

— C'est bien de faire ainsi sa vie, dit-il enfin, avec un soupir. Je ne suis, moi, qu'un paresseux que vous devez mépriser un peu. Mais je veux travailler et être bon à quelque chose.

Un coup de sifflet vibra et, bondissant comme un isard, Ligarol les rejoignit. Il offrit à Mme Rapert un petit bouquet de fleurs de montagne déjà à demi-flétries. Elle les mit à son corsage.

— Jusqu'où avez-vous grimpé ?

— Jusqu'à ces sapins, là-bas, au-dessus de ce torrent qui brille. Le lac est très beau, vu de cet endroit. Quel

dommage que ce ne soit pas juin. Nous aurions ici des rhododendrons et des asphodèles.

— Des asphodèles ?

— Oui, là, dans ces rochers. Il faudra revenir au printemps pour en cueillir.

Ils redescendirent vers l'auberge. M. Rapert avait fait préparer un déjeuner et l'on fit honneur aux œufs frais et aux truites savoureuses.

— Savez-vous de quoi nous avons parlé avec M. l'abbé, pendant votre promenade ? dit M. Rapert. Nous avons discuté longuement des questions très graves. Il a essayé de me convertir et, comme la défensive ne me plaît pas beaucoup, j'ai essayé de le convertir à mon tour. C'était intéressant. Finalement, nous couchons ou plutôt non, nous mangeons, chacun sur nos positions, sans avoir remporté le moindre succès. Ceci prouve que nous sommes également convaincus et têtus tous les deux. Nous avons donc du caractère.

— Oh ! expliqua l'abbé, il n'est pas facile de vous convaincre. D'ailleurs, à quoi bon ? Nous sommes d'accord sur tous les points sauf la croyance en Dieu. Je laisse de côté les dogmes.

— Et vous faites bien ! riposta malicieusement le professeur.

— Mais si je laisse de côté les dogmes, je reviens à la croyance fondamentale. Vous croyez au bien, au devoir, à un avenir meilleur et vous niez la Providence !

— Je ne la nie pas mais je n'y crois pas non plus. Je ne suis pas suffisamment renseigné et personne ne l'est plus que moi. Je n'ai pas besoin de croire en un Dieu ni en sa Providence pour me conduire en honnête homme.

— Mais tous les hommes n'ont ni votre intelligence, ni votre cœur, objecta Gaston, très intéressé par cette

discussion entre deux hommes qu'il respectait. Il faut une religion pour ceux-là.

— Je ne crois pas que la peur, toujours lointaine, de l'enfer, empêche un marchand de tromper, un industriel de frauder ou un ouvrier de mal servir son patron. C'était bon au Moyen Age. Aujourd'hui, les gens sont trop intelligents pour croire vraiment à tout cela. Ils n'y tiennent que par le fil ténu des prédispositions héréditaires, des habitudes que nous ont léguées nos aïeux. Puisque les gens sont assez intelligents pour comprendre la nécessité et la beauté du devoir, pourquoi les bercer de contes féeriques, comme des enfants ?

— Vous appelez nos croyances, des féeries ? protesta l'abbé.

— Pardonnez-moi. Je ne voulais pas vous blesser. J'ai pris, tout jeune, l'habitude d'exprimer crûment mes pensées. Oui, je considère vos croyances comme des légendes merveilleuses, admirablement faites pour les enfants ou pour les races primitives, mais appelées fatalement à disparaître chez les peuples instruits et civilisés.

— Sans religion, pas de morale, pas de justice sociale ! affirma l'abbé.

— La justice sociale ? Mais l'Eglise actuelle n'en a cure. Au lieu de rester simple et pur comme au début, le christianisme a imité l'Empire. Il a eu le pape comme empereur, les cardinaux comme courtisans, les évêques comme gouverneurs de provinces, les prêtres comme gouverneurs de ville et les fidèles comme sujets. Vous avez voulu confondre le spirituel et le temporel, tout comme l'impérator qui était en même temps souverain pontife, et la tiare n'est plus que la réalisation du rêve des Césars.

Ah ! si vous étiez restés fidèles aux traditions évangéliques, aux enseignements de ce Iézous que nous appelons

Jésus et qui venait peut-être de l'Inde, ou même du Thibet, tout imprégné de la philosophie démocratique du Bouddha qui avait révolutionné l'Asie et secoué le joug des brahmanes, je vous écouterais. Mais la puissance corrompt et vous êtes devenus puissants, trop puissants même. Jésus refusait le royaume terrestre que Satan lui montrait du haut de la montagne ; mais vous, vous l'avez convoité, vous avez voulu le réaliser surtout depuis Hildebrand. Vous le désirez encore.

— Vous vous trompez, répondit l'abbé. Les prêtres d'aujourd'hui ont compris, en grande majorité, les dangers de l'ancienne politique ambitieuse de l'Eglise. Nous sommes une multitude qui voulons revenir à l'ancien idéal chrétien et travailler pour les souffrants et pour les humbles. Vous connaissez sans doute l'œuvre qu'on appelle « Le Sillon » ?

— Oui, dit M. Rapert, et je comprends le but que poursuivent ses membres. Voilà des personnes sincères qui s'efforcent d'agir en parfaite conformité de leurs croyances et j'admire cette probité, aussi bien chez mes adversaires que chez mes amis.

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, reprit l'abbé. Je ne suis pas sillonniste à vrai dire, ni moderniste, car j'estime que nous devons avant tout obéissance au Saint-Père qui n'a pas cru devoir encourager jusqu'ici ces tentatives de rénovation catholique. Mais si je suis obligé de m'incliner comme prêtre, je ne marchande pas, comme homme, ma sympathie aux vaillants qui travaillent pour le salut des hommes.

— Voilà votre tort, répliqua M. Rapert. Vous ne devriez pas cacher vos opinions. En vous soumettant ou en ayant l'air de vous soumettre, vous secondez les dessins des pontifes autocrates et des princes de l'Eglise réactionnaire. Mais, après tout, ceci ne me regarde

point. Il me suffit de voir que vous vous rendez compte, vous aussi, de la nécessité de l'évolution dans tous les milieux pour l'émancipation et le bonheur de ce peuple, qui — l'histoire nous le montre — a été trop négligé et souvent dupé jusqu'ici.

Ligarol qui venait de manger une seconde truite, posa sa fourchette et se jeta dans la discussion :

— Il faudra toujours une élite pour commander et une foule pour obéir. Izoulet le constate. Beaucoup d'autres le prouvent. C'est une loi inéluctable. Il y a toujours eu des chefs et des serviteurs, des riches et des pauvres. Il y en aura toujours. Vous ne pouvez rien à cela.

Il est bon d'ailleurs que, dans tous les pays, il y ait un monarque, un roi dont la volonté ferme guide le peuple. Voyez la France. Elle est au-dessous de tout depuis que nous avons le parlementarisme. Tout est gangrené. L'étranger se rit de nous. Nous ne comptons plus pour ainsi dire. Je suis partisan d'un gouvernement très fort, à poigne si vous voulez.

— Vous mêlez beaucoup de considérations légèrement différentes et bien superficielles pour amener une conclusion discutable, critiqua M. Rapert. Les mathématiciens et les juristes, ajouta-t-il en se tournant vers l'abbé qui sourit, ont l'esprit souvent absolu. C'est un petit défaut bien excusable mais dangereux toutefois.

Voyons, monsieur Ligarol, si vous avez tant soit peu étudié l'histoire, vous ne pouvez raisonnablement affirmer que la France a été plus heureuse sous la monarchie que de nos jours. Je ne me dissimule pas les erreurs de notre époque, les imperfections de notre régime mais il vaut beaucoup mieux que la sottise des derniers Bourbons ou le régime des Bonaparte. Si des préjugés aristocratiques ont survécu, trop nombreux, hélas ! le peuple est moins

malheureux. Pour reprendre ma comparaison de l'autre soir, la multitude des vies obscures arrive, peu à peu, à la vie consciente et goûte le bonheur de vivre par conséquent. Aucun bonheur n'est supérieur à celui-là.

— Voilà précisément le danger, riposta l'étudiant en droit. Je suis officier de réserve. Eh ! bien, il est impossible de commander aujourd'hui. Les soldats exigent des explications. Est-ce admissible ? Que deviendrons-nous en cas de guerre ? C'est déjà assez édifiant en temps de paix. Avec les croyances, disparaissent le respect des institutions et la résignation qui sont des qualités nécessaires, indispensables même...

— Pour les pauvres diables, n'est-ce pas ? railla le professeur.

— Oui, précisément, pour les gens du peuple qui sont trop bêtes pour comprendre. Il n'y a qu'un moyen d'éviter l'anarchie, c'est l'ordre par la hiérarchie, c'est la discipline militaire.

— Puisque vous connaissez Victor Hugo, relisez *A l'Obéissance passive*, conseilla M. Rapert, et vous en verrez les dangers en même temps que les avantages. Vous paraissez du moins sincère : vous ne cachez pas votre façon de penser. Savez-vous que vous êtes aussi autoritaire qu'un Napoléon ? Et, si le régime que vous souhaitez arrivait, par malheur, où désireriez-vous être rangé, dans l'élite ou dans la foule, chez les chefs ou dans le peuple ?

— Je pense pouvoir prétendre à valoir mieux que le peuple, riposta le jeune homme dédaigneux.

— Qu'en savez-vous ? interrogea brutalement M. Rapert qui devenait impatient devant tant de suffisance et de sottise. Je suis sorti du peuple, moi, et nous en sommes tous issus plus ou moins directement, car nul d'entre nous n'est fils d'archiduc et n'a son nom dans l'almanach

de Gotha. Je suis l'adversaire acharné des aristocraties héréditaires, du régime des fils à papa. Ce sont ces régimes-là qui conduisent les nations à leur perte.

De quel droit vous montrez-vous si exigeant pour les autres ? Vous excellez dans la critique. C'est une qualité malheureusement trop française. Mais êtes-vous capable de trouver un remède ?

Ligarol, froissé, pâlit un peu. Mme Rapert s'en aperçut et essaya de calmer son mari qui se laissait un peu trop emporter par son impatience.

— Voyons, mon ami ! Chacun a le droit de penser comme il veut. M. Ligarol est jeune. Plus tard, il verra mieux peut-être, que tout n'est pas aussi simple qu'il le croit actuellement.

Mais, blessé par cette condescendance, l'étudiant répliqua :

— Sans être bien vieux, madame, j'ai la prétention de pouvoir discuter les questions politiques avec quelque autorité. Je fais du droit depuis longtemps et j'ai souvent mis dans l'embarras mes contradicteurs, au Comité royaliste. Mon ami, M. Galié, peut en témoigner.

— Tiens ! questionna l'abbé Viales, vous faites partie d'un Comité royaliste, Gaston ?

Celui-ci devint rouge et répondit avec quelque hésitation :

— Je m'y suis laissé entraîner une fois. Mais je n'ai pas encore donné mon adhésion formelle. J'hésite beaucoup. J'ai été un peu déçu à vrai dire.

— Et par quoi ? demanda Ligarol, impatient et dédaigneux. Mme d'Estancarbon se flattait cependant d'avoir fait en vous une excellente recrue. Nous lui dirons à elle et à sa famille qu'ils se sont trompés.

Cette allusion lourdaute irrita Gaston qui répliqua vite et d'un ton très ferme, cette fois :

— Dites-leur ce que vous voudrez. Je m'en moque. D'ailleurs je fais très bien mes commissions moi-même et vous dispense, mon cher, de vous en charger quand on ne vous en prie pas. Je vous dirai volontiers aujourd'hui ce qui me déplaît et ce qui m'a déçu. Quand je vous entendais critiquer la République, je croyais, naïf, que vous aviez le désir d'instaurer un régime meilleur, que vous compreniez, que vous sentiez les souffrances de ceux que l'on a trop négligés jusqu'ici et que vous vouliez faire effort pour les secourir. Alors j'étais de cœur avec vous pour mettre en pratique les enseignements du Christ. Mais que faites-vous ? L'attitude de M. d'Estancarbon dans un accident dont je fus témoin, les paroles que j'ai entendues au comité, la profession de foi que vous venez de faire m'ont montré que vous n'étiez que des égoïstes. Vous voulez démolir le gouvernement actuel mais c'est pour vous mettre à sa place.

— Qu'en savez-vous ? jeta imprudemment le jeune royaliste.

— Mais vous-même attendez une place de sous-préfet que vous a promise, m'avez-vous dit, le secrétaire du duc d'Orléans. D'Estancarbon veut être décoré bien qu'il se moque, à tout propos, des décorations des autres. Le vieux général enrage d'avoir été mis à la retraite sans les trois étoiles. Et ainsi des autres. Je le répète : vous êtes tous des égoïstes et des aigris !

Ligarol, furieux, avait envie de protester. Mais il songea au mariage et ne voulut pas irriter davantage son futur beau-frère. S'efforçant d'être calme, il répliqua simplement :

— A votre gré, mon cher. Si notre œuvre ne vous plaît plus, ne vous gênez point. Nous nous passerons de vous.

— Vous avez tort de vous engager trop jeunes dans

des comités semblables, conseilla le prudent abbé Viales. A votre place, je resterais indépendant.

— Mais, monsieur l'abbé, lui reprocha Gaston, c'est un peu votre faute si je suis allé dans ce comité. Au pensionnat, nous étions tous royalistes ou à peu près. On critiquait toujours le régime démocratique pour exalter les princes, les rois, la vieille France. Etonnez-vous après cela, que nous soyons tous devenus « *vieille France* ».

— Bien répondu, conclut M. Rapert. On ne joue pas avec l'histoire. Pour corriger ce qui vous paraît trop moderne dans l'enseignement historique du lycée, vous formez parfois des esprits absolus et, ma foi, réactionnaires. C'est fatal.

Mais nous nous disputons vraiment trop. Prenons un peu de café et repartons, si vous le voulez bien, car il est déjà deux heures.

Dans la descente vers les granges d'Astau, chacun avait repris sa bonne humeur. On remonta en voiture. A Castillon, l'abbé, avant de quitter le groupe, proposa de visiter l'église de Cazeaux-Larboust aux vieilles peintures. On y alla.

Comme on traversait le petit cimetière construit en terrasse sur le bord de la route thermale, M. Rapert dit, en désignant de très vieilles dalles à demi-cachées par les herbes :

— J'aime la simplicité de ces tombes et c'est dans un cimetière semblable que je voudrais dormir un jour.

— Vous pouvez songer parfois à la mort ? interrogea l'abbé. Sans la foi, il est bien difficile, je crois, de l'envisager sans terreur.

— Les esprits indépendants peuvent très bien le faire, répliqua M. Rapert. Et il est bon de considérer de temps à autre cet événement inévitable parce qu'il nous enseigne

la sagesse. Il nous donne de l'énergie aussi car, si la vie est courte, à nous de la bien remplir et d'en tirer le meilleur parti possible. Ceux que la mort effraie sont les croyants qui craignent l'enfer. Mais le libre-penseur que je suis, après une vie de travail, verra venir sans peur l'heure du grand sommeil.

— Où avez-vous puisé tant de calme et de résignation ? demanda l'abbé.

— En travaillant, en lisant les anciens. L'un d'eux n'a-t-il pas dit : Il est impie de se révolter contre la souffrance et contre la mort ? J'ai appris la sagesse aussi au contact des témoins du passé. La vie des aïeux est le meilleur enseignement. Et si je devais choisir une religion, c'est le culte des ancêtres que je préfèrerais.

— Vous êtes un incorrigible, dit en riant l'abbé. Allons voir les peintures.

Naïves, tracées à grands traits noirs, avec des couleurs fanées où l'ocre domine, des figures couvraient les murs et la voûte de la petite église. A droite, le cortège des vierges sages et des vierges folles, les traits également placides. Derrière l'autel, le paradis perdu, la légende du Néthou. A droite, un jugement dernier qui s'efforçait d'être terrible et qui prêtait plutôt à sourire avec ses bonshommes nus poussés à coups de fourche et empilés dans une marmite par des diables extraordinaires ayant un second visage sur le ventre.

— Voyez, dit Ligarol.

Et son doigt désignait un Christ saignant, maigre, lamentable sur la croix avec, à gauche, une Sainte-Vierge qui, pressant l'un de ses seins, faisait jaillir son lait sur les plaies de son fils.

— J'aime l'artiste qui, naïvement, avec tout son cœur, peignit cette scène, dit M. Rapert. Son allégorie est un peu fruste, mais elle date du quatorzième siècle.

Soyons donc indulgents pour cet homme qui voulut peindre la pitié, cette pitié que je qualifierais de divine si je croyais au surnaturel. C'est peut-être ce que les hommes ont trouvé de meilleur et de plus beau.

L'abbé prit congé en promettant de venir à Luchon avant longtemps et la voiture descendit au grand trot, dans l'air frais qui fouettait le visage.

IV

Depuis une quinzaine, Gaston, M. Rapert et Ligarol faisaient des promenades et des excursions dans les Pyrénées. Après le lac d'Oô, ils avaient vu la vallée du Lys, puis ils étaient allés aux kiosques de Mayrègne d'où l'on découvre la Maladetta. Des discussions politiques ou religieuses avaient lieu souvent. Avec modération, mais avec fermeté, M. Rapert s'efforçait de faire comprendre aux jeunes gens qu'ils avaient tort de se laisser tromper par des sophismes. Gaston acquiesçait volontiers, car il se laissait gagner par la sympathie qu'il éprouvait pour M. Rapert.

Quant à Ligarol, toujours entêté, il ne voulait jamais se laisser convaincre. Aussi finissait-il par faire perdre patience au professeur qui tempêtait un instant, lui disait quelques vérités un peu dures et finissait par se moquer lui-même de sa colère.

— Ceci prouve que je ne suis pas encore philosophe, aimait-il à dire alors.

Un jour, cependant, une scène plus violente éclata et une brouille sérieuse faillit suivre. Ligarol avait apporté un numéro d'une *Croix* départementale et affectait de rire en le lisant.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire dans votre journal ? demanda M. Rapert. Quelque histoire comique ?

— Ah oui. Tenez, jugez vous-même.

Et il tendit le journal au professeur. La physionomie de celui-ci changeait peu à peu. Puis, l'air mécontent, il répondit :

— C'est bête et grossier, tout simplement ! Je ne comprends pas qu'un journal qui affiche le Christ dans sa manchette, ose publier de pareilles calomnies. Vous riez, vous, en lisant cela ? Moi, j'enrage. Grâce aux libéralités intéressées de quelques rentiers peureux, ce journal est souvent distribué gratuitement dans les campagnes, aux portes des églises, le dimanche matin. Dans les âmes simples et crédules, il fait une besogne détestable. Il les gorge d'idées fausses, de haines dangereuses, tout comme les feuilles révolutionnaires ou anarchistes. Sous prétexte de défendre une religion que personne ne persécute, avouez-le, que les gens intelligents tolèrent au moins, respectent même, il traîne dans la boue tous ceux qui osent ne pas prendre le mot d'ordre au Vatican. Je n'aime pas cela.

— Que voulez-vous, toutes les armes sont bonnes en politique, jeta cyniquement Ligarol.

— Je n'ai que faire d'une telle politique, riposta le professeur. C'est alors de la canaillerie. Mais vous qui revendiquez le monopole du patriotisme, ne voyez-vous pas que vous faites beaucoup de mal à la France en fomentant ainsi des haines entre Français ?

Il jeta brusquement le journal à terre et se leva, puis

rentra chez lui, sans saluer. L'étudiant eut un regard ironique.

— Pauvre jobard, murmura-t-il. Ça t'incommode, hein ?

Gaston avait ramassé la feuille et lisait l'article qui avait indigné M. Rapert. Il était signé Pierre Lemoine et attaquait violemment l'Université en général et les instituteurs en particulier. Sa lecture terminée, le jeune homme déclara :

— Non, je n'approuve pas cet article. C'est violent et vide. Ce Lemoine est un imbécile.

— Ce Lemoine, c'est moi ! riposta Ligarol en cambrant son torse. Et j'en suis fier. Je ne l'ai pas écrit évidemment pour les amis de Marianne et des primaires. Si vous en êtes, dites-le.

— Je ne suis ni d'un parti, ni de l'autre, répondit Gaston avec calme. Je reconnais maintenant que j'ai eu tort de m'embrigader si vite au collège dans une coterie dont je ne connaissais qu'imparfaitement les desseins. Je veux réfléchir pour bien choisir ma route. Mais, d'ores et déjà, je puis vous assurer, mon cher, qu'entre les arguments, le savoir de M. Rapert d'une part, et vos insultes injustifiées d'autre part, j'ai déjà choisi. Car je veux faire de propre besogne, moi.

L'étudiant se contint à cause du mariage qu'il rêvait. Mais une certaine froideur régna entre les deux jeunes hommes. Gaston trouvait toujours un prétexte pour rester avec M. Rapert. Il était heureux de tenir compagnie à sa jeune femme qui paraissait avoir complètement oublié l'incident de l'excursion précédente et lui témoignait beaucoup de sympathie. Le professeur commençait même de l'associer à ses recherches et le jeune homme en était très fier. Quant à Marguerite, elle partageait l'affection

de son frère pour Mme Rapert à qui elle faisait volontiers des confidences.

Le jour de la fête des fleurs approchait. Bien entendu, Ligarol était l'un des commissaires les plus empressés. Il avait tant prié Mme Peyresourde que celle-ci avait consenti à laisser aller Marguerite dans une voiture fleurie

Gaston n'osa rien dire pour ne pas chagriner sa sœur, heureuse de cette fête. Mais, depuis que sa sympathie pour Ligarol avait à peu près disparu, il était mécontent des assiduités de l'étudiant auprès de Marguerite. Il avait déjà surpris les deux amoureux en train d'échanger des lettres. Le jeune homme apportait souvent des paquets de livres que ni Mme ni M. Peyresourde ne songeaient à examiner et que Marguerite emportait vite dans sa chambre avec une flamme rose aux joues.

Elle s'était visiblement transformée. Le grand air de la montagne et, plus encore, le bonheur qu'elle éprouvait à aimer et se sentir aimée, avaient fait, en peu de temps, de la petite pensionnaire légère et espiègle, une jeune fille accomplie. Ses traits s'étaient précisés et affinés. Son corps s'était développé. Sa démarche était plus grave et plus souple. Une lueur très douce éclairait ses yeux qui semblaient plus profonds maintenant.

Gaston, devenu plus sérieux et aussi plus perspicace au contact de M. Rapert, s'apercevait de cette transformation. Comme il connaissait la très grande sensibilité de sa sœur et qu'il voyait avec peine l'insouciance des Peyresourde, il résolut de lui donner quelques conseils. Il le fit un soir pendant qu'ils se promenaient, seuls, dans le jardin.

— Tu aimes beaucoup Ligarol, petite sœur ?

— Oh ! oui, de toute mon âme. Et je suis heureuse de voir qu'il m'aime bien, lui aussi.

— Je souhaite qu'il t'aime comme tu l'aimes et tout

autant. Mais je ne dois pas te cacher qu'il m'est moins sympathique depuis quelques jours.

— Que tu es méchant ! Pourquoi ?

— Je me demande s'il est bien sincère. Peut-être est-il un peu trop arriviste et égoïste. Je le vois évidemment d'une autre façon que toi. Mais Mme et M. Rapert ne l'aiment pas beaucoup non plus.

— Mme Rapert le trouve gentil, distingué...

— Pour ça, oui. Mais il faut autre chose. Sois très prudente avec lui. Evite tout ce qui pourrait faire jaser les gens, te compromettre, enfin. Je le trouve un peu trop... comment dirai-je ?...

La voix de Gaston était devenue plus dure. Marguerite ne répondit rien. Mais elle avait les yeux pleins de larmes et demanda, angoissée, après quelques minutes :

— Alors, tu ne voudrais plus que je sois sa fiancée ?

Son frère l'embrassa pour la rassurer.

— Non, je ne te demande pas cela. J'ai moins de sympathie pour lui depuis que je sais qu'il écrit des articles très critiquables, mais je ne veux que ton bonheur, tu le sais bien. Mariez-vous donc, si vous vous aimez. Mais attendons la réponse de papa. Jusque-là sois toujours très réservée et très prudente.

La réponse de l'ingénieur arriva quelques jours après. M. Galié, sans refuser la main de sa fille à l'étudiant, exigeait qu'il eût une situation avant le mariage. Il écrivit à M. Peyresourde qui l'approuvait fort :

« Je ne donnerai jamais ma fille à un oisif. Veillez-y, vous qui lui servez de père. Je veux un gendre instruit, énergique, capable d'assurer l'existence d'une famille. M. Ligarol peut attendre. Marguerite est encore bien jeune. »

Ligarol fut très dépité, mais n'en laissa rien paraître. Il continua de venir à la villa comme par le passé et, le

jour de la fête des fleurs, il fut, ostensiblement, le cavalier servant de Marguerite.

Après le premier défilé sur les allées d'Etigny, entre les spectateurs massés sous les tilleuls, au pied des tribunes garnies de verdure et fleuries de jeunes femmes en toilettes claires, il maintenait son cheval à côté de la voiture où elle se trouvait.

Mme Rapert et elle avaient décoré une calèche avec de la bruyère et des iris mauves. Ces teintes douces faisaient ressortir l'éclat du teint de la jeune femme. La jeune fille était restée nu-tête, les cheveux à peine noués sur la nuque et son visage rayonnait en pleine lumière. Gaston, placé dans une tribune, lui jeta de petits bouquets que des montagnards offraient dans des paniers rustiques, en se glissant entre les voitures et les cavaliers. Et ce fut le signal d'une bataille animée et charmante. A mesure que les voitures avançaient devant les tribunes, on prononçait des noms avec des approbations, des félicitations bruyantes.

— Voilà Mme de Thièvres. Très chic, sa voiture...

Les bouquets partaient, tombaient. Et les dames souriaient de leurs lèvres trop souvent peintes. Une fleur en plein visage surprit Gaston et il revit Mme Rapert et Marguerite, qui riaient de bon cœur. Immédiatement, il riposta. Autour de lui, les conversations continuaient.

— C'est Mme Rapert, la femme d'un professeur.

— Ah ! et cette jolie jeune fille?

— C'est la fiancée du commissaire qui suit la voiture. Il le montre assez d'ailleurs. C'est un décavé qui cherche fortune.

Ligarol, en effet, les escortait toujours. Gaston eut un mouvement de dépit. Mais que faire ?

Le défilé finissait. La foule s'écoulait vers le Casino pour assister à la distribution des récompenses. Le jeune

homme s'y rendit. Mme Rapert reçut une jolie bannière. Il s'empressa de la féliciter et accompagna les deux amies à la villa. Ligarol les attendait pour inviter toute la famille à la fête du soir. Ils acceptèrent, mais Gaston le fit sans enthousiasme. M. Peyresourde réunit tout le monde à dîner.

Le repas fut très gai. Marguerite et l'étudiant étaient l'un près de l'autre. Ils riaient de bon cœur des plaisanteries de l'oncle, qui faisait preuve d'assez d'esprit à table et à qui M. Rapert, gagné par la bonne humeur générale, donnait volontiers la réplique. Gaston causait avec Mme Rapert, très jolie ce soir-là dans une robe champagne à reflets dorés. La tante, un éternel sourire sur ses lèvres minces, surveillait activement le service sans en avoir l'air.

On servit le café dans le jardin. Gaston s'aperçut que Ligarol causait mystérieusement avec Marguerite et semblait lui demander quelque chose, un rendez-vous peut-être. Il eut un pressentiment, comme un choc au cœur, faillit demander brusquement des explications à l'étudiant, puis se contint, mais se promit de veiller.

On partit pour le Casino. La fête était déjà commencée. Vers onze heures, Gaston comprit que Marguerite et son fiancé cherchaient à s'éloigner. Il continua de causer avec Mme et M. Rapert, en ayant soin d'observer les jeunes gens. Tout à coup, ils disparurent. Laissant alors le professeur et sa femme surpris, Gaston rompit la foule sans trop de brusquerie et, arrivé au portail qui s'ouvre sur la rue du Casino, il vit sa sœur et Ligarol qui, à pas rapides, se dirigeaient vers les allées d'Etigny.

Il les suivit. Le couple tourna à gauche et s'engagea dans une petite rue presque parallèle aux allées. Elle était déserte.

— Bien, pensa Gaston. Ils veulent entrer par la porte de service.

— En effet, ils s'arrêtèrent derrière la maison meublée où l'étudiant avait loué une chambre. Soudain Marguerite poussa un cri. Son frère venait de lui prendre le bras.

Ligarol se retourna et, furieux de sa déconvenue, il voulut obliger Gaston à lâcher la jeune fille.

— Ah ! vous faites l'espion, le mouchard ! Qu'avez-vous à dire ? Est-ce que Marguerite n'est pas libre d'agir comme il lui plaît et de me suivre puisqu'elle m'aime ?

Gaston, l'air calme, mais la voix légèrement tremblante, demanda :

— Pourquoi l'emmenez-vous ?

— Parce que nous voulons nous marier malgré l'opposition de votre père, le plus tôt possible.

— Ah ! c'est bien cela !... Tu vois, Marguerite, ce que tu vas faire ? Veux-tu suivre ce monsieur qui te compromettra, qui te déshonorera aux yeux de tout le monde pour te mettre ainsi dans l'impossibilité de lui refuser ta main ? Est-tu une Galié oui ou non, et cette façon de procéder, d'abuser de ta naïveté, de ton amour pour faire de toi l'esclave de l'opinion publique d'abord, de cet homme ensuite, te plaît-elle ?

La jeune fille jeta ses bras autour du cou de son frère et des sanglots la secouèrent toute. Ligarol, furieux, se précipita sur Gaston et essaya de dénouer l'étreinte de Marguerite. Celle-ci, jeta un léger cri de douleur. Son frère repoussa violemment son adversaire qui, aveuglé, perdant la tête, riposta par un coup de canne en plein visage. Le jeune homme s'écroula, ensanglanté. Au même instant, Mme et M. Rapert, qui avaient deviné l'aventure, arrivaient...

Marguerite, folle d'angoisse, se mordit les lèvres pour

ne pas crier, pour ne pas faire de scandale. Hagard, Ligarol voulut aider le professeur à relever Gaston, mais il s'attira cette apostrophe :

— Arrière, gredin ! Filez... C'est ce que vous avez de mieux à faire. Quand on essaie de compromettre une jeune fille par tous les moyens pour refaire son patrimoine dissipé au jeu, on n'est pas très recommandable.

— Marguerite ! supplia Ligarol.

Mais elle se releva tout à coup et lui jeta :

— Allez-vous en !... Je ne vous aime plus. Je ne veux plus vous voir. Vous êtes un misérable !...

Alors, affolé, voyant son rêve envolé, sa fortune disparue, des poursuites probables pour son geste sauvage, l'étudiant s'enfuit dans la nuit...

Il traversa les Quinconces désertes et prit, guidé par son instinct, la route du port de Vénasque. Pourquoi? pour fuir en Espagne. Il aurait pu, bien plus facilement, aller dans le val d'Aran par le Portillon. Il n'y songea pas.

Il gravit, haletant, les rampes longues et raides qui conduisent à l'hospice de France. Là, des aboiements furieux saluèrent son passage. Il faisait nuit encore. Il franchit la Pique et, à bout de souffle, alla se reposer longuement sous quelques arbres rabougris qui se dressaient sur la pelouse, à droite du sentier.

L'aube vint. Il avait faim. Il avait froid. Il suivit les lacets qui mènent au ressaut de la cascade. Là, il rencontra deux muletiers espagnols, auxquels il demanda sa route. On lui indiqua le chemin de droite. Il le suivit.

Bientôt, il s'aperçut qu'une gêne singulière l'envahissait. Sa tête lui semblait vide, ses jambes molles. Son cœur battait à coups précipités. Brusquement, l'angoisse le mordit. Il s'arrêta, essoufflé, tremblant, une sueur froide au front.

Il fut obligé de s'asseoir.

— Diable ! dit-il, j'ai le mal de montagne. Jamais je n'arriverai là-haut...

Et il songea à sa vie brisée, à Marguerite perdue pour toujours par sa faute, aux conséquences terribles de son acte. Gaston était mort peut-être. Il fallait fuir...

Il se releva, fit quelques pas rapidement, puis le même malaise le reprit, plus fort. Son estomac semblait se dilater. Une douleur vague envahissait sa poitrine. A coups sourds, comme un bélier, son cœur frappait tantôt par chocs précipités, puis plus lentement, comme prêt à cesser de battre. Il était oppressé.

Néanmoins, il parvint au rocher qui surplombe le premier lac. Il s'assit. L'eau, très bleue, dormait immobile dans l'immense bassin de roches. Les pics et les crêtes rosissaient sous le soleil. Tout près, des coulées blanches de glaciers étincelaient. C'était l'éveil de la montagne.

Soudain, un coup de sifflet vibra et là-haut, sur le sentier en zigzag qui s'accroche à la crête abrupte, un homme surgit : un douanier. De nouveau, le sifflet retentit et un second douanier sortit des ruines d'un refuge, que le jeune homme venait de laisser à gauche.

Affolé, il se leva sur ses jambes chancelantes. Il crut voir deux gendarmes, voulut fuir, glissa sur les rochers et dévala avec un grand cri rauque, le long des pentes raides, jusqu'au lac où il s'engloutit.

V

Octobre finissait. Les premières neiges étincelaient sur les crêtes du pic de Gar et de Cagire. Tout là bas, le Crabère, le mont Vallier et, à droite, les névés des Gours blancs brillaient sous le soleil. Une brume, légère comme une fumée, s'allongeait au-dessus de la plaine et ceignait d'une écharpe, les coteaux boisés de Miramont. Gaston descendait la côte à pas rapides pour prendre le train. Il se rendait à Saint-Bertrand-de-Comminges. C'est là que Mme et M. Rapert s'étaient retirés. Ils venaient d'y louer une vieille maison pour y passer l'hiver. Le professeur désirait rester là longtemps, dans le perpétuel contact de ces reliques du passé qu'il aimait de plus en plus et dont il voulait faire renaître et palpiter l'âme, la vie harmonieuse et puissante.

Marguerite, désespérée à la suite de la scène dont elle avait été l'héroïne, sans espoir depuis que les douaniers avaient annoncé la mort de Ligarol, s'était prise d'une affection encore plus grande pour Mme Rapert qui avait

su si bien la consoler. Elle n'avait plus voulu la quitter, craignant d'ailleurs de retrouver, à Saint-Gaudens, trop de souvenirs de son amour si tôt brisé et peut-être aussi quelques marques de désapprobation chez ses parents et ses amis. Gaston, vite guéri de la blessure heureusement peu grave qu'il avait reçue, venait de prendre congé de son oncle et de sa tante pour aller, lui aussi, à Saint-Bertrand. Il ne voulait pas abandonner sa sœur. Il désirait travailler avec M. Repert qui, déjà, lui avait tracé un programme intéressant et complet d'études historiques. Il n'avait pas osé revoir les d'Estancarbon qui se montraient réservés maintenant.

Arrivé à Loures ,il rencontra le professeur qui était venu l'attendre à la gare. Ils traversèrent le bourg et prirent le sentier qui conduit à Saint-Bertrand en passant par Saint-Just. Ils se communiquèrent les nouvelles tout en marchant au milieu des prés et des champs de maïs dont les longues feuilles sèches bruissaient au vent. Quelques paysans ramassaient les épis. D'autres, juchés sur des tabourets de bois, cueillaient les raisins suspendus en guirlandes aux bras noueux des érables taillés en coupes.

— J'aime ces vendanges, dit le professeur. Au costume près, ne dirait-on pas une scène antique ? Ainsi vendangeaient les Grecs et ces Romains qui fondèrent Lugdunum dont nous étudions les ruines.

Puis, s'arrêtant tout à coup, il ajouta :

— Voyez. La ville s'étendait jusqu'ici. Admirez le cirque immense dont elle couvrait la plus grande partie.

Gaston leva les yeux et vit, devant lui, se détachant comme un bas-relief sur le fond polychrome des croupes boisées, la cathédrale dressée sur son promontoire, entourée de maisons qui se pressaient autour d'elle, petites et trop neuves. A droite, la vue s'étendait jus-

qu'aux coteaux de Seilhan, jusqu'au clocher, tout blanc et aigu, de Labroquère. Partout, l'œil errait sur des champs, des prés, des vignes que quelques pans de murs à demi écroulés et noircis par le temps, coupaient par endroits.

— Vous ne voyez pas Saint-Just ? interrogea le professeur.

La vieille église, un peu enfouie dans le sol que les alluvions avaient exhaussé autour d'elle, était maintenant proche avec son abside romane, ses ouvertures étroites, son toit de tuile et son clocher d'une simplicité antique. Ils y pénétrèrent. Le vieux sacristain récita longuement une harangue assez curieuse où la légende et l'histoire se confondaient, au grand dommage de celle-ci.

M. Rapert écoutait attentivement l'histoire du prêtre Patrocle qui put, le premier, célébrer à Lugdunum des funérailles chrétiennes solennelles. Il souriait pendant que le guide contait la découverte du chapiteau évidé dans lequel reposaient des reliques. Ils examinèrent ensuite longuement les débris du temple païen dont on se servit pour construire cette église : colonnes corinthiennes mutilées et renversées, chapiteaux à demi enfouis dans les murs, bas-reliefs grattés et martelés.

— Songez, mon ami, dit alors le professeur, que toutes les religions se disent éternelles avec le même orgueil. Et cependant elles passent comme nous. Toutes ont le grand tort de vouloir fixer à jamais, en des dogmes immuables, l'idéal d'une génération et d'une époque. C'est ainsi que le paganisme magnifia la beauté, la force et la justice. Puis le christianisme renversa les temples païens pour diviniser l'amour fraternel, la charité, le sacrifice dont le crucifix est le symbole. Mais chacun de ces rêves est à peu près réalisé aujourd'hui. Nous voyons plus haut et plus loin. On ne renver-

sera pas les églises de ceux dont les ancêtres ravagèrent les temples. On les conservera au contraire comme témoins d'une étape que l'humanité a dû franchir pour progresser ; et ce ne seront plus les fidèles mais les artistes qui les visiteront.

Gaston, encore attaché à ses vieilles croyances par le réseau tenace des premières habitudes, répondit :

— Il me semble cependant que l'humanité serait meilleure et plus belle si elle conservait la foi. Vous m'avez vous-même déclaré, mon cher maître, qu'il y a d'excellentes choses dans les croyances chrétiennes primitives et que le catholicisme était, tout dogme à part, une organisation remarquable. Eh ! bien, pourquoi ne pourrait-on faire ce que souhaitent l'abbé Viales et tant d'autres esprits généreux ? Pourquoi ne pas chercher un terrain d'entente entre toutes les personnes instruites et désireuses de travailler pour le progrès ? J'avoue que l'Eglise catholique commet actuellement de nombreuses maladresses, que sa conduite dans le passé n'a pas toujours été exempte de reproche. Est-ce une raison pour lui déclarer une guerre sans merci ?

— Mais personne, sauf de très rares exceptions, ne lui fait cette guerre, mon cher ami. Les ultramontains, dès qu'ils ne sont plus les maîtres dans un pays, protestent et crient à la persécution. Si les catholiques, comme les protestants, par exemple, voulaient se contenter du droit commun, et laisser de côté la politique pour ne s'occuper que de leur vie future, il n'y aurait plus de conflit. Je vous ai montré, textes en main, quelle a été l'attitude intransigeante toujours, provocatrice souvent de la papauté et du haut clergé, même au dix-neuvième siècle ?

— C'est vrai, avoua le jeune homme.

— Ah ! si tous les prêtres, si le pape lui-même

ressemblaient à l'abbé Viales, s'ils étaient instruits, sincères et désintéressés comme lui, il serait facile de s'entendre. Mais.....

— Je ne comprends point l'aberration de tant de personnes, reprit Gaston. Alors que Jésus a prêché pour les pauvres, le clergé s'allie partout avec les riches et les oppresseurs du peuple. C'est extraordinaire.

— C'est moins extraordinaire que vous ne croyez. La vérité, c'est qu'il y a, dans tous les partis, trop peu de personnes vraiment convaincues et sans autre ambition que de travailler pour le salut commun. Les religions exigent de leurs adeptes et, tout particulièrement, de leurs ministres, des qualités si hautes, si rares qu'il est bien difficile de les acquérir et plus encore, peut-être, de les conserver.

Ils sortirent de la crypte où la pénombre régnait déjà et traversèrent le cimetière envahi par les folles herbes. Arrêtés un instant devant un débris de muraille romaine, leur pensée revint à cette époque qu'ils se plaisaient à étudier.

— Dans ces chemins boueux où passent les charrettes chargées de raisins et d'épis de maïs, se sont promenées les litières des patriciens et les files taciturnes d'esclaves. Ne regrettons pas trop la ville anéantie, les ruines accumulées, les massacres atroces, puisque c'est grâce à tout cela que les paysans que nous voyons sont devenus des serfs, puis des tenanciers et enfin des hommes libres.

Sans parler, ils continuèrent leur route, prirent un sentier raide et rocailleux qui, du Plan, les conduisit à l'entrée de la ville. Ils se retournèrent.

La nuit venait. La verdure persistante de quelques arbres paraissait aussi vigoureuse qu'au printemps. Les tons dorés des feuilles de peupliers, les taches rougeâtres des vignes, les tiges jaunies des maïs, se fondaient avec

les teintes des croupes boisées riches et variées comme des mosaïques. De grands lambeaux de chaume ou de terre déjà labourée faisaient contraste. Les couleurs pâlissaient peu à peu et se fondaient sous l'estompe gris-bleu du crépuscule.

Quand ils arrivèrent, Mme Rapert gronda un peu.

— En voilà des retardataires ! Vous n'étiez guère pressé de nous revoir, monsieur Gaston ? Je vous fais mes compliments. Quant à toi, mon ami, tu étais parti sans pardessus et tu finiras par prendre mal en restant ainsi dehors à la tombée de la nuit. Tu es un imprudent. Tu sais bien cependant qu'il faut prendre des précautions à cause de ton rhume.

— Mon rhume, mais ce n'est rien, plaisanta le professeur. Il se trouve bien chez moi, puisqu'il ne veut pas partir. Que veux-tu que j'y fasse ?

Marguerite arriva, vêtue de sombre, l'air douloureux, le regard perdu, les joues tirées. Gaston eut un serrement de cœur. Il l'embrassa :

— Eh ! bien, sœurette ? Comment vas-tu ? L'oncle et la tante préféreraient t'avoir près d'eux. Ils sont bien tristes, eux aussi.

La jeune fille embrassa longuement son frère et, sans un mot, se mit à pleurer silencieusement sur son épaule. Mme Rapert, comme une maman, vint affectueusement à elle et l'entraîna. Les deux hommes restèrent seuls, profondément émus.

— Que faire ? murmura Gaston.

— Rien, répondit M. Rapert. Laissons couler les jours. Elle est jeune et se consolera, je l'espère. La perte d'une personne aimée, c'est une mutilation. Si l'on est âgé et sans forces, on en meurt souvent. Mais les êtres jeunes peuvent espérer, après le déchirement, une renaissance.

A ce moment, la sonnette tinta. M. Rapert alla ouvrir et Gaston entendit sa voix, joyeuse et vibrante, dans le corridor.

— Bonsoir, monsieur l'instituteur ! Vous pouvez entrer. Je vais vous présenter à M. Gaston Galié qui sera content de faire votre connaissance.

Un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, de taille moyenne, mince, mais bien musclé cependant, le visage sympathique, entra, un peu gêné.

— Je vous présente un collègue, mon cher ami : M. Darbas, instituteur à Saint-Bertrand.

— Oh ! un collègue ! protesta le nouveau venu, après avoir serré la main de Gaston, vous êtes trop bon. Je ne saurais accepter d'être traité en égal par un savant comme vous.

— Mais si ! mais si ! déclara le professeur. Vous êtes un instituteur fort instruit, zélé, désireux de vous acquitter aussi bien que possible de votre tâche. Et cette tâche est aussi belle que la mienne. Elle est la plus nécessaire puisque, grâce à vous, les générations nouvelles peuvent tirer profit de l'expérience du passé.

J'ai fait la connaissance de M. Darbas pendant que vous n'étiez pas là, ajouta l'historien en s'adressant à Gaston. Je tiens à vous dire tout de suite qu'il ne se contente pas d'être un très bon instituteur. Il a une ambition plus haute.

Il veut collaborer avec nous. Déjà, il a su recueillir des choses précieuses. Nous irons les voir un de ces jours. Mais ce n'est pas tout. Doué pour les lettres, M. Darbas écrit de temps à autre dans des revues locales ou félibréennes. Je vais vous lire sa dernière publication. Elle vous montrera qu'un primaire intelligent peut fort bien devenir égal sinon supérieur à beaucoup de prétentieux.

— Je vous en prie !... dit l'instituteur en rougissant.

Mais déjà M. Rapert avait ouvert une brochure à couverture violette et s'installait au coin du feu pour lire. Gaston se leva pour rapprocher la lampe à manchon incandescent dont se servait son ami pour travailler.

— C'est une page d'histoire, expliqua celui-ci. M. Darbas a voulu faire revivre l'un des derniers hobereaux de la région du Sud-Ouest, sans trop préciser l'endroit car la famille existe encore. Je trouve que de pareils croquis historiques sont excellents pour les élèves. Vous allez en juger vous-même. Je lis :

LE DERNIER HOBEREAU [1]

Grand, ventru, toujours vêtu d'une vieille lévite à boutons d'os, Héglon de Morlas se promène sur ses terres. Il arpente le chemin bordé d'acacias. De temps à autre, il sort un morceau de sucre de sa poche, le jette en l'air pour le happer à pleine bouche, comme un chien, quand il retombe.

Ses gros yeux saillants furètent sans cesse à droite, à gauche, dans la vigne qui s'étend des deux côtés du chemin. De ses mains faisant un porte-voix, il clame de toutes ses forces :

— Saint-Jean ! Hé ! Saint-Jean, où te caches-tu, animal ?

Eveillé en sursaut, le vieux valet qui dormait à l'ombre d'un chêne-liège, file vers la *surrède* (2) où travaillent les sarcleuses, et répond :

— Me voilà, monsieur, me voilà.

(1) A B. Marcel, le portraitiste savoureux de types du Midi... et d'ailleurs.
(2) Forêt de chênes-lièges.

Héglon arrive et, à son approche, disparaissent les quenouilles que dévidaient les femmes. Car on ne gagne que dix sous par jour à sarcler les surrèdes.

Flairant les paniers dont il soulève le couvercle avec un plissement de son gros nez rougeaud, il trouve un morceau de pain de boulanger. C'est le déjeuner d'une pauvre vieille, ridée comme une pomme de l'an passé.

— Dis donc, *barbotte*, c'est péché que tu manges du pain blanc aujourd'hui. Je n'en mange que le dimanche, moi. Je prends ce morceau. On t'en donnera un autre à la cuisine.

Et le descendant des chevaliers met le pain dans sa poche après en avoir arraché une bouchée d'un coup de ses crocs noirâtres.

Le soir, les ouvrières viennent à la paye. C'est samedi. Saint-Jean et le hobereau font les comptes.

— Combien te dois-je, barbot ?

— Six jours, monsieur. Ça fait trois francs et douze sous.

— Voilà trois francs et dix sous.

— Mais, monsieur...

— File, barbot, ou je ne te donne plus de travail. Tu veux trop gagner.

Le lendemain, dimanche, au marché de Monclar, toutes les marchandes sont alignées sur la place de la « Cathédrale ». Dans des corbeilles, dans des paniers, en voiture, sur le bât d'une vieille bourrique, ou, plus simplement, sur leur tête, elles ont apporté quelques fruits, quelques légumes. Avec les sous que leur rapporte cette vente, elles achètent de l'épicerie, un morceau de viande, un bout de ruban pour la fillette ou un « croquant » pour le bébé, toutes choses que le mari, avare, ne voudrait pas acheter.

Un murmure court :

— *Moussu Hégloun qu'arribo.*

Sans se presser, le hobereau fait le tour.

— Tiens, barbotte, tu as là de jolies poires. Elles doivent être bien bonnes !

Il en saisit une, la plus belle, et crache les pépins après l'avoir broyée en deux mouvements de ses puissantes mâchoires. Sans dire merci, il ouvre un autre panier :

— Voilà de jolies pêches ; il faut que j'en goûte une...

Elle est déjà ouverte et avalée en deux bouchées. Le gentilhomme essuie ses doigts juteux à une feuille de chou et continue sa dégustation. Goulûment, il prélève sa dîme, goûte tout, n'achète rien et, la conscience en repos, pénètre dans l'église, le chapeau sur la tête, pour présider la messe.

Une de ses distractions favorites était de lutter avec son vieux Saint-Jean. A tout moment ils s'empoignaient, tantôt dans la cour salie par les poules, parfois sur les bruyères ou le sable parsemé d'aiguilles de pins. Toujours Saint-Jean était vainqueur. Furieux, Héglon ruait et mordait comme un cheval vicieux. Mais Saint-Jean lui lançait une bonne bourrade en s'écriant :

— Attention ! amusons-nous gentiment ou je cogne, moi aussi !

Puis tous deux allaient boire... sérieusement.

Héglon de Morlas méritait bien le nom de hobereau, car il désirait s'approprier tout ce qu'il voyait. Un vulgaire « barbot » affligé de son défaut aurait été traité comme un goujat. Mais on le considérait simplement comme un envieux et on se contentait de murmurer... quand il était parti.

Cet homme de proie eut une fin digne de lui. Il assistait à un repas de noce ; pour pouvoir manger davantage,

il ôta le bandage qui maintenait une hernie. Et il s'enfla tellement de victuailles que la hernie sortit et creva. Il en mourut.

Sa fin fut pieuse et édifiante. Il se confessa et reçut humblement l'extrême-onction. On n'ose pas dire cependant qu'il est allé tout droit en paradis.

Après les félicitations d'usage qui mirent le modeste M. Darbas dans un état de confusion extrême, Gaston demanda :

— Mais a-t-il existé réellement, cet individu ?

— Je puis vous l'affirmer, répondit l'instituteur. J'ai entendu raconter son histoire, pendant les vacances, par un de mes oncles qui possèdent une propriété en Armagnac. Lui-même a vu celui que j'appelle Héglon de Morlas accomplir ses prouesses et beaucoup d'autres, un peu trop spéciales pour pouvoir figurer dans une étude pareille.

— Ah ! oui, vous m'en avez conté quelques-unes, approuva le professeur. Mais nous ne croyons pas devoir les faire connaître à nos élèves, ajouta-t-il en riant. Qu'il vous suffise de savoir que ce hobereau montrait une égale rapacité pour tout ce qui était capable de flatter ses appétits.

— C'est complet ! s'écria Gaston en souriant à son tour.

— Voilà ce qu'il faudrait faire connaître au peuple, reprit l'historien pour montrer ce qu'était souvent — je ne dis pas toujours — cette élite Vieille-France qu'on essaie de redorer pour nous l'imposer encore aujourd'hui. Beaucoup de gens à la vue courte regrettent, sans le connaître, ce bon vieux temps dont ils seraient vite dégoûtés si on pouvait le faire revivre pendant quelques jours.

— Ils deviennent de plus en plus rares, ceux-là, dit l'instituteur. J'aime à causer avec les artisans et les cultivateurs de la commune pour me rendre compte des besoins et des aspirations populaires, vous le savez. Eh ! bien, je constate que, même les réactionnaires parlent aujourd'hui de progrès nécessaires, de réformes pressantes. Les gens du peuple sont loin d'être d'accord évidemment sur ces réformes, mais ils éprouvent, vaguement si vous voulez, le désir de progrès.

— C'est de bon augure ! s'écria joyeusement M. Rapert. Voilà l'œuvre de vos prédécesseurs, mon cher collègue. Ces notions élémentaires qu'ils ont données à leurs élèves et, tout particulièrement, leurs leçons d'histoire, germent aujourd'hui. Elles ont fait comprendre la nécessité du travail commun pour le progrès de la patrie d'abord, de l'humanité ensuite. Un effort encore de votre part et les vies obscures deviendront conscientes pour s'épanouir enfin au bonheur.

Gaston restait songeur. M. Rapert s'en aperçut et lui demanda :

— A quoi pensez-vous, jeune mélancolique ?

— Je me demande, mon cher maître, ce qui se produira quand la foule deviendra vraiment consciente. Je suis effrayé déjà par les prodromes qui se manifestent : articles haineux, mouvement syndicaliste, grèves et cœtera. Que nous réserve demain ?

Le professeur se leva, prit un journal et, désignant du doigt un article, il répondit :

— Lisez ça. Et vous verrez comment l'attitude résolue et sage du peuple, du prolétariat de tous les pays, vient d'éviter une guerre européenne. Les pangermanistes en Allemagne, un groupe de coloniaux sans scrupules chez nous, ont failli provoquer un conflit effroyable. Tandis que les journaux influents des deux pays restaient

timidement dans l'expectative — s'ils n'attisaient pas le feu — ce sont les travailleurs qui ont fraternisé solennellement et réduit à l'impuissance les chercheurs d'aventure.

— Mais si les gouvernements avaient voulu la guerre ? objecta le jeune homme.

— Les gouvernements sont obligés de tenir compte, plus que vous ne le croyez, des aspirations populaires. Ce sont les peuples aujourd'hui qui, à peu près partout, sont les maîtres de leurs destinées.

Les banques ont une influence très grande, vous le savez. Depuis le seizième siècle au moins, on a dû compter avec elles avant, pendant et après chaque guerre. Mais les banques elles-mêmes, en France tout particulièrement, centralisent les fonds d'une multitude de petits bourgeois, de propriétaires aisés, de fonctionnaires en bonne place. Et elles doivent se tenir à la disposition de leurs clients sous peine de faillite.

Aussi, à l'heure actuelle surtout, toutes les grandes entreprises sont-elles vraiment démocratiques et faites par une grosse partie du peuple. Mais je ne puis malheureusement affirmer que ces entreprises aient toujours pour but son bonheur par le progrès social.

— Et cependant, puisque, d'après vous, une grande partie du peuple a une influence telle, soit directement par le suffrage universel, soit indirectement par l'épargne et la finance, le peuple devrait triompher ?

— Hélas ! non, mon pauvre ami. Il y a encore peuple et peuple. Aujourd'hui des castes subsistent pour qui sait observer. Ces castes sont aussi tranchées et souvent même aussi opposées que jadis. Nous n'avons plus les mêmes classes que sous l'ancien régime, c'est entendu. Mais nous en avons encore trois à mon avis. *Primo* : les gros propriétaires et les grands financiers qui, par leur

main-mise sur la presque totalité de la presse populaire, machinent ce qu'ils veulent et trompent bien souvent les naïfs trop nombreux malheureusement. *Secundo* : les intellectuels et les artistes qui sont l'élite, mais qui ne disposent pas des moyens matériels indispensables au triomphe de leur idées. *Tertio,* enfin : les indifférents, les inconscients qui possèdent en plein vingtième siècle la mentalité fruste et paresseuse des serfs et des esclaves. C'est encore cette plèbe qui nous pèse comme un boulet lorsque nous voulons aller de l'avant. Je reviens une fois de plus à ma vieille idée des vies obscures. Il faut absolument qu'elles se libèrent, qu'elles prennent conscience d'elles-mêmes pour aider les intellectuels à secouer le joug insupportable des hommes d'affaires et de proie.

— Allez-vous prêcher maintenant la révolution sociale et la lutte contre le capitalisme ? plaisanta M. Darbas.

— Non, car je me défie de toutes les propositions trop simples et brutales, reprit M. Rapert. Il y a de nombreux moyens qui permettraient à la véritable élite, celle qui possède un idéal de bonté, de fraternité, de travail pour tous et par tous, de triompher. Mais cette révolution, bien plus profonde que celle de 1789, sera très longue à venir, car ceux qui sont dignes de la faire sont encore trop peu nombreux. Quand je dis révolution, je m'exprime mal d'ailleurs. L'intelligence triomphe sans bataille et sans tumulte. Elle sait s'imposer peu à peu d'une manière complète, irrésistible... comme la lumière !

Le professeur s'était levé pour prononcer ces dernières paroles. Adossé à la cheminée, les yeux grands ouverts et le regard perdu, il cherchait, bien loin, par-delà les années abolies, la réalisation du rêve de son âme généreuse. Son visage aux traits expressifs, éclairé de profil

par la demi-clarté qui filtrait à travers l'abat-jour de la lampe, paraissait transfiguré. Ses deux amis le regardaient, pensifs, et une émotion irrésistible les poignait à la gorge.

Ils avaient devant eux le croyant moderne, l'apôtre d'une religion vraiment universelle puisqu'elle cherche à faire communier tous les hommes, sur tout le globe, dans la même foi en un idéal réalisable et cependant sublime. M. Darbas surtout sentit vibrer dans les paroles de M. Rapert l'âme enthousiaste, capable de toutes les délicatesses comme des efforts les plus ardus de celui qui voulait transformer le monde par l'école. Il sentit mieux que par le passé toute la grandeur de sa tâche. Il voulut essayer de le dire, mais la pendule sonna sept heures.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il. Il est temps que je me retire.

— Où voulez-vous aller ? questionna le professeur, revenant à la réalité.

— Mais... chez moi, pour dîner.

— Vous allez nous faire le plaisir de rester avec nous, ce soir, pour finir de faire la connaissance de M. Galié. Votre cuisinière, ajouta-t-il en riant, doit faire grève depuis longtemps et le magnifique traitement que la République française vous alloue ne vous permet pas d'aller tous les jours à l'hôtel du Comminges.

C'est entendu. Je vais avertir Mme Rapert.

Pendant que l'historien s'absentait, Gaston questionna M. Darbas sur ses recherches archéologiques.

— Trouve-t-on beaucoup de choses intéressantes par ici ?

— Oh ! oui. Et l'on en trouverait bien davantage si l'on entreprenait des fouilles complètes et méthodiques comme celles d'Herculanum, de Pompéï et de tant d'autres villes qui furent, somme toute, souvent moins

intéressantes et importantes que notre Lugdunum. Mais nous n'avons pas d'argent et les propriétaires se défient, croyant qu'on va découvrir des trésors.

— Faut-il être stupide ! s'écria Gaston.

— Que voulez-vous, ces gens sont si souvent trompés qu'on doit leur pardonner quelque exagération. Parfois, le soc de leur charrue met au jour une pièce de monnaie. Ils peuvent donc croire qu'il y en a beaucoup sous la terre. Probablement même, se livrent-ils en cachette à des recherches dans ce but. Mais elles sont sans doute le plus souvent infructueuses, car je n'ai vu vendre qu'une pièce d'or antique depuis que je suis ici. Encore avait-elle été découverte par hasard.

— Ah ! si l'on pouvait gagner la confiance des paysans et faire, avec leur collaboration, une résurrection presque complète de la ville gallo-romaine, ce serait une bien belle œuvre !

— Evidemment. Nous y travaillons tous. M. Rapert, en venant se fixer dans le pays, a fait et fera beaucoup pour notre cause. Il a gagné déjà bien des sympathies. Volontiers on lui fait des confidences. Je suis persuadé qu'il réussira. Mais il faut du temps.

Le professeur rentra et les invita à passer dans la salle à manger. M. Darbas, toujours timide, crut devoir s'excuser auprès de Mme Rapert, qui le rassura vite par sa bonne grâce coutumière. Elle le plaça à sa gauche et à côté de Marguerite qui, toujours triste, ne parut pas prêter grande attention à l'instituteur. Celui-ci savait — on est si bavard dans le Midi — que Mlle Galié souffrait d'un amour malheureux. Aussi, tout en étant très poli, se gardait-il de l'importuner. M. Rapert parlait continuellement d'ailleurs et l'accaparait manifestement. C'est à peine si, de temps à autre, il pouvait brièvement remer-

cier la maîtresse de maison, qui le servait copieusement pendant qu'il causait avec son mari.

Au dessert, la conversation revint aux monnaies que l'on trouve parfois dans les champs du voisinage.

— Au fait, dit l'instituteur, je crois en avoir une dans la poche. Elle m'a été apportée aujourd'hui même par un de mes élèves qui venait de la découvrir dans un fragment de poterie. Aussi est-elle très bien conservée.

Il chercha un moment et finit par la saisir. Il la déplia, car elle était soigneusement enveloppée de papier soie, et la tendit à Mme Rapert.

— Tiens, dit-elle, on dirait un centime. Le bronze est tout verdâtre et très bien patiné. Il y a une tête d'un côté et de l'autre... une espèce d'arc de triomphe. Regarde, mon ami.

Et elle la donna à son mari, qui s'était déjà muni d'une loupe.

— Oh ! s'écria-t-il, comment diable cette pièce a-t-elle été apportée ici?... C'est un as à l'effigie de Crispus, ce malheureux fils de Constantin, dont l'histoire ressemble beaucoup à celle d'Hippolyte et de Phèdre. Il était brave et se couvrit de gloire. Mais les intrigues d'une marâtre le firent mettre à mort.

Marguerite, intéressée, avait levé la tête.

— Vous connaissez son histoire? monsieur Rapert. Racontez-la, je vous en prie.

— Elle est bien triste. D'ailleurs, je n'en ai lu que les très grandes lignes. Mais si vous y tenez absolument, je le ferai volontiers pour vous distraire. C'est le moment d'ailleurs, puisqu'on apporte le thé. Savez-vous comment cet as est venu à Lugdunum Convenarum? En le regardant bien attentivement, je le devine.

Et le professeur, dont l'imagination fréquemment

exercée dans ses longues études, se plaisait parfois à tisser de l'idéal avec la trame du réel, commença son récit.

— Une jeune et belle patricienne de la cour de Constantin le Grand — nous l'appellerons Julia si vous voulez — aimait depuis longtemps Crispus, fils de l'empereur. Elle n'espérait guère voir son amour partagé, car le jeune César devait épouser une femme peut-être moins belle, mais de plus noble origine. Cependant, elle ne perdait pas une occasion d'être agréable à Crispus, qui s'en aperçut bientôt.

Ce qui devait arriver arriva. Les deux jeunes gens s'aimèrent. Ils vécurent des jours heureux sous les portiques verdoyants et dans les salles de marbre jonchées de pétales de roses. Mais le destin ne leur était pas favorable. Les dieux sont souvent jaloux du bonheur des mortels.

Après la mort de sa première femme, Constantin avait épousé Fausta. Celle-ci chercha naturellement à assurer l'empire à son fils. Pour cela, il fallait perdre Crispus.

On essaya tout d'abord de le faire périr dans une expédition. Justement, Licinius, empereur d'Orient, déclarait la guerre à Constantin. Une flotte commandée par Crispus, qui venait d'être nommé consul, fut envoyée dans l'Hellespont. Le César fut vainqueur et revint triomphant à Rome.

La marâtre, alors, se plaignit à Constantin d'être continuellement poursuivie par son beau-fils, qui l'aimait, affirmait-elle. L'empereur, sot comme tous les jaloux, finit par le croire. Crispus fut mis à mort en 326.

— Et Julia? demanda Marguerite, angoissée.

— Julia fut obligée de s'incliner, elle aussi, devant le destin. Elle pleura longtemps le César qu'elle aimait et jura de lui rester toujours fidèle. Mais son père et l'empereur l'obligèrent à épouser un fonctionnaire des

douanes. Comme par hasard, ce fonctionnaire fut envoyé à Lugdunum Convenarum. Et Julia ne put emporter, comme souvenir du disparu, qu'une petite pièce de bronze frappée à l'effigie de Crispus à l'occasion de son consulat. Elle la conserva pieusement parmi ses dieux familiers. Elle la cachait au fond d'un vase d'argile. Et c'est pour cela qu'elle est restée intacte jusqu'à nos jours.

— Cette patricienne me fait songer à celle que chante de Hérédia dans l' « Exilée » et qui vint mourir ici, murmura Gaston.

— C'était elle, peut-être, répondit doucement Mme Rapert.

Ils restèrent un long moment silencieux, laissant leur esprit évoquer des souvenirs d'heures grises, d'idylles tragiques comme celle que venait de conter le professeur. Marguerite, après avoir essuyé furtivement ses yeux, examinait à son tour le petit disque de bronze verdegrisé et, le tendant à M. Darbas :

— Pauvre Crispus ! Il mérite bien que l'on conserve encore ce souvenir de lui.

— Conservez-le vous-même, mademoiselle, dit l'instituteur avec un sourire doux et triste. Cette monnaie vous rappellera la jolie légende de M. Rapert. D'ailleurs, il vaut mieux que cette relique de femme soit conservée par une femme.

— C'est très bien ! approuva Mme Rapert. Vous ne pouvez pas refuser.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, dit Marguerite en rougissant un peu.

Le professeur regarda les deux jeunes gens et sourit à Gaston. Puis, pour renouer la conversation, il proposa :

— Je crois que nous pouvons, dès à présent, tracer notre plan de campagne.

Nous allons examiner tout d'abord de très près la collection de M. Darbas et les archives locales.

— Oh ! les archives? interrompit l'instituteur. Mais on les a pillées ! Il y a vingt ou trente ans, on a emporté de pleines malles de parchemins je ne sais où...

— Hélas ! nous laissons trop facilement voler nos richesses nationales, acquiesça M. Rapert. Le gouvernement, les municipalités, tout le monde s'en désintéresse. Et quand les artisans arrivent, les outils manquent bien souvent. Mais nous travaillerons quand même, en nous servant de ce qui reste. D'ailleurs, je chercherai à Toulouse, à Pau, à Auch, partout où je pourrai trouver quelque chose. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Le ministre m'accorde un congé d'un an et, grâce à M. Audhuy, de l'Institut, une somme assez importante va être mise à ma disposition pour nos recherches. Tout va bien et nous réussirons, j'en suis persuadé. Nous sommes trois pour commencer...

Soudain, la sonnette tinta violemment.

— Qui peut sonner à neuf heures? demanda le professeur. Je vais voir.

Il revint avec une dépêche.

— Qu'est-ce? questionna Mme Rapert, angoissée.

Mais déjà son mari, après avoir rapidement parcouru le télégramme, le lisait à haute voix :

Condamné par l'Eglise, chassé de mon Institution, pourrai-je trouver un asile et quelque consolation chez vous? J'attends votre réponse Hôtel Moderne, Montréjeau.

VIALES.

— Le pauvre abbé ! gémit Gaston.

— Il ne l'est plus, mon ami, répondit M. Rapert.

Mais il va être des nôtres. Je vais lui répondre immédiatement. Si ma dépêche ne peut être transmise ce soir, elle le sera demain matin de très bonne heure. Cette vieille maison est assez grande. La cathédrale est proche. M. Viales pourra s'y rendre souvent, sans traverser la ville, par le jardin. Puisque ses frères en religion l'abandonnent, lui qui était peut-être le meilleur d'entre eux, c'est nous, les mécréants, qui le recueillerons pour leur donner l'exemple de la fraternité chrétienne.

Mme Rapert lui avait tendu son chapeau et la grande cape pyrénéenne qu'il aimait à prendre pour sortir.

— A tout à l'heure ! dit-il.

— Je vous accompagne, proposa M. Darbas. Bonsoir, mesdames et monsieur. Je vous remercie de l'excellente soirée que j'ai passée avec vous.

Dès qu'ils furent partis, Gaston dit à Mme Rapert avec effusion :

— Je ne saurais être trop dévoué à M. Rapert, madame. Grâce à lui, mon cher ancien maître ne sera pas abandonné. Car, je ne sais pas si je vous l'avais dit, le pauvre M. Viales est orphelin, absolument seul et sans ressources. Le curé de campagne qui l'avait élevé est mort depuis longtemps dans un village de l'Ariège, dont j'ai oublié le nom.

— Mon mari vous a bien dit que nous avions reçu de bonnes nouvelles, répondit-elle, toujours modeste et gracieuse. Nous sommes presque riches maintenant. Il est juste que nos amis partagent notre bonheur. Je suis si contente, moi aussi ! Depuis que nous vous connaissons, mon mari est beaucoup plus gai. Si cette malheureuse toux ne persistait pas, je croirais qu'il va tout à fait bien. L'air des Pyrénées lui est favorable. Ce que je vous demande, c'est de m'aider à l'empêcher de trop travailler.

— Vous pouvez compter sur moi, déclara Gaston. Allons, veux-tu aller dormir, petite sœur ? ajouta-t-il.

— Je viens et vous montrerai votre chambre, reprit Mme Rapert. Nous avons gardé pour vous celle qui est à côté de la nôtre. Elle permet de voir très bien toute la cathédrale. Cela vous plaira, sans doute.

— Oui, mais je serais heureux de la céder à M. Viales.

— Tranquillisez-vous. Nous en avons une autre très convenable au-dessus. Savez-vous que cette maison est grande comme une caserne ? Ah ! on n'est pas logé à l'étroit comme dans les villes, ici.

Gaston resta longtemps à veiller sur son lit. Il se proposait d'aller rejoindre son ancien maître à la gare de Loures, le lendemain. Puis il s'endormit et rêva bientôt à la période de splendeur de Lugdunum, époque encore un peu mystérieuse et captivante, précisément par son mystère même.

Il passait, vêtu de la tunique blanche et de la toge à bande de pourpre, sur la grande avenue dallée de blocs de marbre brut qui conduisait de l'oppidum aux Thermes bâtis au milieu de la plaine. La colline, entourée de murs épais flanqués de petites tours rondes, était dominée par un temple presque aussi grand que la cathédrale dont le souvenir persistait dans le rêve. Ce temple était élevé aux dieux officiels de l'Empire et aux divinités chères aux Convènes : Abellio, le dieu des hautes vallées pyrénéennes ; Illixo, celui des thermes onésiens ; Bazertus qui protégeait la plaine de Rivière, et Léhéren qu'on vénérait à Ardiège.

A droite, à gauche de la voie principale, une foule de petites maisons basses composées d'un rez-de-chaussée étroit et obscur sous une terrasse à l'orientale ou un simple toit de tuiles rougeâtres abritaient la plèbe, les

Convènes, venus d'un peu partout. Mais, de loin en loin, un arc de triomphe, une colonne ou une statue dominaient ces humbles demeures et montraient que cette ville était une capitale. Le Forum s'ouvrait, au centre, entouré de constructions grandioses. Dans toutes les rues, la foule affluait, cosmopolite et bigarrée. Des Ibères aux yeux sauvages sous le foulard multicolore qui ceignait leur front, poussaient devant eux des mules chargées d'outres de vin et de paniers de fruits. Des soldats vêtus de la casaque de cuir lamée de fer, riaient aux courtisanes qui passaient par groupes en offrant leurs lèvres peintes et fermant à demi leurs yeux fardés. Parfois une litière passait, précédée et suivie d'esclaves qui bousculaient la foule pour frayer un passage à la patricienne immobile, parée comme une idole et qu'ils balançaient au bout de leurs poings robustes.

La cohue augmentait. La plèbe, vêtue de loques, se dirigeait, avide, vers l'amphithéâtre bâti au pied de la colline qui le couvrait de son ombre. Indifférents au tumulte, deux philosophes causaient sous l'abri d'un portique. Ils discutaient les mérites respectifs du paganisme qui se mourait et d'une religion nouvelle qui faisait beaucoup de prosélytes dans le monde méditerranéen. Gaston reconnut sans surprise M. Rapert et M. Darbas.

Un couple vint dans la rue presque déserte maintenant et s'approcha d'une statue de Vénus qui se dressait au centre d'un carrefour. Le jeune homme fit brûler quelques grains d'encens pendant que la jeune femme ôtait la couronne de roses qui ornait ses cheveux et la déposait, avec les gestes prescrits par le rite, aux pieds de la déesse de marbre. Comme ils se retournaient lentement, les mains unies, Gaston vit que c'était Ligarol et Marguerite.

Il voulut courir vers eux, mais ils s'évanouirent tout

à coup et, en ce moment, il se vit sur les gradins de l'amphithéâtre. Il aperçut d'abord, autour et en face de lui, la foule, ivre d'une joie sauvage, qui trépignait et hurlait. Au milieu de l'arène, des ours des Pyrénées broyaient des victimes. L'une tourna vers lui son visage. C'était l'abbé Viales. Il voulut crier, bondir au secours de son maître. Impossible : ses jambes, sa gorge étaient paralysées...

La vision disparut. Il était de nouveau sur la voie triomphale, absolument seul cette fois. Les statues étaient renversées, les temples incendiés, des ruines couvraient la colline et le cirque immense qu'emplissait auparavant Lugdunum Convenarum. Les Barbares étaient venus et avaient tout mis au pillage. Des corps mutilés gisaient partout, des flaques de sang noirâtre souillaient les dalles de marbre. Une odeur affreuse composée du relent terrible des cadavres et de l'odeur âcre des incendies prenait à la gorge, donnait des nausées.

Voici qu'un prêtre sortait des ruines et, avec les débris du temple païen, construisait une église qui s'érigeait vite parmi les décombres. Une foule y venait bientôt pour ensevelir des morts. Puis, sur la colline rasée, une cathédrale montait dans le ciel, épaulée d'arcs-boutants monstrueux. Déjà, sa tour se dressait comme la tête à demi ébauchée d'un sphinx colossal couché au pied de la montagne et prêt à bondir sur la plaine. Les maîtres ès pierres vives sculptaient les gargouilles grimaçantes, plaçaient les vitraux. Déjà des pèlerins gravissaient la côte abrupte. Des paysans en guenilles, des malades venaient implorer les reliques. Le bourdon sonnait à toute volée. L'évêque sortait, vêtu de soie et d'or, avec autour de lui les membres du chapitre, les confréries et la foule encapuchonnée de bure des moines sinistres.

Puis les murailles, les tours, les portes massives croulèrent. Seule la cathédrale resta debout sur la colline, au milieu de la plaine déserte, et le bourdon sonnait le glas...

Le jeune homme se réveilla. L'angelus tintait dans le silence frais de l'aube qui bleuissait les vitres de sa chambre. Vite il se leva pour ne pas être en retard. Il était pressé d'aller rejoindre son ancien maître. A la cuisine, il trouva M. Rapert qui, très simplement, faisait chauffer le lait.

— Marie ne vient qu'à huit heures, expliqua le professeur, et je n'ai pas voulu que ma femme se lève encore. Je viens avec vous à la gare. M. Viales verra qu'il est chez de vrais amis.

Leur déjeuner pris, ils partirent. Le soleil luisait déjà au-dessus de Barbazan dont les maisons se détachaient, blanchâtres, sur le fond verdoyant du coteau, par-dessus les peupliers qui bordent la Garonne. Ils croisèrent des cultivateurs qui se dirigeaient vers les champs et leur adressaient un salut poli mais fier, les yeux bien ouverts, la tête droite, sans ôter leur coiffure. Comme Gaston s'en étonnait :

— C'est l'intention et non le geste qu'il faut considérer, lui dit M. Rapert. Je les connais déjà un peu, ces braves gens. Ils ont conscience de leur indépendance et de leur utilité. C'est leur droit. Leur orgueil apparent est fait d'une timidité réelle, au fond. Je les préfère tels qu'ils sont que trop prêts à se courber. L'humilité, pour moi, n'est pas une vertu mais une faiblesse qui permet aux despotes d'agir à leur guise.

Une heure après, ils voyaient descendre de wagon un pauvre homme triste, en complet veston de gros drap mal confectionné et qui, avec sa figure rasée, ressemblait à un domestique. Mais son regard serein quand même,

décelait une âme énergique, résolue à vivre et à lutter. Ce n'était plus l'abbé, mais M. Viales.

— Ah ! mes amis, que vous êtes bons et que je vous remercie ! dit le voyageur.

— Soyez le bienvenu puisqu'on vous a libéré, répondit le professeur. Notre maison sera la vôtre. Vous y vivrez comme vous l'entendrez ; vous vous consolerez des erreurs et des fautes des religions actuelles en recherchant dans le passé, l'âme qu'elles eurent jadis, l'idéal qu'elles ont abandonné. C'est nous qui continuerons l'œuvre qu'elles n'ont pas su accomplir...

Et, les yeux humides, ces deux vaillants s'embrassèrent.

VI

Depuis plusieurs mois, M. Rapert travaillait avec la collaboration de M. Viales, de l'instituteur et de Gaston à ses recherches historiques. Grâce à la sympathie qu'il avait su inspirer et au zèle éclairé de ses amis, la moisson était déjà riche. Des notes noircissaient des fiches de carton rose que Gaston classait soigneusement dans plusieurs casiers. Des parchemins ou des copies, des objets antiques, des monnaies, des photographies couvraient plusieurs tables ou étaient accrochés aux murs d'une grande chambre du premier étage dont ils avaient fait leur atelier. Devant eux, la cathédrale se dressait, assez proche pour laisser distinguer la lèpre de ses murs, les blessures de ses verrières et des tuiles que retroussaient parfois les coups de vent, aux jours d'orage. Mais malgré ses laideurs, elle restait imposante, sereine ; elle paraissait braver le temps et donner une leçon de force persévérante, de ténacité contre le malheur, de foi dans l'avenir.

C'était ainsi que la comprenaient ces travailleurs qui la contemplaient souvent, à travers la fenêtre, soit quand l'hiver la poudrait de neige, soit quand l'été la colorait des teintes chaudes qui dorent les marbres antiques.

Mais, toujours ambitieux de faire plus grand et plus beau, M. Rapert ne songeait pas seulement à rédiger une thèse de doctorat, à envoyer des notes intéressantes à M. Audhuy, de l'Institut. Il caressait un rêve depuis longtemps et le confia enfin à ses amis.

Un soir où, comme de coutume, ils descendaient la route qui surplombe la vallée, il dit brusquement :

— Ce que nous faisons n'est rien. La meilleure partie de l'œuvre reste à accomplir.

— Que proposez-vous donc ? interrogea Viales.

— Je songe depuis longtemps à entreprendre des fouilles qui exhumeraient les reliques sacrées, les restes de cette Lugdunum dont nous recherchons les traces. Les monnaies ne nous disent pas grand chose. Les pierres que nous avons ne sont que des débris épars. C'est sous la terre que gisent les témoignages les plus intéressants, les plus précieux. Pourquoi ne ferions-nous pas ici ce qu'on a entrepris en Italie, en Grèce, en France, un peu partout ?

— Mais il faudrait beaucoup d'argent, objecta Gaston. Les paysans ont besoin de leurs champs pour vivre. En faisant des fouilles, on les privera de leurs récoltes pendant un an au moins. Il est juste qu'on les indemnise.

— Nous sommes d'accord là-dessus, répondit le professeur. J'ai déjà consulté M. Audhuy qui est tout disposé à nous aider et qui, pour renseigner ses collègues, déléguera bientôt un de ses amis de Toulouse. En attendant, nous pourrions essayer d'amorcer l'affaire. Nous avons ici un très bon observatoire. Profitons-en. Vou-

lez-vous nous mettre un peu au courant de vos recherches, M. Darbas ?

L'instituteur désigna un quadrilatère de murs aux trois quarts écroulés qui se dressaient au milieu de la plaine, à gauche de l'église de Saint-Just.

— Voici très probablement l'ancien forum, dit-il, on l'appelle en patois : « *L'Enclaoustré* ». A côté, un champ nommé « *Pouliéris* », de *pulveris* peut-être. Quelque ancien colombarium ?... A nos pieds, vous voyez les débris de l'amphithéâtre. Un vieux mur se dresse encore près du cimetière de Saint-Just. Un autre se voit là-bas, à gauche, près de la route de Gargas. Enfin, les dalles de marbre d'un ancien caniveau pointent sous ces prés et ces champs, non loin de la route de Valcabrère. Voilà ce qui reste en vue.

Comme l'an dernier, l'été a été très sec, j'ai remarqué que les récoltes jaunissaient plus rapidement à certains endroits. Ne serait-ce pas dû à l'existence de murailles couvertes d'une couche de terre peu considérable ? J'ai fait quelques sondages et, presque partout, j'ai rencontré des pierres à cinquante, soixante centimètres, un mètre au plus. Mais je n'ai pas pu vérifier si c'étaient des constructions ou des blocs isolés. Avec ces quelques points de repère, j'ai dressé un plan hypothétique de l'ancienne cité romaine. Il est à votre disposition.

— Je vous admire, monsieur Darbas, dit M. Viales. Comment ! vous trouvez le temps de faire toutes ces recherches après votre classe et vos œuvres postscolaires ? Que j'ai entendu calomnier les instituteurs au séminaire et ailleurs ! On ne connaît pas assez ce que vous faites.

— C'est vrai, approuva M. Rapert, vous avez le feu sacré, dans l'enseignement primaire. Je vous en félicite.

Mais, plutôt gêné par ces compliments, l'instituteur continuait ses explications.

— On a déjà fouillé, il y a plusieurs années, mais sans méthode, je crois. Il faudrait commencer de creuser par ici, au Plan, dans les environs de l'ancien amphithéâtre et ensuite là-bas, près de ces murs qui doivent marquer, à peu de chose près, l'emplacement du forum. Mais, tout d'abord, il serait nécessaire de s'entendre avec les propriétaires et je crains que ce ne soit pas facile.

— Nous irons les voir ensemble, ces braves gens, dit l'historien, toujours enthousiaste et confiant, je suis persuadé que nous finirons par les convaincre tous ou presque en leur faisant comprendre combien belle est la tâche à remplir.

— Ce serait même une excellente affaire pour la localité, remarquá M. Viales qui faisait preuve parfois d'esprit pratique. Si, au lieu de disperser les objets que l'on trouvera, à Toulouse, à Paris ou ailleurs, on les groupait ici, soit dans le cloître, soit dans quelque vieille maison intéressante comme celle que nous habitons, on créerait un musée original qui attirerait un plus grand nombre de touristes dans la contrée. Il est si facile de faire un petit détour avec les automobiles surtout, quand on se dirige vers Luchon, Loures, Tarbes ou Toulouse.

— Très bonne idée ! approuva M. Darbas. Mais il serait encore plus original de laisser en place les débris importants de constructions que l'on pourrait découvrir. Voyez-vous le beau spectacle que présenterait ce cirque grandiose avec, de loin en loin, des spécimens de l'architecture, de la sculpture ou de la mosaïque antiques ?

Ces paroles rappelèrent à Gaston le songe qu'il avait eu quelques jours auparavant et il le raconta à ses amis. M. Rapert, amusé d'avoir été métamorphosé en philosophe de la décadence, déclara que, malgré le préjugé populaire, il voyait là un heureux présage.

— C'est la résurrection de la vieille Cité des Convènes que vous nous annoncez ! conclut-il.

Ils continuaient leur promenade lente autour de la ville. Arrivés à l'ancienne porte Cabirole, ils décidèrent de contourner les remparts pour admirer, une fois de plus, la gorge pittoresque qui s'ouvre, comme un fossé gigantesque, au sud de Saint-Bertrand. Ils s'arrêtèrent pendant quelques minutes sur le rocher de Matacan d'où fut précipité, d'après la tradition, le malheureux Gondowald, et laissèrent leurs regards errer sur les teintes jaunes et rousses des arbustes accrochés aux flancs des montagnes. Des prés, d'un vert sombre et doux à l'œil, tapissaient le fond de la gorge. A quelque distance, des cassures nettes, de forme géométrique, s'apercevaient distinctement à la base des roches calcaires.

— Voilà très probablement une ancienne carrière romaine et peut-être même antérieure à l'occupation romaine, expliqua l'instituteur quand il vit que ses compagnons regardaient cette cavité. Elle avait une double utilité : elle fournissait des matériaux pour la construction de la ville et permettait de couper le pédoncule qui unissait la colline où nous sommes à ce plateau et à cette montagne. On assurait ainsi l'isolement complet de la citadelle pour en faciliter la défense.

Voyez, continua-t-il en touchant la base des murs d'enceinte où se distinguait le damier régulier des cubes de pierre rehaussé, de loin en loin, par la ligne rougeâtre de grosses briques, ce sont des restes du rempart romain. On a rebâti par-dessus et bouché les brèches. Mais quelle différence !...

Ils rentrèrent dans le bourg par une ruelle montante longée de murs que dépassaient des branches de figuiers et des touffes de roses du Bengale. Malgré l'hiver, ces roses fleurissaient toujours, rouges comme du sang. Des

portes, toutes fermées comme dans une ville morte, étaient surmontées de blasons que des rustres avaient martelés, mais où l'on distinguait encore quelques figures, quelques lettres, un fragment de rinceau gravés dans le marbre jauni, comme mûri par la suite des siècles. Des chapiteaux renversés, aux lignes noircies par des mousses, étaient posés sur les murs des terrasses et rappelaient les monuments saccagés.

Ils arrivèrent sur la place de la cathédrale et s'y arrêtèrent pour contempler la tour carrée qui se dressait, massive, dans le ciel. Vieille tour de combat plutôt que clocher pacifique, avec ses rares ouvertures et la lourde charpente du hourd qui la coiffait. Le portail paraissait réduit et rapetissé encore par la meneau qui le partageait en deux portes étroites et le tympan qui garnissait le demi-cercle de sa voûte. Malgré la dureté de son marbre blanc, il semblait rongé, effrité, à la veille de laisser choir, de laisser fondre les statuettes qui l'enguirlandaient. De marbre également, les degrés du perron usés tous au centre, montraient que des foules crédules, pendant sept siècles, s'y étaient pressées.

Mus par le même désir, ils entrèrent. Dès le porche, M. Rapert ôta son chapeau.

— Je n'entre jamais dans une vieille église sans me découvrir, dit-il. C'est un témoignage de respect que nous devons aux artistes qui l'ont bâtie, aux sincères qui sont venus y chercher un peu d'idéal. C'est une preuve de cette tolérance complète qui doit nous faire éviter tout ce qui peut paraître un blasphème à ceux qui ne pensent pas comme nous.

M. Viales le remercia d'un sourire et se rapprocha de l'autel pour prier.

Ses trois amis firent lentement le tour de la nef après avoir levé les yeux vers les clefs de voûte baignées

d'ombre grise où luisait, dans un reste de lumière, le chiffre de l'évêque Jean de Mauléon avec la date de l'achèvement de l'édifice. Des fenêtres que l'on avait en grande partie maçonnées pour remplacer les verrières mitraillées par les orages, ne venait qu'un demi-jour. A peine distinguait-on les sculptures du buffet d'orgues et les détails du sarcophage de marbre orgueilleusement dressé à Hugues de Castellion.

— Profitons de la fin du jour pour visiter le chœur, proposa M. Darbas. On vante celui de la cathédrale d'Auch qui a dû être sculpté à la même époque et, probablement, par les mêmes artistes, mais le travail de celui-ci est plus achevé.

Ils étaient déjà au fond des stalles et admiraient le panneau à double face, véritable dentelle de chêne, qui représente l'arbre de Jessé. M. Rapert avait mis son lorgnon pour examiner les détails malheureusement poudrés de poussière grise. M. Viales, sa prière terminée, était venu les rejoindre et tous les quatre restaient muets devant ce chef-d'œuvre. Quelques stalles les retinrent ensuite par leurs motifs originaux et quelquefois scabreux. Le vieil esprit gaulois qui ressemble tant à l'ironie souvent érotique des Grecs et s'y rattache peut-être par des liens étroits, se manifestait dans cette cathédrale comme un rappel de vie joyeuse et exubérante dans un temple de prière et de mort.

L'ombre s'épaississait. Ils sortirent par la petite porte percée dans le mur sud et débouchèrent dans le cloître. De dimensions assez réduites, il paraissait endeuillé avec sa petite croix de fer au centre d'un carré de pelouse maigre. Mais le ciel d'automne, magnifiquement doré par le couchant, le couvrait de sa gloire et l'inondait de lumière chaude. Des tons roux se posaient sur les chapiteaux rongés par les siècles, sur les dalles usées par les

promenades silencieuses des membres du chapitre et les foules plaintives des pèlerins. Les sarcophages restaient dans l'ombre.

Ils firent le tour des galeries, s'arrêtèrent un moment devant le pilier dit des Quatre-Evangélistes dont les lignes ont disparu en grande partie sous l'action irrésistible du temps et le vandalisme des hommes. Ils allèrent contempler, au-delà de la gorge sombre, les montagnes violettes sur le ciel cuivré à l'Ouest, verdâtre au zénith. Un vent léger glissait de la montagne. L'air devenait glacé.

— Nous ferions bien de rentrer, conseilla M. Viales. Vous allez avoir froid, monsieur Rapert.

— Me prenez-vous pour une fillette ? plaisanta celui-ci. Il fait bon, maintenant.

Nous pouvons causer ici dans ce cadre favorable à l'évocation du passé que nous étudions. Je l'aime, votre cathédrale, ajouta-t-il en se tournant vers l'instituteur, parce qu'elle est restée simple et sévère, parce qu'on ne l'a pas déshonorée avec des statues enluminées, des bannières et des *ex-voto* de bazar, parce qu'elle est abandonnée enfin. Cet abandon convient à la relique que nous a léguée une époque déjà si loin de nous.

— Ce qui m'étonne, remarqua M. Viales, c'est que vous ayez tant d'enthousiasme, vous, un incrédule, un libre-penseur. Je croyais, avant de vous avoir connu, que toute âme tant soit peu vibrante, ne pouvait vivre sans religion.

— Cette erreur ne vous est pas particulière, répondit le professeur. Elle est malheureusement trop répandue. Nombre de personnes distinguées qu'un effort intellectuel incomplet n'a pas débarrassées de tous les préjugés héréditaires, estiment que nous devons faire une part aux rêves mystiques sans lesquels, croient-elles, nous ne

serions pas heureux. Je reconnais volontiers que tout esprit qui est à la fois pénétrant, judicieux et sensible, ne peut se condamner à vivre dans le domaine restreint des préoccupations matérielles. Il a besoin de spéculer, de chercher plus haut et plus loin. Chacun de nous a sa chimère. Mais pourquoi croyez-vous qu'elle est forcément dans le ciel, que ce ciel soit païen, chrétien, musulman ou boudhiste ?

— Parce que les religions, si nous laissons de côté des contingences déplorables, ont toujours cherché à célébrer ce que nous avons de meilleur et de plus élevé en nous. Vous le reconnaissez vous-même. N'avez-vous pas dit que le paganisme avait été le triomphe de la force et de la beauté, que le christianisme était celui d'une justice plus large, plus complète, plus humaine comme nous disons aujourd'hui et que, grâce à lui, la charité avait pu fleurir ?

— Je l'ai dit et ne m'en défends point. Mais nous voyons au-delà de l'idéal chrétien, mon cher ami. Vous même l'avez dépassé cet idéal ancien, figé comme une idole sur son piédestal, insensible aux aspirations nouvelles. C'est pour cela que vous n'avez plus été considéré comme un orthodoxe, vous le savez bien. Vous avez voulu écrire en homme libre une étude sur l'Eglise toulousaine au Moyen-Age et vous avez dit que la papauté avait commis à cette époque, des fautes qui, entre nous, ressemblent singulièrement à des crimes. On vous a sommé de vous rétracter comme Galilée, comme Luther, comme tant d'autres. Et parce que vous n'avez pas voulu mentir, on vous a chassé !...

M. Viales s'accouda au parapet qui surplomblait la gorge. Il avait les yeux humides, les lèvres crispées au souvenir de cette grande douleur, de cette humiliation

encore cuisante. M. Rapert s'en aperçut. Il posa sa main affectueusement sur son épaule.

— Je vous demande pardon de vous avoir rappelé ces tristesses, mon ami. Mais je désire tant vous guérir ! Et pour vous guérir il faut, je le sens bien, que je vous arrache à ce passé qui vous étreint encore et qui vous empêche de vivre d'une vie complète.

Laissons votre Eglise de côté. Ne considérons que la doctrine, l'Evangile. Est-ce que la société laïque moderne n'a pas réalisé bien mieux que la société théocratique du moyen âge, les vœux des évangélistes ? Je n'ose ajouter de Jésus, car rien ne prouve qu'il ait dit tout cela. Ne cherchons-nous pas aujourd'hui à faire mieux encore en fraternisant avec les humbles que nous considérons enfin comme nos égaux et à qui nous voulons donner une vie plus douce ? Si nous fouillons le passé, nous, les historiens, ce n'est pas seulement pour augmenter le nombre déjà formidable des connaissances historiques, c'est pour mieux travailler dans le présent à préparer l'avenir grâce au passé qui nous éclaire. Voilà ma religion. Elle est, je crois, celle de beaucoup d'hommes chez qui la culture de l'esprit n'a pas exclu, bien au contraire, le développement et l'affinement de la sensibilité.

Ils sortirent du cloître et passèrent à côté de l'école. M. Darbas les quitta pour aller préparer sa classe du lendemain. Les trois hommes descendirent la rue principale.

Au milieu de cette rue, après un coude brusque à pente rapide, on aperçoit encore une maison bâtie avec des pans de bois garnis de briques rouges. A côté, dans une masure aujourd'hui disparue, demeurait jadis un forgeron. Dans l'atelier, noir à cette heure tardive, on voyait aller et venir des silhouettes que le foyer, par moments, éclairait d'une lueur rougeâtre. Sans interrom

pre son travail, l'ouvrier parlait à l'un de ses clients qui, pour hâter la besogne et ne pas rester inactif, tirait, par secousses brusques, la chaîne du soufflet. Leur conversation à pleine voix dominait le bruit de la forge et s'entendait aisément dans la rue déserte.

— Je ne comprends pas qu'un pauvre bougre comme toi soit réactionnaire, disait le forgeron. Tu ne vois donc pas, imbécile, que tu n'as rien à gagner avec les curés et les richards ? Ils nous ont exploités jusqu'au sang jadis, tu le sais bien puisque nous sommes allés à l'école ensemble. Et tu te figures que le roi d'aujourd'hui vaudrait mieux que celui d'autrefois ? Pour des promesses, bon. Mais quand il serait le maître, tu verrais, mon pauvre !

— Bah ! qu'est-ce que je verrais? Ce que je vois, tiens. Après tout, c'est toujours la même chose. Que ce soient les uns, que se soient les autres, ils se moquent de nous qui les payons. Moi, j'en veux aux députés et aux sénateurs qui ont trop augmenté leurs appointements. Quinze mille francs, c'est énorme. Sais-tu qu'on a une métairie pour cette somme ?

— Elle ne serait pas grosse. Mais ils ne peuvent vivre de l'air du temps, nos représentants. Si on ne les payait pas, il n'y aurait au Parlement que des richards comme sous Louis-Philippe et ils s'occuperaient de leurs affaires plutôt que des nôtres. Il faut qu'il y ait des ouvriers et des paysans à la Chambre pour qu'on s'intéresse à nous...

Les trois amis s'éloignaient à pas lents. Quand on n'entendit plus de la discussion qui continuait dans l'atelier que des murmures indistincts, Gaston parla du forgeron.

— C'est un homme très intelligent, dit-il, qui m'a surpris quand je suis allé chez lui pour faire réparer ma bicyclette. Il aime beaucoup causer avec les personnes

instruites et paraît toujours désireux de se renseigner. C'est très curieux.

— J'ai déjà fait la même constatation, répondit l'historien. Ces montagnards sont intelligents et avisés. La nécessité qui les étreint les a obligés à faire preuve d'initiative. Mais les différences sont grandes selon les régions. Les habitants de cette contrée — est-ce dû à l'influence d'ancêtres depuis longtemps civilisés ? — savent discuter avec quelque finesse, un bon sens robuste et agir avec une volonté ferme et persévérante. Ces qualités qui, d'ordinaire, sont le privilège des personnes instruites, ils les possèdent presque tous. Il ne me déplairait pas de les connaître mieux en prenant contact avec quelques-uns. En somme, on ne saurait faire l'histoire de ce pays sans s'imprégner de l'esprit du milieu. C'est pour cela que Renan vécut quelque temps en Judée avant d'écrire sa *Vie de Jésus*.

— Nulle occasion meilleure ne peut s'offrir à vous. Venez demain avec moi. Je vous ferai faire la connaissance du forgeron qui a déjà entendu parler de vous et sera très flatté de causer avec « un savant » comme on dit à la campagne. Vous serez intéressé par lui d'abord et par les personnes qui fréquentent son atelier. Il est le seul ici. Aussi verrons-nous défiler dans sa forge à peu près tous les gens du village et des environs. Ils viennent apporter un outil et les désœuvrés ne dédaignent pas de perdre quelques heures avec lui.

Le lendemain, dans la matinée, M. Rapert et Gaston se rendirent chez l'artisan. On venait de lui apporter le journal et il le tenait grand ouvert au bout de ses bras musclés, sur le seuil de sa forge. Par hasard, il était seul.

— Bonjour, monsieur, lui dit Gaston. M. Rapert, dont vous avez entendu parler et qui est venu se fixer à

Saint-Bertrand pour en étudier l'histoire, désire faire votre connaissance.

— En effet, ajouta le professeur. Je sais que vous êtes une des personnes les mieux renseignées de la localité sur les antiquités que peuvent posséder vos compatriotes et j'aurai peut-être besoin de vous demander quelques renseignements à ce sujet. On n'en parle pas volontiers, je m'en suis aperçu. Vous pourriez sûrement me donner quelques indications qui me permettraient de m'adresser où il faut.

Un peu intimidé tout d'abord mais vite gagné par la proposition flatteuse qu'on lui faisait, l'ouvrier crut nécessaire de s'excuser :

— Vous êtes trop aimables, messieurs. Je ne connais pas grand chose. Sans doute, je sais bien que Tel ou Tel possède probablement des objets qui vous intéresseraient, mais c'est tout. Je ne suis qu'un ignorant ou à peu près, moi. J'ai tout juste une petite instruction primaire. M. Darbas vous renseignera bien mieux que je ne puis le faire.

— Il y a des personnes qui viennent chez vous et que M. Darbas ne connaît pas. Nous aurions besoin d'en voir certaines.

— Ah ! pour ça, oui, dit le forgeron avec un gros rire. Il n'y a pas de salon à Saint-Gaudens ni peut-être à Toulouse qui soit plus fréquenté que ma bicoque. Tous y viennent : républicains ou réactionnaires car je fais un peu de tout et je suis seul. J'ai beau avoir une réputation de rouge et presque de révolutionnaire, on a besoin de moi et je vois tout le monde.

— Eh ! bien, voilà, proposa Gaston. Cela vous ennuierait-il si nous nous arrêtions de temps en temps pour faire un peu la causette avec vous et ceux qui seront dans votre forge ?

— Pas du tout, très heureux au contraire. Vous avez bien raison de ne pas faire les fiers, de fréquenter les prolétaires comme moi et les petits propriétaires qui viennent ici. Ils seront tout disposés à vous aider quand ils verront que vous les traitez en frères. Car tous les hommes sont frères, n'est-ce pas ?

— Bien entendu ! déclara M. Rapert avec un sourire.

— Eh ! bien ça va. Excusez, je vais me remettre à la besogne. J'ai là un vieux moteur de Dion et je voudrais l'installer sur une voiturette de ma fabrication. C'est ma marotte. J'emploie là mes moments de loisir. Je n'ai rien de commandé pour le quart d'heure.

C'est la morte saison : j'en profite.

Les deux nouveaux venus écoutaient, intéressés, les explications que leur donnait l'artisan sur un système très simple de changement de vitesse qu'il avait imaginé.

— C'est fort ingénieux, dit Gaston. Je souhaite que vous puissiez tirer parti de votre invention.

— Il ne faut qu'une fois, répondit le forgeron en souriant, car on venait de flatter son secret désir. Un jeune homme de Montréjeau a bien inventé récemment un moyen d'arrêter les machines à tricoter dès qu'un fil est cassé et de réparer très vite. Savez-vous combien on lui a acheté son brevet ?

— Non.

— Deux cent mille francs, monsieur ! Je vous le dis, il suffit d'une fois !

Mais un paysan arrivait avec un coutre à aiguiser.

— Adieu. Sans-Peur ! cria le forgeron d'une voix terrible.

— Salut ! répondit l'homme d'une voix qu'eût enviée plus d'une basse noble de Toulouse ou d'ailleurs. Et il ajouta, pour être poli :

— Bien le bonjour à la compagnie !

Puis il tendit le coutre et dit simplement :

— C'est pour ça.

— Bon ! acquiesça le forgeron. Nous allons l'arranger vivement. Tu tireras un peu le soufflet ? Ça fait les biceps.

— Quel type ! dit le nouveau venu en se tournant vers le professeur. Il veut que je lui serve de domestique et il faudra que je le paye encore.

— Mais bien entendu, riposta le forgeron. Il faut s'aider les uns les autres. Puis il ajouta : Ces messieurs seraient bien contents de voir les vieilleries que tu as chez toi.

— Quelles vieilleries ? questionna l'homme devenu méfiant, car il croyait avoir affaire à des brocanteurs qui chercheraient à l'exploiter.

— Tes monnaies et tes vases. Ils ne te les voleront pas, va. C'est pour faire l'histoire de notre pays.

— Oui, intervint M. Rapert, je suis venu demeurer ici pour m'occuper du passé de Saint-Bertrand. Je voudrais étudier les inscriptions, les monnaies, ainsi que les parchemins que vous avez pu conserver.

— Je veux bien, moi, dit Sans-Peur, mais il faudra s'entendre. Je ne les montre pas pour rien. Ils sont à moi et il est juste que j'en tire quelques sous.

— Comment ! répliqua le forgeron, tu as le toupet de demander de l'argent pour rendre ce petit service ?

— Mais parfaitement, répondit le paysan, l'œil dur et les lèvres pincées. Je les connais tous, ces messieurs. Ils passent à côté de nous bien droits, sans dire bonjour quand ils n'ont besoin de rien et ils viennent nous demander gentiment de leur montrer, de leur prêter même des choses qui ont de la valeur pour les étudier, les copier peut-être, que sais-je ? Moi, je ne me laisse pas

faire. J'ai des choses très vieilles, plus anciennes que la Révolution et peut-être que Charlemagne. Je veux bien les vendre ou les louer. Mais je veux en tirer de l'argent.

— Tu n'es pourtant pas pauvre, essaya de discuter l'artisan. Je comprendrais cela d'un misérable. Mais tu as de bonnes terres au soleil. Ces messieurs ne sont pas millionnaires. Ils ne travaillent pas pour de l'argent.

— Et pourquoi travaillent-ils alors ? ricana le rustre. Tout ça, c'est de la blague. Ils nous racontent tous la même histoire. Tiens ! donne-moi l'outil puisqu'il est prêt et au revoir.

Il partit, les épaules secouées d'un mouvement nerveux et disparut dans le tournant qui conduisait à la cathédrale.

— Eh ! bien, en voilà un croquant ! cria le forgeron en laissant retomber son marteau sur le sol. Pour un début, c'est du joli !...

— Comme ils sont terre à terre, renchérit Gaston. Ils ne songent qu'à l'argent, qu'aux gros sous. Ils cherchent tellement à en gagner qu'ils ne peuvent croire que d'autres soient désintéressés. Je le regrette pour vous, cher maître, ce grossier personnage a dû vous froisser.

M. Rapert releva sa tête penchée sous le poids des réflexions tristes qui l'assaillaient. Mais quand il vit la mine piteuse du forgeron et l'air courroucé du jeune homme, il sourit de son sourire toujours un peu railleur.

— L'on dirait à vous voir que nous avons perdu une bataille. Nous ne pouvons blâmer cet homme de tenir à ses vieilleries. Il croit sans doute qu'elles valent une fortune et il craint que nous ne les lui enlevions. Après tout, ils ont été souvent trompés et exploités, ces braves gens, par des personnes qui paraissaient honnêtes et aimables. Je comprends qu'ils se défient.

Etonné de cette attitude, Gaston fit remarquer que le

nommé Sans-Peur aurait pu néanmoins se montrer plus poli.

— Allons, allons, reprit M. Rapert, n'exigeons pas de paysans qui n'ont reçu qu'une instruction très imparfaite, les qualités que ne possèdent pas toujours des gens qui se croient distingués. Après tout, cette franchise me plaît, bien qu'elle soit brutale. Sans-Peur n'a pas dit son dernier mot, ni nous non plus. Il agit en simple, en impulsif qui ne sait pas dissimuler ses réactions nerveuses sous des manières courtoises. Mais il nous permet de mieux l'étudier par cela même et nous finirons peut-être par nous entendre.

Au revoir, monsieur, ajouta-t-il en serrant la main de l'ouvrier. Je vous remercie de votre bon accueil et de l'aide que vous nous prêtez. Vous ferez bien de parler de notre tentative à ceux que vous verrez et qui sont assez intelligents pour la comprendre. Tâchons de convaincre ceux-là. Ils feront venir les autres.

Pendant qu'ils regagnaient la vieille maison de l'archiprêtre, l'historien avoua :

— Nous avons fait une faute, une gaffe. Comment ! Nous sommes à peine vus, pas du tout connus et nous voulons gagner tout le monde à notre cause ! Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder. Les gens du peuple, surtout les campagnards qui vivent d'une vie isolée, n'aiment pas à se décider tout d'un coup. Il leur faut du temps, beaucoup de temps pour chercher et peser le pour, le contre, enfin prendre parti. Tenons compte de cela.

L'abbé Viales les attendait sur le seuil. Il leur proposa une promenade dans le jardin plein de soleil en attendant le déjeuner. Ils trouvèrent Mme Rapert et Marguerite qui cousaient et brodaient sous la tonnelle. Gaston embrassa la jeune fille qu'il n'avait pas voulu

éveiller le matin quand il était descendu à l' « atelier ».
Elle lui tendit une lettre.

— Devine, dit-elle.

Il devina bien vite mais n'osa rien dire devant Mme Rapert qui le regardait avec un sourire moqueur. C'était une lettre de Mlle d'Estancarbon. Il reconnaissait le papier fleurant la lavande, son parfum préféré, et l'écriture longue, presque masculine tant les jambages étaient fermes et nets. Depuis bien longtemps, il ne pensait presque plus à cette « gamine » comme il disait jadis pour tâcher de se persuader qu'il ne l'aimait plus, qu'il ne l'avait jamais aimée, qu'elle était insignifiante. Et voici qu'il venait de sentir un léger choc au cœur et que le sang rosissait ses joues.

— Hein ? c'est une surprise ? ajouta Marguerite en se levant pour s'appuyer sur son épaule dans un geste câlin qui lui était coutumier. Elle vient demain sous prétexte de visiter Saint-Bertrand, mais en réalité pour nous revoir, car elle sait que nous sommes ici.

— Qui le lui a dit ? prononça enfin le jeune homme.

— C'est tante qu'elle a rencontrée il y a quatre ou cinq jours à Saint-Gaudens. Ils ne sont rentrés de Paris que depuis une quinzaine.

— Allons, tu seras contente de revoir ton amie, répondit-il sur un ton qu'il essayait de rendre indifférent.

Mais, malicieuse, Mme Rapert lui jeta :

— Et vous, cher monsieur, serez-vous heureux de revoir cette jeune fille qu'on dit charmante ?

Il voulut répondre non par bravade, mais le regard à la fois doux et pénétrant de la jeune femme le déconcerta et il fut obligé de répondre en balbutiant un peu :

— Je... je ne sais pas. Peut-être...

Il se hâta d'aller rejoindre le professeur et l'ancien

abbé qui causaient en contemplant du jardin en terrasse, la plaine que le printemps commençait de verdir.

— Vous avez raison, conseillait M. Viales. Il ne faut rien brusquer avec les gens de la campagne. Sous leur apparence rude, ils sont souvent très sensibles et une fausse manœuvre peut les aliéner pour toujours. Ils aiment la franchise et même la rondeur joviale, mais il ne faut pas vouloir les presser. Ils pensent lentement et agissent toujours après de longs calculs. Vous devriez leur faire quelques conférences qui les intéresseraient et les instruiraient. Ils vous en seraient reconnaissants, apprendraient à vous connaître et vous comprendraient mieux ensuite.

— C'est une bonne idée ! approuva Gaston.

— Eh ! bien, puisque vous êtes d'accord, nous essaierons dit M. Rapert. En attendant, allons déjeuner.

Dans la grande salle aux larges fenêtres garnies de petits carreaux dont la plupart, fort anciens, étaient verdâtres, ils causaient, tout en faisant honneur au menu modeste que leur servait Mme Rapert. Ils la mirent au courant de leur tentative infructueuse de la matinée et firent l'éloge du forgeron. Puis on parla de la visite du lendemain.

— C'est bien cette dame qui faillit vous convertir au royalisme ? demanda M. Viales à Gaston. J'espère qu'elle aura moins d'ascendant sur vous désormais. Je ne veux pas faire de politique. Mais depuis mon départ de Toulouse. j'ai beaucoup réfléchi aux gros dangers du pouvoir personnel qui tend toujours à devenir absolu et à frapper ceux qui osent se croire libres. Je ne me dis pas encore républicain, mais il est sûr que je ne suis plus monarchiste. On a beau se dire constitutionnel, on a toujours le tort de compter sur un seul homme.

— Nous vous convertissons alors, mon cher ami, dit

le professeur. Vous finirez bien par vous rendre compte que, malgré ses défauts, la République est encore le meilleur gouvernement.

— Oui, riposta l'ancien abbé. Mais n'oubliez pas, je vous prie, que Montesquieu, après l'avoir considérée comme le régime idéal, est obligé de lui préférer la monarchie constitutionnelle parce que le régime républicain exige beaucoup de désintéressement et de vertu. Cette vertu que Montesquieu déclare avec raison indispensable est-elle si commune ? Je ne le crois pas. Voilà pourquoi je suis encore hésitant.

— Considérez ce qui s'est produit depuis 1871, répondit M. Rapert. A-t-on assez prédit la chute prochaine de la République ! A chaque scandale, à chaque grosse difficulté intérieure ou extérieure, les monarchistes se réjouissaient bruyamment et annonçaient l'agonie de « la Gueuse ». Celle-ci continue de jouir d'une bonne santé. Vous ne pouvez nier qu'elle progresse tous les jours. Les vieux lui sont reconnaissants de quarante années de paix et de prospérité économique. Les jeunes, que l'étude de l'histoire a passionnés pour l'idéal de nos ancêtres de la Révolution, savent qu'elle est seule capable de le réaliser.

— Hélas ! il est bien loin encore, murmura Gaston.

— Oui, mon ami, il est encore éloigné ; mais nous nous en rapprochons un peu chaque jour. Vous vous rendez compte maintenant de la durée des périodes de lente transformation qui précèdent et préparent les bouleversements que l'on nomme révolutions. Ces révolutions sont brusques, mystérieuses et en quelque sorte fatales pour le vulgaire. Mais nous savons bien, nous, qu'elles sont la réalisation plus ou moins violente d'aspirations, d'abord senties comme d'obscurs instincts, puis analysées par les philosophes, répandues par les publicistes, accep-

tées par le peuple qui veut les incorporer en quelque sorte à sa vie. Les vies obscures préparent la tâche des génies qui, par un juste retour des choses, travaillent non pour eux, mais pour une élite de plus en plus nombreuse, qui s'intéresse toujours davantage à la masse du peuple. Ainsi l'humanité devient plus homogène et plus harmonieuse. Et c'est là le grand progrès.

Sa femme l'interrompit :

— Mon ami, excuse-moi ; mais je suis obligée de te faire remarquer que tu ne manges pas. A peine as-tu touché à ton pain. Tu ne t'es pas raisonnablement servi de viande. Allons, mange ceci, car tu t'affaiblirais. Il me semble que tu as maigri depuis quelque temps.

Il sourit à sa femme pour la rassurer, prit lentement quelques bouchées et, comme ses deux hôtes restaient silencieux et rêveurs, il continua :

— Non, le progrès n'est pas tant individuel que collectif. Nous n'avons peut-être pas, en plein vingtième siècle, d'hommes mieux organisés que certains Grecs, certains Chaldéens, certains Hindous dont la science mal comprise dans l'antiquité nous étonne aujourd'hui même. Mais ils formaient une petite élite qui vivait d'une vie égoïste et méprisait la foule qu'elle asservissait sans remords. Travailler pour la foule, la libérer, rendre consciente la multitude des vies obscures pour l'affranchir de l'animalité, augmenter sa part de bonheur dont l'élite profite à son tour, voilà la conception géniale qui a fait la réputation des grands prophètes et le succès des religions modernes. En ce sens, l'ère du Christ est bien une ère nouvelle. Mais une autre commence..

Il s'arrêta, les yeux fixés sur la fenêtre ouverte. Il suivait dans le ciel très bleu, au-dessus de la masse brune de la cathédrale qui barrait l'horizon, son rêve d'humanité meilleure. Puis il secoua la tête en souriant de son

enthousiasme et interrogea Marguerite sur son amie. A peine finissaient-ils de déjeuner qu'une trompe résonna, lugubre, dans la rue et que la trépidation d'une auto fit vibrer les vieilles vitres. Déjà Marguerite se précipitait à la porte. Gaston essayait de paraître calme et indifférent.

— Eh ! bien, le noble sire d'Estancarbon ne refusera pas de prendre le café avec nous ? plaisanta M. Rapert.

La femme de ménage avait débarrassé la table et apporté un très joli service en porcelaine de Chine que Gaston venait d'offrir à Mme Rapert. Celle-ci le fit remarquer.

— On va l'étrenner, votre beau service, dans des circonstances solennelles et... agréables.

Il ne répondit pas, car, irrité, énervé, il craignait de dire quelque impertinence.

La porte claqua. Des rires clairs fusèrent. Une grande jeune fille, mince et souple dans un long manteau de drap bleu, le visage rosé sous une capeline qui laissait échapper quelques boucles brunes, entra, poussée par Marguerite qui, redevenue gamine, riait aux éclats.

— Bonjour, mademoiselle ! dirent les trois hommes presque en même temps, ce qui fit encore rire les jeunes filles.

Raymonde serra la main de Mme Rapert, s'inclina devant le professeur et M. Viales, puis regarda Gaston. Ce n'étaient plus les yeux, le regard d'autrefois. La métamorphose était accomplie. La lueur espiègle qui animait les yeux de l'enfant était devenue une flamme qui fascinait le jeune homme. Il frémit d'un long frisson très doux, et lui dit :

— C'est gentil d'être venue, Raymonde !...

Elle comprit, devint toute rouge de confusion, de plaisir et parut encore plus jolie sous sa capeline sombre.

Mme et M. Rapert souriaient ; M. Viales, tout ému, regrettait peut-être au fond de lui-même d'avoir toujours ignoré un pareil bonheur.

Marguerite, rayonnante, déclara, toujours gamine :

— Les deux amoureux seront côte à côte !

Et les deux amoureux ne protestèrent pas.

M. d'Estancarbon entrait, toujours gros et rouge. Il avait déposé sa peau d'ours et revêtu un pardessus de voyage. Avec une politesse irréprochable, il s'inclina devant Mme Rapert, embrassa paternellement Marguerite et donna de vigoureux shake-hands, en levant le coude, comme tout snob qui se respecte.

— Mme d'Estancarbon voulait venir ; elle est un peu grippée, dit-il. Ce ne sera rien, mais il faut être prudent dans ces sortes de malaises qui peuvent facilement dégénérer en maladies graves.

Puis on parla longuement des événements passés depuis plusieurs mois. M. d'Estancarbon s'ingéniait à répéter que les voyages seuls l'avaient empêché de venir plus tôt, mais Gaston comprit que sa femme avait dû être mise au courant de ce qui s'était passé à Luchon et en avait gardé longtemps rancune à Marguerite. Il se promit d'interroger Raymonde à ce sujet quand ils pourraient causer librement.

Ils visitèrent l'église et le cloître sans s'apercevoir que le temps devenait orageux. Comme ils sortaient, la pluie commença de tomber, le tonnerre gronda et ils s'empressèrent de regagner la maison. Ce fut alors un déluge. La pluie tombait par flaques, semblait-il. Dans l'air assez calme, la foudre grondait continuellement et son bruit formidable était répercuté et amplifié par les montagnes voisines. Des nuages de teinte roussâtre les coiffaient et paraissaient immobiles. Tout l'orage crevait sur Loures et Saint-Bertrand.

— Si le vent se levait encore, maugréa M. d'Estan carbon, il nettoierait le ciel et nous pourrions filer.

Mais le vent ne se levait pas. La pluie était toujours aussi drue et le tonnerre aussi violent. La nuit venait de bonne heure, sous cette épaisse voûte de nuées.

— Je crois que vous ferez bien de passer la soirée avec nous, dit Mme Rapert. Vous ne pouvez pas repartir avec ce temps. Nous en avons jusqu'à demain matin. Les orages paraissent se plaire ici, comme vous voyez. Nous allons envoyer un télégramme à Mme d'Estancarbon.

— Vraiment, madame, je crains...

— Mais Raymonde, la remerciant d'un beau sourire, insistait sans vergogne :

— Oh ! papa, il fait trop mauvais pour repartir. J'aurais peur. Nous pourrions déraper. La côte est dangereuse !

Il se laissa fléchir. Mme Rapert sortit pour donner des ordres à la cuisine. Les trois hommes montèrent dans l'atelier pour fumer un cigare. M. d'Estancarbon s'était, d'ailleurs, déclaré amateur d'histoire et d'antiquités. On voulait lui faire les honneurs des trouvailles récentes. Marguerite, Raymonde et Gaston restèrent dans la salle à manger.

Avec sa délicieuse franchise, Marguerite demanda à son amie :

— C'est bien à cause du malheur qui m'est arrivé à Luchon que ta mère ne voulait pas que tu ailles chez tante ni que tu viennes me voir ?

— Oui, répondit simplement Raymonde. Elle est très collet-monté, ma pauvre maman. Elle n'a même pas permis que je t'écrive. Et pourtant j'aurais bien voulu te consoler.

— Oh ! je le suis, dit Marguerite, mais une larme

qui brillait dans ses yeux, montrait bien que le passé n'était pas encore aboli.

— Et vous Raymonde, interrogea Gaston, nous avez-vous blâmés sévèrement ?

— Pourquoi dis-tu nous, remarqua vivement Marguerite, j'ai été seule coupable. J'ai cru ce jeune homme qui venait me voir souvent, qui me parlait si bien. J'étais folle. Je l'aurais suivi n'importe où. Oh ! tu ne peux pas comprendre cela, toi, ma petite Raymonde, si calme...

Celle-ci ne répondit pas. Mais son regard presque toujours fixé sur Gaston, protestait. Elle aussi était capable d'affection complète, de dévouement absolu à l'ami librement accepté, à l'amant volontairement choisi devant tous, par le mariage. Plus réservée que Marguerite, elle possédait néanmoins une exquise sensibilité qu'elle ne voilait aux indifférents que pour la réserver jalousement aux autres. Après une pause, son amie reprit :

— Non, ce n'est pas la même chose. Tu as une maman, toi. Elle te conseille, elle te guide. On m'a laissé grandir seule. En pension, je n'ai eu que des conseils très vagues de mes maîtresses et les papotages des pensionnaires en détruisaient vite l'effet. Que serais-je devenue si Gaston n'avait été là ?

— Ne te plains pas trop, répondit Raymonde, puisque ton frère a pu intervenir à temps. Il a toujours été une maman pour toi. Puis il paraît que ton père a réalisé une assez jolie fortune déjà au Tonkin. Il va revenir bientôt, je crois.

— Nous espérons le revoir cet été, répondit Gaston, heureux de l'éloge que venait de lui adresser la jeune fille. Ce n'est vraiment pas trop tôt.

— Tiens ! dit Marguerite. Je crois que Mme Rapert m'appelle. Elle doit avoir besoin de moi pour surveiller

le dîner. En tout cas, je l'aiderai à mettre le couvert. Soyez bien sages, ajouta-t-elle malicieusement.

Heureux et gênés à la fois, Raymonde et Gaston restèrent seuls dans la grande pièce que six vieux fauteuils de velours rouge avaient transformée en salon. Une petite table qui supportait la lampe les séparait. Ils se regardèrent, puis baissèrent les yeux. D'une voix qui lui parut toute changée, Gaston dit enfin :

— Quels sont vos projets pour cet été ? Irez-vous loin... encore ?

— J'espère bien que non, répondit la jeune fille avec plus d'assurance dans la voix. Je suis maintenant une grande personne et l'on veut bien tenir compte de mes désirs à la maison. J'ai l'intention, cette année, de rester par ici pour...

Elle s'arrêta.

— Pour ? interrogea-t-il, très ému.

— Pour ne pas trop m'éloigner de Marguerite, voilà.

Elle se leva, un peu troublée. Il se leva aussi et fit un pas vers elle, toujours immobile, les yeux baissés, une main appuyée sur la table. Tout à coup il vit que cette main tremblait. Puis le bras fut secoué d'un frisson. Il regarda son visage. Elle était pâle. Alors il put maîtriser son émotion ; il voulut parler, chercha des mots, n'en trouva qu'un :

— Raymonde !

Elle leva les yeux, les riva aux siens, frissonna toute et se jeta dans les bras qu'il lui tendait. Elle pleurait, malgré la joie présente. Etaient-ce les douleurs de l'absence, les angoisses de l'incertitude ? Comme Marguerite à Ligarol, celle-ci se confiait toute, sans arrière-pensée aucune, à celui qu'elle aimait. Mais elle avait rencontré un brave cœur.

Il essuya ses larmes d'un baiser discret de frère qu'elle

n'osa rendre. Puis il la fit rasseoir dans son fauteuil, reprit sa place, la regarda en souriant et, devenu brave cette fois, il osa dire :

— Je vous aime bien, Raymonde. Voulez-vous être ma femme ?

Elle fit oui de la tête et lui tendit sa main droite qu'elle avait dégantée. Il la baisa, la retint dans les siennes et ils se regardèrent longuement, longuement sans songer à rien d'autre que leur amour. L'image de l'un emplissait les yeux et attirait toutes les pensées de l'autre. Au dehors, la rafale s'apaisait. Une pluie fine tombait avec un bruit doux dans le silence des rues désertes.

La voix de M. Rapert s'entendait à travers le plafond de vieux chêne.

— Admirez cette belle pièce frappée à l'effigie de Crispus, fils de Constantin. Voulez-vous que je vous raconte son histoire ?

Et les deux amoureux, attentifs, écoutèrent la légende de Crispus et de Julia. Cette évocation des amours abolies leur parut très douce. N'est-ce pas des fleurs fanées que naissent les fleurs nouvelles ?

VII

Le lendemain était un jeudi. Les trois jeunes gens auxquels s'étaient joints l'instituteur et M. Rapert, partirent de bonne heure pour la grotte de Gargas. M. d'Estancarbon, craignant un refroidissement, avait profité du retour du beau temps pour aller faire quelques visites à Loures. Il devait revenir dans la soirée pour emmener sa fille et Marguerite à Saint-Gaudens. La veille, en effet, Raymonde avait invité son amie à passer une semaine chez elle.

Après une heure de marche dans une région pittoresque avec ses monticules boisés et ses prairies très fraîches, ils quittèrent la grande route et prirent un sentier qui courait aux flancs d'une croupe rocailleuse. Ils arrivèrent à un bouquet d'arbres où se dressait un abri de planches et aperçurent l'entrée de la grotte que défendait une porte à barreaux de fer.

Cette porte était ouverte. Une lueur brillait dans l'ombre et l'on entendait les coups sourds d'un outil creusant le sol.

— Tiens ! on fait des fouilles, dit M. Rapert. Ce ne peut être que M. Sentis. Nous aurions de la chance si c'était bien lui.

— Qui est-ce, M. Sentis ? demanda Raymonde.

— C'est un savant tout à fait admirable, se hâta de répondre M. Darbas. Depuis de longues années, il consacre sa vie à la recherche et à l'exploration de cavernes préhistoriques. Il a fait des découvertes fort importantes et les archéologues le tiennent en très haute estime. Cependant il n'est pas célèbre. C'est presque une vie obscure, lui aussi, dirait M. Rapert, car sa renommée ne dépasse guère un petit cercle de savants, de spécialistes et d'amateurs éclairés, ces derniers fort rares d'ailleurs. Néanmoins, il est digne de toute notre admiration. Vous verrez qu'il la mérite encore plus par ses qualités de modestie, de bonhomie et l'empressement qu'il met à se rendre utile. C'est une belle figure.

— Mais je crois bien qu'il est l'ami de M. Audhuy, remarqua M. Rapert, celui qui s'intéresse depuis longtemps déjà aux fouilles que nous voudrions entreprendre. Vraiment, ce serait un heureux hasard... que nous vous devrions, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Raymonde, puisque, si vous n'étiez pas restée, nous ne serions pas venus ici aujourd'hui.

— Vous allez être bientôt renseignés, dit l'instituteur, et, faisant deux pas sous la voûte hérissée de stalactites, il cria :

— Est-ce vous, monsieur Sentis ?

La voix roula comme un lointain grondement de tonnerre dans les couloirs tortueux de la caverne. La réponse vint, toute fluette, un instant après :

— Oui. Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ?

— Nous sommes plusieurs qui voudrions visiter la grotte. Le guide n'est pas là ?

— Oh ! le guide est dans sa propriété. Il ne gagne pas assez pour rester toujours ici. Mais je vous servirai volontiers de cicerone. Dans un instant, je suis à vous.

Une ombre s'agita dans la lueur qui se rapprocha vite. Un vieillard de haute taille, mince et nerveux, les vêtements souillés de boue, le ruban rouge à la boutonnière, parut dans le demi-jour qui éclairait l'entrée de la caverne. Ses yeux clairs brillaient d'un éclat très vif derrière de grosses lunettes rondes. Une barbe blanche assez clairsemée, contrastait avec son teint frais comme celui d'un enfant. Il ôta son chapeau en apercevant les jeunes filles. M. Rapert lui dit en s'inclinant avec respect :

— Je suis le professeur dont vous a parlé M. Audhuy et qui s'est fixé à Saint-Bertrand depuis plusieurs mois. Je suis très heureux de vous rencontrer et de vous offrir mes hommages.

M. Sentis, vif comme un jeune garçon, avait déjà fait deux pas en avant et saisi la main de M. Rapert.

— Bénissons la Providence ou le hasard, comme vous voudrez. Parti hier soir de Toulouse, je comptais venir vous voir cet après-midi. Mais j'ai voulu consacrer ma matinée à notre chère grotte de Gargas qui n'est pas complètement explorée encore. Je suis en train de fouiller tous ces débris, ajouta-t-il en frappant du pied le sol boueux, pour rechercher les ossements, les vestiges de toute espèce qu'ils ont recouverts. Mais vous aller entrer. J'espère, mesdemoiselles, que vous êtes solidement chaussée ? La grotte de Gargas n'est pas un salon où l'on pénètre en robe de gaze et souliers découverts.

— Nous sommes en toilette d'excursion. Ne craignez rien, monsieur, répondit Raymonde en riant.

— Bien. Nouez vos écharpes autour du cou, car il fait humide et frais, surtout après la pluie d'hier. Prenez

ces bâtons armés de bougies. Je ferai l'office d'éclaireur au sens complet du terme avec cette lampe à acétylène. Suivez-moi en marchant avec précaution.

Le groupe descendit les marches glissantes grossièrement creusées dans l'argile. Ces ombres emmitouflées et encapuchonnées qui s'enfonçaient dans la caverne avec des bougies au bout de longs bâtons, prenaient un aspect fantastique.

M. Sentis s'arrêta au bas de la pente :

— Attention aux bains de pieds, maintenant. Vous voyez : le sol est formé de concrétions calcaires où courent des milliers de rigoles qui s'élargissent parfois en flaques assez profondes. Méfiez-vous donc. Posez vos pieds sur le calcaire. Il est solide. Et marchez par petites enjambées.

On tourna autour d'une énorme stalagmite dont il ne restait que la base. Le savant gémit :

— Voilà l'œuvre de quelques vandales. Ils ont brisé cette stalagmite et beaucoup d'autres encore. C'est à cause de cela qu'il a fallu fermer l'entrée de la grotte !

Après quelques pas, il s'arrêta et, projetant la lueur de sa lampe sur la paroi, il désigna des empreintes bizarres. C'étaient des mains aux paumes larges et rondes, aux doitgs épais et courts, parfois mutilés. Ces mains, qui paraissaient amputées, se détachaient en clair sur un fond noir ou rouge.

— Ce sont les premières signatures, en somme, expliquait le vieillard. Les gens d'une même famille ou d'une même tribu apposaient leur main gauche sur la paroi et projetaient de l'ocre par-dessus. L'ocre recouvrait la pierre autour de la main et la dessinait *à l'épargne*, comme nous dirions aujourd'hui. Quel sens pouvait avoir ce geste symbolique ? C'était peut-être un traité d'alliance puisque nous en voyons cinq, six ensemble et même

davantage. Peut-être une consécration de mariage aussi puisqu'on n'en voit que deux parfois.

Mariage. Ce mot fit tressaillir Gaston. Il songeait à l'humanité misérable qui avait peuplé ces cavernes, qui avait vécu dans ces antres disputés aux bêtes fauves, des siècles d'angoisses : crampes de la faim, frissons du froid et de la peur surtout, de la peur qui tenaille le cœur, affole le cerveau et bouleverse les entrailles. Ces êtres à peine dignes du nom d'hommes, avaient déjà l'obscur désir de s'affranchir des entraves de la vie animale, de voir plus haut et plus loin. Ils cherchaient à fixer, dans la suite confuse des soleils et des ténèbres, le souvenir des jours où quelque joie venait momentanément apaiser leurs souffrances. Et l'amour dont les racines plongent dans l'animalité, mais dont la fleur s'épanouit en plein azur, ils le sentaient déjà, profond et fascinant comme un gouffre : le gouffre mystérieux où l'humanité se transforme sans cesse pour chasser la douleur et pour vaincre la mort.

Instinctivement, il se rapprocha de Raymonde et serra plus fort la main qu'il avait prise pour la soutenir dans leur marche difficile. Elle tourna son visage vers lui et sourit, ses yeux limpides grands ouverts, moins brillants mais plus profonds à la clarté temblotante des bougies.

— Ils s'aimaient donc aussi, ces pauvres sauvages ? dit-elle ; et son sourire devint triste.

Comme Gaston allait répondre, M. Sentis reprit ses explications :

— Remarquez cette couche vitrifiée qui recouvre les parois. C'est grâce à elle que nous pouvons voir encore ces dessins. Des molécules de calcaire transparent comme celui de stalactites, se sont déposées peu à peu, grâce aux eaux suintantes, sur tous ces vestiges. Ils sont ainsi comme sous verre et peuvent se conserver indéfiniment.

Ils marchèrent encore pour admirer une esquisse de renne d'une hardiesse de trait étonnante, des traces profondes que M. Sentis croyait être la marque de griffes d'ours, des lignes parallèles qui esquissaient des courbes encore confuses et des points rouges ou bruns qui se voyaient à la même hauteur que les empreintes des mains.

— Voilà, dit M. Sentis. Vous avez à peu près tout vu. Je ne vous propose pas de vous engager à plat-ventre dans ce couloir. Ça n'en vaut pas la peine.

M. Rapert, jusque là méditatif, posa quelques questions :

— Avez-vous trouvé des armes, des débris de poteries ?

— Non, répondit le savant. Cette grotte a dû être habitée par les tout premiers hommes des cavernes.

Nous avons trouvé des poteries et des dessins coloriés à Marsoulas près de Salies, mais pas ici.

— A quelle époque croyez-vous qu'elle ait été occupée ?

— Oh ! je ne sais au juste. Il y a cent mille ans. Plus peut-être.

— Mais comment s'éclairaient ces hommes pour dessiner ? interrogea Marguerite.

— Avec de grands feux, sans doute.

— Je vous demande pardon, interrompit M. Darbas, si je ne suis pas de votre avis. Mais il me semble que de grands feux à peine suffisants pour leur permettre de dessiner, les auraient suffoqués sous ces voûtes basses. Je ne vois pas de traces de foyers près des dessins. Il n'y en a qu'à l'entrée de la caverne. Or un soir, en me promenant dans les Landes, je fus effrayé par une lueur assez vive. Je m'approche : c'était un vieux tronc de chêne-liège qui pourrissait. De cette combustion lente naissaient des phosphorescences. J'ai entendu dire que

le bois résineux, celui de sapin par exemple, quand il est très vieux et très sec, possède les mêmes propriétés. Les premiers hommes ont pu facilement s'en apercevoir et en tirer parti.

— Ils connaissaient peut-être aussi les torches faites d'écorce ou de mousse enduite de suif, comme certains sauvages actuels ? ajouta M. Rapert.

— Vous pourriez avoir raison, répondit M. Sentis. L'hypothèse de M. Darbas, surtout, me paraît très acceptable. Allons, ça fait plaisir aux vieux comme moi, de voir des jeunes s'intéresser à nos recherches !

— Il n'y a pas grand mérite à cela, voulut faire remarquer l'instituteur. C'est une joie si grande d'observer, de fouiller, de chercher à percer la nuit qui enveloppe les époques primitives ! J'aime toute l'histoire mais, trop près de nous, elle est assez connue pour ne pouvoir nous donner que la demi-satisfaction d'apprendre par les autres ; tandis que les périodes enténébrées pendant lesquelles les premiers hommes s'évadèrent lentement de l'animalité par une longue évolution aussi merveilleuse et troublante que les métamorphoses des insectes sont passionnantes à étudier. Nous sommes étonnés de voir sous nos yeux le papillon étincelant et léger sortir d'une chrysalide informe. Comment l'âme humaine a-t-elle pu jaillir des instincts lents et brutaux qui existent en dehors de l'homme ? Comment la beauté douce et fière que les sculpteurs ont cristallisée dans le marbre, que les peintres ont évoquée sur leurs fresques ou leurs toiles avec la magie des couleurs et de la lumière, a-t-elle pu éclore ?

— Vous parlez de la beauté humaine ou mieux, féminine, à cette époque ? plaisanta M. Sentis. Je vais vous en montrer un échantillon.

Il sortit de la poche de son veston de touriste un

vieux portefeuille et l'ouvrit. Il était bourré de notes, de croquis et de photographies. Il feuilleta celles-ci et en tendit une aux jeunes filles. Puis, pince-sans-rire, il ajouta :

— Admirez, mesdemoiselles, la beauté de nos aïeules.

— Oh ! qu'elle est laide !... Mais elle est affreuse !... s'écrièrent Raymonde et Marguerite en regardant une femme courte, grosse, camuse, dont les mamelles pendaient et qui tenait ses mains énormes sur des genoux cagneux.

— Et c'était une des beautés de cette époque, renchérit l'archéologue, car, sans cela, on ne l'aurait sans doute pas jugée digne d'un bas-relief. Ceci est la photographie d'une pierre sculptée découverte récemment dans la Dordogne.

— Fichtre ! elle n'est pas belle, cependant, dit en riant Gaston.

M. Rapert souriait de son air indulgent et sceptique à la fois. L'instituteur, un peu surpris par cette évocation brutale, ne savait que dire et restait silencieux, méditatif. Une réflexion de Marguerite le sortit d'embarras.

— Après tout, elle n'est pas plus laide que les femmes sauvages dont papa nous a rapporté des photographies. C'est le même genre.

— Et pourtant, reprit M. Darbas avec plus d'assurance, car Mlle Galié semblait l'encourager du regard, elles aiment et sont aimées. Oh ! je ne comparerai pas cet amour à celui dont nous sommes capables, nous, civilisés. Mais enfin, il est un sentiment assez profond et durable puisqu'il fait consacrer le mariage et la maternité dans les tribus les plus arriérées. Cette cohabitation du mari et de la femme pour créer une famille

et assurer l'existence des enfants, c'est un acte de reconnaissance pour les joies passées, de foi dans l'avenir. Nous voici déjà bien au-dessus des animaux.

— Peut-être moins que vous ne croyez, remarqua M. Rapert. Mais nous mettrons tout cela au point un peu plus tard. Continuez l'exposé de vos réflexions. Elles me plaisent parce qu'elles vous sont suggérées par l'endroit où nous nous trouvons et ceci prouve que vous êtes, mon cher ami, non seulement un instituteur qui enseigne l'histoire, mais mieux que cela : un historien. J'oubliais que vous n'aimez guère les compliments. Au fait, ce n'est qu'une constatation, si vous voulez.

— Je vous demande pardon de vous retenir ici, dans cette atmosphère froide et humide, dit M. Darbas, et je vous fais grâce de la suite de mon discours. Continuons notre visite. M. Sentis ne nous a pas montré ses fouilles. Il vaut mieux que nous l'écoutions.

— Je vous sais gré, monsieur, répliqua Raymonde, de me faire penser à des choses que je ne soupçonnais même pas. Ah ! je vous assure que l'histoire qu'on m'a enseignée, que j'ai étudiée en pension, comme toi, sans doute, ajouta-t-elle en se tournant vers Marguerite, ne risquait pas de provoquer nos méditations. Mon Dieu ! que c'était fastidieux et vide !...

— Tu as raison, mon amie. Mais je voudrais bien, monsieur Darbas, vous voir répondre à M. Sentis qui a fait fuir votre éloquence en vous montrant, sans crier gare, cette... guenon.

— Volontiers, mais tout à l'heure, quand nous serons sortis. Voyez. Nos bougies vont s'éteindre.

Ils retournèrent sur leurs pas. M. Sentis montra quelques autres empreintes de mains et des esquisses d'animaux tout en faisant des réflexions originales :

— Je suis persuadé que ces braves gens dessinaient

sans le vouloir, presque sans s'en douter, comme on mâchonne un bout de réglisse ou comme on fait des entailles, par désœuvrement, dans un morceau de bois. Ils avaient vu l'animal, face à face, dans une rencontre passionnante, voire dangereuse. Cette image, profondément gravée dans leur cerveau, ils essayaient de la reproduire devant leurs femmes, leurs enfants, qui voulaient des détails sur leurs exploits de la journée. Leur langue devait être bien insuffisante encore et ils avaient là un bon moyen d'y suppléer.

Ils s'arrêtèrent devant le talus de glaise qui conduisait à l'entrée de la grotte. M. Sentis désigna un grand trou à gauche.

— Voilà ce que j'ai fait ce matin, dit-il. Mais je n'ai trouvé qu'un fragment de crâne de l'ours des cavernes, chose bien commune maintenant. On a découvert ici des ossements d'hyène, de chien, de cheval, de lion et de singe.

— De singe ? s'étonna Gaston.

— Oui, monsieur. Une espèce de grand singe existait jadis dans la contrée. Des ossements caractéristiques ont été découverts dans le talus qui supporte Saint-Gaudens, au bas de la côte de Valentine. Si l'on prend quelques précautions en enlevant l'argile qui sert à fabriquer les tuiles, on peut en trouver d'autres encore. Ils seraient très précieux.

— C'est bon à savoir, dit Gaston, puisque nous habitons ordinairement Saint-Gaudens.

— Tant mieux ! Si l'on fait quelque trouvaille, vous voudrez bien avoir l'amabilité de m'écrire ?

— Avec le plus grand plaisir.

Ils gravirent le talus aux marches glissantes. Marguerite, pendant que Gaston parlait avec le savant, s'était trouvée à côté de M. Darbas, qui lui avait offert le

bras. Elle avait accepté volontiers. Décidément, pensait-elle, ce jeune homme est un travailleur, un esprit cultivé et très sérieux. Elle ne pouvait s'empêcher de le comparer à Ligarol, vaniteux et superficiel, dont l'esprit incapable de s'intéresser à des questions importantes se plaisait à dénigrer hommes et choses.

Son amour brisé durait toujours, mais moins justifié, plus affaibli. Au contraire, son indifférence pour l'instituteur avait fait place à une grande estime. Comment se transformerait ce dernier sentiment : en amitié ou en amour ?...

Dehors, ils respirèrent, heureux au fond de se sentir dans le grand air tiède et délivrés de l'étreinte menaçante de ces parois inclinées, de ces voûtes hérissées de stalactiques aiguës comme des poignards, surbaissées parfois, comme prêtes à écraser celui qui osait profaner leur mystère. L'heure du déjeuner approchait. M. Sentis ferma soigneusement la grille et l'on dévala le sentier rocailleux qui conduisait à la route de Saint-Bertrand.

M. Rapert ouvrait la marche avec l'archéologue, Raymonde et Gaston venaient ensuite, riant comme deux amoureux peuvent rire au printemps après une longue séparation, au lendemain d'un aveu longtemps espéré. Marguerite, égayée de leur bonheur, oubliait ses peines passées. Sous la poussée de la sève fraîche, les vieilles feuilles rousses qui pendent des chênes, dans le long deuil de l'hiver, tombent une à une pour faire place aux nouveaux bourgeons. Elle restait à côté de M. Darbas, qui, un peu intimidé, ne parlait guère.

— Je suis sûre que vous n'avez pas dit tout ce que vous pensiez au sujet de l'évolution humaine.

— Pourquoi ?

— Je craignais franchement de commettre quelque erreur grossière, car si M. Rapert veut bien me consi-

dérer comme historien, je ne suis pas du tout philosophe. Et il le faudrait.

— Qui sait ? Vous l'êtes peut-être sans vous en douter. Il existe bien une vieille comédie intitulée : « Le Philosophe sans le savoir » ? Allons, soyez moins modeste. Dites-moi, à moi, ce que vous vouliez ajouter.

A ces mots : « A moi », il la regarda. Elle souriait. Il répondit d'une voix légèrement tremblante :

— Je ne puis vous le refuser. Eh bien ! voilà... Vous avez remarqué, fort probablement, que si les yeux sont le miroir de l'âme, l'expression du visage est en corrélation étroite avec l'état d'esprit. Il y a donc une harmonie réelle entre le caractère et la physionomie. On m'objectera, c'est chose facile, que des personnes laides peuvent avoir une âme très belle et qu'il existe des beautés sans scrupules. Encore faudrait-il s'entendre sur le sens de ce mot : beauté. Si l'on en discute, personne n'est du même avis, sauf cependant pour un critérium : le charme. A ce point de vue, qui, d'après moi, est le vrai, les gens cultivés et qui possèdent une culture esthétique suffisante se mettent facilement d'accord. Pourquoi ? Parce que le charme est une affinité provoquée par la seule harmonie complète entre deux personnes. L'attrait individuel peut et doit jouer un aussi grand rôle que la perfection corporelle. L'esprit, ici encore, triomphe de la matière. Voyez comment des personnes presque laides s'habillent, s'entourent, s'agitent et causent quand elles sont intelligentes et quand elles ont du goût. On parle de la beauté païenne. Mais les anciens eux-mêmes avaient une prédilection pour les femmes cultivées. Je parle de ceux qui faisaient partie de l'élite, car l'opinion des autres est sans valeur pour nous.

Cette harmonie a existé de tout temps ; elle existera

toujours. Nos organes sont proportionnés à nos besoins. Notre enveloppe corporelle reçoit l'empreinte profonde de notre moi. Par quel mystère ? Je ne me charge pas de l'expliquer. Voilà pourquoi je me permets de croire que ces pauvres êtres qui vivaient à Gargas et ailleurs avaient une âme toute incomplète et chétive, l'*animula* dont parlait l'empereur romain à son lit de mort, dans un corps fruste, sous une face bestiale. Peu à peu, à la suite des siècles et des millénaires écoulés, l'évolution s'est faite. Le corps difforme de l'aïeule préhistorique est devenu celui de la Diane de Gabies et son rictus s'est mué en le sourire triste et doux des femmes de Léonard de Vinci.

— Mais c'est très bien, déclara Marguerite avec une pointe d'émotion dans la voix. Vous êtes un artiste, monsieur Darbas.

— Je suis de Toulouse, mademoiselle, plaisanta celui-ci, tout heureux de plaire à celle qu'il aimait depuis longtemps déjà sans vouloir se l'avouer à lui-même, tant il la croyait fidèle à son ancien amour. Il n'y a donc rien d'étonnant à cela.

— Ne riez pas. Je connais et j'aime Toulouse. N'est-elle pas un peu l'Athènes de notre Midi, qui est peut-être la partie la plus vivante, la plus intellectuelle de la France ? Le Nord est trop matériel derrière ses rêveries nuageuses. On y mange trop, on y boit affreusement en ne songeant qu'aux affaires. Rubens, Téniers et compagnie me déplaisent. Je suis heureuse d'être Méridionale; j'adore notre Midi et j'aime beaucoup Toulouse. Ce n'est pas la grande cité cosmopolite comme Paris, la ville de négoce comme Bordeaux. Marseille seule pourrait lui être comparée. Mais la vie littéraire et artistique est surtout intense à Toulouse. C'est la cité qui garde dans le présent l'originalité, le calme, le recueillement

d'autrefois. Ses artistes ne sont pas gâtés par le contact des richesses et des splendeurs officielles de la capitale. Ils peuvent y passer une existence simple, laborieuse, tout près des vies obscures, pour parler comme M. Rapert, et dont ils sont l'âme. Loin d'elles, ils s'étiolent ou se corrompent dans la vie factice des aristocraties. C'est pour cela qu'elle produit tant de bons artistes puissants et féconds, notre ville rose.

— Je vous remercie, mademoiselle, d'émettre une opinion aussi flatteuse sur ma ville natale. Je l'aime bien, moi aussi. Mais les quartiers qui me plaisent, ce sont les vieux, ceux dont les ruelles sinueuses sont formées des grandes murailles de briques des vieux hôtels ou des petites boutiques sans luxe. Connaissez-vous tout ce faubourg qui s'étend, près de la cathédrale Saint-Etienne, entre la rue de Metz et le Grand-Rond ?

Ils causèrent ainsi tout le long du chemin, heureux de partager les mêmes goûts. Jamais, jusqu'à ce jour, ils ne s'étaient si connus, si bien compris, si bien sentis tout près l'un de l'autre. Lui, grisé par elle, causait avec la verve étourdissante du Méridional de bonne humeur, sans se demander, sans même espérer ce que serait demain. Le présent suffisait aussi à rendre heureuse Marguerite. Elle était enfin arrachée à cette existence désolée qu'elle vivait depuis des mois longs comme des siècles. Malgré tout, sa jeunesse vibrait avec le printemps et voulait connaître l'amour, dont elle avait à peine goûté le charme.

Vers midi, le groupe arrivait à Saint-Bertrand, et, les présentations rapidement faites, on se mit à table. Pendant le déjeuner, Mme Rapert remarqua la bonne mine de Marguerite, mais se garda bien d'y faire allusion, car elle craignait de froisser cette sensitive. Elle devina vite ce qui se passait lorsque, profitant avec habi-

leté de la conversation, la jeune fille, d'un air décidé qu'on ne lui voyait guère, pria M. Darbas, assis à côté d'elle, de reprendre les hypothèses qu'il avait émises en revenant de Gargas. L'instituteur le fit de bonne grâce et avec une modestie qui plut beaucoup à M. Sentis.

— Je compte sur vous, mon jeune ami, dit le vieux savant avec un sourire tout paternel. Vous pouvez nous rendre de grands services car vous êtes intelligent et travailleur. Avec ces deux qualités, à la condition de faire preuve d'un peu de tact, on arrive à tout.

M. Rapert saisit l'occasion qui s'offrait de parler de son projet de fouilles complètes. Il exposa son plan, donna des chiffres. M. Sentis demeurait sceptique :

— Vous ne connaissez pas le pays. Pour un propriétaire intelligent et désintéressé, vous en trouverez dix qui chercheront la bonne affaire. Je ne demanderais pas mieux que de le leur permettre. Mais nous n'avons que bien peu d'argent.

Il promit cependant d'exposer le plan à M. Audhuy et de faire tous ses efforts pour le rallier à ce projet grandiose. Gagnée par l'enthousiasme général, Raymonde dit en regardant son père :

— Il me semble que les personnes riches devraient s'intéresser à cette tentative qui peut rendre de grands services à notre pays et à la science.

Mais M. d'Estancarbon ne sembla pas entendre et s'absorba dans une conversation avec M. Viales qui paraissait ne l'écouter que d'une oreille.

— Ah ! les riches ! gémit M. Sentis. Ils ne sont généreux qu'en Amérique. En France, ils ne donnent pas cent francs pour une œuvre scientifique.

Le déjeuner se termina sur cette exclamation désolée. Quelques minutes après, l'auto dévalait la côte avec les deux jeunes filles et l'archéologue. Un peu de tristesse

pesait sur Gaston et sur M. Darbas malgré la promesse renouvelée d'un prochain retour.

Les deux jeunes gens se remirent à la besogne pour dissiper cette tristesse. Ils avaient à cœur de se rendre dignes l'un de l'amour de Raymonde et l'autre des encouragements pleins de promesses pour l'avenir, qu'il avait reçus de Marguerite. L'instituteur, surtout, voulait faire mieux qu'auparavant. Il se rendait compte que ses amis pouvaient travailler sans lui désormais puisqu'il leur avait fourni tous les documents qu'il possédait et les renseignements nécessaires. Si quelques entêtés refusaient comme Sans-Peur de les aider, d'autres au contraire se plaisaient à les guider dans leurs propriétés et leur confiaient volontiers les objets intéressants qu'ils possédaient. Tout allait donc bien à ce point de vue. Il suffisait de laisser aux chercheurs le temps indispensable.

Mais lui ne voulait pas rester en arrière. Le travail pourtant sérieux qu'il faisait dans sa classe ne lui suffisait pas. Il voyait que ses élèves le quittaient à demi instruits, à peine éduqués et à l'âge précisément où ils commençaient de comprendre ce qu'il leur enseignait. Former un esprit de six à treize ans, alors qu'il sera livré à lui-même, soumis à l'influence déprimante d'un milieu encore inférieur pendant tout le reste de sa vie, c'est évidemment chose impossible. M. Darbas le comprenait bien. Il avait organisé des cours d'adultes. Mais on n'y venait guère, car on ne voulait pas avoir l'air de retourner à l'école, de lire, d'écrire et de compter comme des gamins. Il reprit alors l'idée trop tôt abandonnée ailleurs des Universités populaires et, grâce au concours de M. Rapert et même de M. Viales qui paraissait de plus en plus démocrate et rationaliste, il attira un grand nombre d'auditeurs deux ou trois fois par semaine, le

soir, dans l'ancien prétoire du juge de paix qu'on avait transformé en école pour les garçons.

Après quelques conférences sur les cités antiques, la civilisation gallo-romaine, la vie féodale dans le Comminges, on avait élargi et complété le programme. Des conférences scientifiques, accompagnées d'expériences que les auditeurs suivaient avec beaucoup d'intérêt, étaient faites. Les jeunes gens avaient formé une société d'éducation physique et de tir.

L'institutrice, vieille personne très discrète, s'était mise à l'œuvre, elle aussi. Tous les dimanches, elle réunissait les jeunes filles pour leur faire des lectures et leur donner quelques notions de puériculture et d'économie domestique.

Sous cette double impulsion, les jeunes gens devenaient bien supérieurs à leurs devanciers. Ils aimaient les lectures sérieuses, les discussions d'idées dans lesquelles chacun s'efforce, tout en restant courtois, de convaincre son contradicteur. Quelques-uns venaient demander des livres à M. Rapert, car ceux de la bibliothèque scolaire leur paraissaient maintenant beaucoup trop puérils.

Le professeur, heureux de l'assiduité avec laquelle on suivait ses conférences et du silence religieux qui y régnait, encourageait et félicitait souvent le jeune maître.

— Vous faites d'excellente besogne, disait-il. Ce qui me plaît surtout, c'est que vous ne vous contentez pas d'instruire : point de vue trop étroit et cependant bien répandu dans l'enseignement primaire. Il ne faut pas seulement distribuer les notions indispensables à la vie sociale, découper la science en fragments pour la rendre accessible à tous. Puisque vous déplorez le départ précoce de vos élèves et leur éducation incomplète, travaillez à celle-ci pendant l'adolescence. Ce qui fait la supériorité de l'enseignement secondaire, c'est son tra-

vail en partie désintéressé, au moins quant aux résultats immédiats, c'est cette culture que l'on appelait autrefois : les humanités. Je suis persuadé que l'on peut très bien faire ses humanités sans latin et sans grec, en dehors des lycées et collèges, dans toutes les bonnes écoles. Il suffit que le maître ait une culture suffisante et sache ce qu'il doit faire pour former des esprits libres, pondérés et justes.

C'est ainsi que M. Darbas se perfectionnait toujours au contact de cet esprit supérieur et que les directions qu'il avait reçues à l'école normale se révélaient à lui avec plus de relief et une vie nouvelle. Par cela même, l'historien avait une influence énorme sur toute la population jeune et active de la commune qui progressait rapidement.

Mais les amis de l'obscurantisme s'émurent. Des feuilles réactionnaires attaquèrent bientôt M. Rapert. On le signala à la haine jalouse des tâcherons comme un fonctionnaire bien payé qui ne faisait rien. M. Viales fut aimablement traité de défroqué. Nos amis restèrent calmes. Cependant, Gaston fit une enquête discrète pour connaître le nom d'un correspondant qui se signalait par sa méchanceté et signait bravement d'un pseudonyme. Il apprit bientôt que c'était un ancien avocat sans cause, retiré avec sa jeune femme qu'il maltraitait, disait-on, dans une vieille maison délabrée. Il vivotait là d'une toute petite rente avec trois chiens qui couchaient sur son lit et une servante dont la figure anémique convenait à la pauvreté du logis. Elle passait parfois avec quelques litres de vin qu'elle rapportait de l'auberge. On ne voyait jamais la jeune femme au visage mince et douloureux de sainte Cécile, en dehors des offices du dimanche. Lui sortait, parfois, voûté, les yeux clignotants derrière un lorgnon factice, la moustache hérissée sur la bouche

grimaçante, vêtu d'un complet râpé et chaussé de galoches à chaussons de cuir.

Presque tous les jours, il allait porter sa prose soit à Loures, soit à Labroquère et la remettait au convoyeur, tant il était défiant. Puis il revenait, rasant les haies et les murs, l'air soupçonneux et craintif, l'échine pliée comme s'il craignait à chaque instant de recevoir une des nombreuses corrections qu'il méritait depuis longtemps.

Un dimanche, Gaston indigné, apporta un journal dans lequel Mme et M. Rapert étaient pris violemment à partie. Et l'on profitait d'une mésaventure récemment arrivée à une jeune fille du voisinage, pour les accuser de corrompre la jeunesse.

M. Rapert lut l'entrefilet et dit tout d'abord en riant :

— Tiens ! j'ai au moins ça de commun avec Socrate.

Puis, son front se rembrunit en voyant le nom de sa femme.

— Le coquin ! grommela-t-il. Je lui dirai son fait !

Après déjeuner, sous un prétexte quelconque pour ne pas inquiéter Mme Rapert, il se rendit à Loures avec ses deux amis. Ils arrivèrent à la gare quelques minutes avant le passage du train qui descend à Montréjeau. M. de Rabirol, c'était le nom du folliculaire dont la noblesse était papaline, se promenait, toujours avec son air chafouin, sur le quai. Le professeur donna sa canne à Gaston et s'approcha de lui.

— C'est bien vous, M. de Rabirol ?

— Oui, monsieur, répondit l'autre, en accentuant la courbe de son échine.

— Qui écrivez dans *Le Téléphone* quand vous n'avez rien de mieux à faire ?

— Heu... heu...

— Oui ou non ?

L'homme essaya de crâner. Mais devant le visage énergique aux mâchoires serrées, aux yeux gris étincelants de M. Rapert, il balbutia :

— Oui... Que voulez-vous ?

— Alors, à très haute voix, pour que les voyageurs amusés de cette scène pussent l'entendre, le professeur lui jeta :

— Je suis M. Rapert, professeur agrégé d'histoire, que vous avez attaqué et dont vous avez insulté la femme aujourd'hui dans votre journal. Je tiens à vous dire en public que vous êtes un menteur et un calomniateur. Puisque vous vous prétendez noble et sire par conséquent, j'ajoute que vous êtes un triste sire. Ça vous suffit-il ?

— Monsieur ! dit le gentilhomme-journaliste en galoches dont l'audace reparaissait puisqu'il n'y avait que des affronts et non des coups à recevoir, respectez la liberté de la presse à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

— Vous avez l'honneur ? En voilà du toupet !

M. Rapert, à bout de patience, leva la main sur le *minus habens* qui se courba, prêt à tout recevoir passivement.

Mais M. Viales lui saisit le bras en disant :

— Ne frappez pas. Il ne demande pas mieux. Cette gifle vous coûterait trop cher. Pardonnez-lui comme je lui pardonne, moi, le défroqué.

— Vous avez raison, répondit le professeur. Mais je vous conseille, à vous, de me laisser en paix dorénavant, car M. Viales n'arrivera pas toujours à temps pour vous éviter des claques.

Et le publiciste quitta la gare sans attendre le train, tandis que les témoins de la scène qui le connaissaient bien et ne l'aimaient guère se moquaient de sa lâcheté.

— C'est comme ça qu'on devrait les mener, ces insul-

teurs, disait un petit vieillard à barbiche blanche. Ils auraient moins d'aplomb ensuite !

Après cette scène, les feuilles royalistes ou de sacristie ne firent plus que de vagues allusions à ceux qui s'étaient fixés à Saint-Bertrand-de-Comminges pour en exhumer le passé, mais qui voulaient travailler aussi à la préparation d'un meilleur avenir.

VIII

Depuis deux mois on n'avait pas eu de nouvelles de M. Galié chez les Peyresourde, lorsqu'un télégramme de Marseille annonça brusquement son arrivée. Marguerite et Gaston eurent de la peine à le reconnaître, tant il était changé. Son grand corps s'était voûté, son visage avait jauni et, dans les orbites caves, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

— Je suis venu vite parce que j'avais besoin de me retremper dans le bon air de France, dit-il. Mais j'aurais dû faire le voyage six mois plus tôt. Enfin, il n'y a rien de grave et le coffre est bon.

Comme on voulait lui faire raconter ses voyages, ses entreprises, il répondit brièvement :

— Tout va très bien. J'ai gagné beaucoup d'argent. Ma compagnie m'a donné une excellente situation dans le Yun-Nan. Mais il me tarde de savoir ce que vous avez fait vous, mes enfants.

Marguerite rougit et baissa les yeux. Pour cacher le

trouble de sa sœur, Gaston raconta longuement leur vie, passée à Saint-Gaudens, à Luchon et à Saint-Bertrand-de-Comminges, et mentionna brièvement la mort accidentelle de Ligarol dans une excursion. Bien entendu, il fit l'éloge de M. et de Mme Rapert.

— J'aurais beaucoup de plaisir à faire la connaissance de ce monsieur et de cette dame, dit M. Galié. Comme je suis très fatigué, ils seraient bien aimables de venir me voir, sans façons. Je leur rendrais cette visite dès que je serais mieux.

Quelques jours plus tard, le professeur et sa femme venaient chez les Peyresourde pour y passer le congé de Pâques. M. Viales était allé dans l'Ariège revoir son pays natal et prendre quelques jours de repos, car il travaillait avec acharnement pour fournir à son ami les matériaux nécessaires à la préparation de la thèse que celui-ci allait bientôt soutenir.

Gaston constata avec tristesse que l'historien paraissait presque aussi maigre et fatigué que son père. Cette toux inquiétante revenait par moments. En vain Mme Rapert insistait-elle auprès de son mari pour qu'il se ménage et se soigne.

— Après ma thèse, pas avant ! Telle était sa réponse invariable.

La pauvre jeune femme n'osait guère insister, car elle craignait d'être importune. Et cependant, elle avait des heures d'angoisse folle. Elle voyait très bien qu'il s'épuisait à toujours travailler, sans un moment de répit. Même pendant les repas, il continuait de collaborer avec M. Viales. Son sommeil était devenu entrecoupé, fiévreux. En vain l'ancien abbé, inquiet lui aussi, avait-il essayé de lui conseiller plus de modération. La science le tenait dans ses griffes et ne le lâchait pas. Ceux qui se donnent à elle, choisissent une chimère plus belle, mais

aussi dangereuse que n'importe quelle autre, car elle les fascine, les entraîne et les brûle jusqu'aux moëlles s'ils ne savent s'arracher à son étreinte, parfois.

Le soir même de leur arrivée, Mme Rapert que Gaston accompagnait dans une course en ville, lui faisait part de ses craintes :

— Quand vous êtes là, il cause d'autre chose, il se distrait, il se repose. Mais M. Viales n'ose pas essayer de détourner la conversation de leur éternel travail. Vingt fois, mon mari m'a déclaré que sa thèse était terminée en me montrant les feuillets qu'il allait envoyer à l'imprimeur. Mais une nouvelle pièce, un renseignement nouveau, un mot de M. Audhuy ou de M. Sentis le font se replonger dans d'autres recherches. Il a toujours été un peu faible et j'ai bien peur !...

Gaston, ému, se promit de chercher l'occasion de faire comprendre à M. Rapert qu'il avait tort de se surmener ainsi. Mais, le moment venu, il hésitait et renvoyait à plus tard.

M. Darbas vint à Saint-Gaudens et fut retenu à déjeuner. Il plut beaucoup à M. Galié qui finit par lui dire :

— Voulez-vous venir avec moi au Tonkin ?

— Que pourrais-je bien y faire ?

— Vous m'aideriez à rendre un peu plus intelligents ces pauvres indigènes. Savez-vous qu'il est difficile de tirer d'eux quelque chose de bon ? Pour un travail machinal, routinier, ils sont excellents. Mais dès qu'on cherche à leur enseigner complètement un métier, c'est à peu près impossible. Je me dis que cette inaptitude provient d'une infériorité intellectuelle et que c'est par l'instruction et l'éducation bien comprises que nous pourrions faire d'eux, à la longue, nos égaux.

— Je suis tout à fait de votre avis, dit M. Rapert.

S'il y a trop de fonctionnaires aux colonies, ce ne sont ni les instituteurs, ni les professeurs. Il en faudrait beaucoup plus au contraire, car ces pays ne nous rendront de très grands services que lorsque leur population pourra collaborer complètement avec nous.

Ah ! continua-t-il en se tournant vers Gaston, voilà, mon cher ami, un nouveau chapitre à ajouter à nos réflexions sur les vies obscures. C'est aux colonies, avec ces peuplades dont la mentalité est si inférieure à la nôtre, que l'on peut vraiment se rendre compte de l'évolution de l'homme, de l'ascension lente mais sûre de l'esprit humain. Et ce spectacle, triste tout d'abord, finit par être réconfortant, car il nous prouve qu'il est juste d'avoir foi dans le progrès.

— Oui, ajouta Marguerite qui, tout en servant le café, suivait avec intérêt cette conversation, ce serait une belle œuvre à tenter que de fonder une école là-bas en plein Yun-Nan et de chercher à arracher de pauvres enfants à une existence incomplète.

Cette réflexion émut M. Darbas qui d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant, répondit :

— Fixez vos conditions, monsieur. J'accepterai peut-être.

L'ingénieur se mit à songer en fumant un cigare pendant que ses convives entamaient une nouvelle conversation. Il avait, en homme perspicace, deviné le lien qui unissait déjà l'instituteur et Marguerite. Tout d'abord, il fut assez désappointé. Sa situation était très bonne pour le moment et s'annonçait excellente dans l'avenir. Il avait la coquetterie de réserver une fort jolie dot à sa fille et il aurait voulu lui faire faire un mariage plus brillant.

Mais son esprit pratique lui montra bientôt que le bonheur devait être considéré avant toute autre chose

Ce jeune homme est intelligent et bon, pensa-t-il, c'est un travailleur. Il rendra ma fille heureuse. Tout ce que je pourrais faire, ce serait de l'arracher à la vie médiocre qu'il mène en France pour lui trouver une situation meilleure aux colonies. Mais ma fille compromettrait sa santé ou serait obligée de se séparer de lui...

Depuis que l'instituteur avait appris que l'ingénieur s'était fait une certaine fortune, il n'osait plus espérer que Marguerite pût être sa femme. Il se voyait trop pauvre et ne venait plus à SaintGaudens. Il fallut que Gaston lui écrive plusieurs fois.

Celui-ci souffrait trop de ne pouvoir réaliser tout de suite son rêve pour ne pas comprendre ce que souffrait son ami. Aussi l'entraîna-t-il un jour dans une partie de pêche à Miramont pour lui parler à cœur ouvert. Dès qu'ils eurent dépassé le Pouech, il posa nettement la question à l'instituteur :

— Je crois que vous aimez Marguerite ? Me suis-je trompé ?

M. Darbas hésita. Mais, voyant le visage souriant de Gaston, il répondit :

— C'est vrai. N'ayez aucune crainte cependant...

— Que voulez-vous que je craigne, mon cher ?

— Que je cherche à l'épouser. Je me rends fort bien compte qu'elle est trop riche pour moi.

— Allons-donc, en voilà des histoires. Je serais très heureux de vous appeler mon beau-frère. Papa aime les gens énergiques et sincères. Vous êtes de ceux-là. Laissez-moi faire. Je m'occuperai de vous comme je voudrais que l'on s'occupe de moi. Ne sommes-nous pas dans la même situation ? Ça me portera bonheur, ajouta-t-il en riant.

— Vous êtes bien aimable et je vous suis très reconnaissant de ce que vous venez de me dire, répondit

Darbas d'une voix émue. Mais je doute fort que Mlle Marguerite ait songé à moi comme mari.

— Je l'ignore. Elle n'a pas de longs secrets pour moi. Je lui parlerai dès ce soir et pourrai vous renseigner ensuite. Elle a souffert de son amourette brisée, car ce n'était qu'une amourette pour Ligarol. Mais depuis longtemps je la vois calme et souvent joyeuse. Il a fallu qu'une affection nouvelle vienne combler le vide laissé par l'ancienne. Nous verrons.

Après une demi-journée de pêche infructueuse dans la Garonne, ils se trouvèrent près de Valentine et rentrèrent en traversant ce bourg. Au bout de la côte, ils s'arrêtèrent un moment pour regarder la plaine de Rivière baignée d'une teinte bleue très douce qui faisait paraître le ciel plus clair à l'Occident et les cîmes neigeuses plus brillantes au Sud. Des teintes mauves traînaient sur les monts du premier plan : le mont Aigu, le pic du Midi et l'Arbizon. Des lueurs s'attardaient sur les névés des montagnes de Luchon que la distance rapetissait.

Quelques automobiles passaient à toute allure sur la route de Luchon et celle de Tarbes. La belle saison commençait et les heureux du sort s'empressaient d'aller contempler la montagne une fois de plus, juste au moment où elle s'épanouit, rajeunie, sous le soleil qui la dépouille lentement de son manteau de neige.

— Pourquoi ne s'ennuie-t-on jamais dans ce pays-ci ? demanda Gaston qui semblait se parler à lui-même. Voilà bientôt deux ans que je suis revenu près des Pyrénées et les jours ont coulé si rapides que je ne puis les croire nombreux. Dans aucune autre contrée je n'ai éprouvé ce sentiment, du moins au même degré.

— Ah ! vous aimez la montagne, vous aussi ? répondit son compagnon. Je n'en suis pas étonné. Je ne la connaissais pas avant ma sortie de l'école normale. C'est

à peine si, des ponts de Toulouse, ma ville natale, j'avais aperçu parfois dans l'extrême lointain, au Sud, une pointe indécise qu'on disait être le mont Vallier. Un voyage chez un de mes camarades qui habitait Martres-Tolosane fut pour moi une révélation. J'arrivai le soir. Le lendemain, à mon réveil, dès que j'ouvris les fenêtres de ma chambre, je vis ce prestigieux décor blanc et rose sous le soleil levant et dans le ciel très bleu. J'étais empoigné. Pourquoi ? Je ne sais. Mais il fallut venir à bicyclette à Roquefort et grimper jusqu'aux ruines qui dominent la vallée. Là-haut, je pus découvrir enfin dans toute sa beauté, le spectacle le plus grandiose que puisse nous offrir la nature, car la mer est belle mais non comme la montagne. Celle-ci est aussi variée que l'autre est monotone, aussi attirante que l'autre est effrayante, aussi joyeuse et pure que l'autre est triste et maudite. Je vis devant moi la pyramide superbe de Cagire dont la pointe paraît dominer toutes les cîmes, les cirques d'Arbas que leurs forêts assombrissent devant les montagnes brillantes du second plan et, vers l'Ouest, les croupes pressées tantôt arrondies et tantôt aiguës des monts de Bigorre que le Pic du Midi couronne de son casque étincelant.

— Je ne voudrais jamais quitter ce pays-ci.

— Pas même pour le Tonkin ? plaisanta Gaston.

— Si, mais à certaines conditions, répondit sur le même ton l'instituteur.

Ils retournèrent vers la ville très calme. Quelques employés, des ouvriers à pied ou à bicyclette se dirigeaient vers Valentine, car l'heure du repas du soir approchait. Des gamins attroupés autour d'un nain difforme au visage de singe qui dansait d'une manière grotesque en tirant des sons lamentables et criards d'une clarinette primitive, les arrêtèrent.

— Voilà un type de certaines races pyrénéennes, dit Gaston. C'est un produit qui n'est guère digne de son origine.

— Heureusement il y a mieux, au moins sur le versant français, objecta M. Darbas. Les Pyrénées ont beaucoup souffert évidemment des conditions particulièrement âpres de leur existence. Mais presque tous ont réagi courageusement. Les Espagnols nous sont précieux. Sans leur aide, on ne pourrait plus entreprendre les grands travaux de terrassement, car la main-d'œuvre française est de plus en plus rare. Malgré leurs défauts, défauts qui résultent, presque tous, de l'imprévoyance, c'est-à-dire de l'ignorance, les montagnards me sont sympathiques. J'aime leur caractère ferme, leur opiniâtreté qui n'est pas exempte de douceur et leur penchant à la rêverie. Comment ne pas rêver dans un si beau cadre ?

Quelques notes de ce pauvre bouffon rappellent les mélopées tristes et monotones des Aranais dont l'horizon trop étroit n'a pas laissé développer l'instinct musical. Certaines bourgades du Comminges ou de la Bigorre ont su conserver de vieilles chansons bien émouvantes dans leur simplicité. En connaissez-vous ?

— Oui. Il en est une surtout que je trouve assez énigmatique. C'est la plus répandue, celle qui commence par : « *Aqueros mountagnos...* » Vous êtes-vous jamais demandé quel était le désir qu'avoue assez mystérieusement le troubadour qui la composa ? Gaston Fébus, peut-être ? Songeait-il à l'Espagne qui exerça sur le Midi aquitain la même fascination que l'Italie sur la Provence ? Obéissait-il à cet instinct ancestral qui a poussé les hommes et les peuples longtemps vers le Sud, vers le soleil ? Je ne sais. Mais je trouve à ce chant une saveur toujours nouvelle à cause des émotions sans fin qu'il procure à celui qui essaie de le méditer.

— Magie des cîmes, des forêts, des cascades. C'est de tout cela qu'est né le poème admirable de Vigny : *le Cor*.

— Oui, c'est un de ceux que je préfère.

Et, tous les deux, vibrant ainsi du même sentiment esthétique, le secondaire et le primaire, l'ancien gosse de la laïque et l'élève des écoles chrétiennes, rentrèrent chez les Peyresourde.

Marguerite les attendait sur le perron. Dès qu'elle les aperçut, elle cria, joyeuse :

— A l'amende, les retardataires. Offrez vite votre poisson.

— Il n'y en a plus, dans la Garonne du moins, expliqua son frère. Nous rentrons avec nos filets et nos estomacs vides.

— Et moi, je te réserve une surprise, maladroit, riposta-t-elle. Puis, l'embrassant, elle lui murmura à l'oreille :

— Raymonde est venue... Elle est là !

— Ah ! dit Gaston, tout heureux. Mais apercevant son ami qui, un peu embarrassé, affectait de contempler les arceaux de la halle aux grains, il ajouta à demi-voix :

— Nous causerons un peu, ce soir, tous les deux seuls, hein ?

— Qu'y a-t-il donc ?

— Tu le sauras... Monsieur Darbas, voulez-vous offrir le bras à Mlle Galié ?

Elle comprit et pâlit un peu. Mais, faisant bonne contenance, elle prit le bras du jeune homme sans oser le regarder et ils pénétrèrent tous les trois dans la vieille demeure.

Des railleries accueillirent les pêcheurs. On se moqua de leur maladresse. Raymonde surtout se montra très taquine vis-à-vis de Gaston. Mais après quelques minutes

de plaisanteries et de rires, Mme Peyresourde fit entrer ses invités dans la vaste salle à manger où une grande table avait été dressée. Mme et M. Rapert ainsi que les d'Estancarbon étaient invités.

— C'est notre dernière réunion plénière, pour ces vacances tout au moins, remarqua avec une joie mêlée de tristesse, M. Peyresourde. Ensuite nous nous séparerons, pour longtemps peut-être.

— Oui, répondit M. Rapert. Notre maison de Saint-Bertrand va nous sembler bien grande désormais sans M. Gaston et Mlle Marguerite.

— C'est vrai, ajouta, Mme Rapert. Et je m'ennuierai, moi, toute seule, pendant que M. Viales et mon mari se plongeront dans leurs antiquités.

— Nous viendrons souvent vous chercher en auto, proposa Raymonde et nous vous ferons faire de belles promenades.

— Et ma permission, l'avez-vous demandée ? plaisanta l'historien.

— Puisque vous délaissez votre femme pour vos bouquins, elle a le droit de vous quitter pour nous suivre de temps en temps, affirma Marguerite.

— Eh ! bien, je m'incline. Je vous remercie d'ailleurs de songer à la distraire car la vie ne vas pas être très gaie avec moi pendant quelques temps, je le reconnais.

M. Galié, à ce moment-là, prit la parole :

— Puisque vous n'avez plus besoin de Gaston à Saint-Bertrand, il faut qu'il se décide à faire quelque chose. Ses vacances ont assez duré. Je ne veux pas qu'il soit un oisif, un inutile. Je lui demande de choisir une carrière, une occupation quelconque, non pas tout de suite car ce choix demande mûre réflexion, mais dans quelques jours.

— Mon choix est déjà fait, père, répondit le jeune

homme. J'ai suffisamment travaillé avec M. Rapert pour aimer passionnément l'histoire et je connais assez tout le bien que fait M. Darbas et toute la grandeur de sa tâche pour choisir l'enseignement. Je veux être professeur. Il me suffira d'étudier pendant quelques mois pour pouvoir affronter avec succès un examen de licence, d'après ce que m'a dit M. Rapert. Après cela, je demanderai un poste dans un collège ou une école primaire supérieure et je tâcherai ensuite d'arriver à l'agrégation.

— En voilà une idée ! protesta l'ingénieur dont le front s'était plissé. Mais mon pauvre enfant, on ne gagne rien dans l'enseignement en France ! Choisis n'importe quelle carrière dans le commerce ou l'industrie pour faire de l'argent, mais ne deviens pas fonctionnaire et surtout professeur. Tu auras de multiples ennuis, un travail très absorbant pour un traitement médiocre.

— Qu'importe, mon père, si je suis heureux ? Une profession que l'on n'aime pas est un supplice continuel pour autant d'argent qu'on gagne. Laisse-moi prendre cette voie qu'ont déjà choisie mes meilleurs amis et qui me rendra heureux comme ils le sont eux-mêmes. Tu ne considères, toi, que le gain matériel. Je vois autre chose : les services à rendre, la grandeur et la beauté de la tâche à remplir. Aucune n'est plus noble que celle que je préfère. Quand je suis sorti du collège, je ne pensais qu'à me laisser vivre avec l'argent que tu gagnais pour moi, car j'étais un enfant et un enfant gâté. Puis, j'ai compris la nécessité du travail ; mais, en même temps, j'ai senti ce que ce travail devait être pour moi, grâce à l'influence de Mme et de M. Rapert. Sois-leur reconnaissant, comme moi, de m'avoir appris à réfléchir et à faire œuvre utile. Sans eux, ton fils, malgré l'éducation brillante, mais toute superficielle qu'il avait reçue,

ne serait qu'un grand gosse, un individu qui ne songe qu'à dépenser l'argent qu'on a gagné pour lui.

— Eh ! bien soit, répondit l'ingénieur. Choisis ta carrière comme j'ai choisi la mienne. Après tout, tu as peut-être raison et les rentes que je te laisserai complèteront ton traitement si celui-ci n'est pas gros. Tu pourras prendre tes inscriptions quand tu voudras et où tu voudras ? Veux-tu aller à Paris ?

— Non, je serais trop loin d'ici, dit Gaston en souriant à Raymonde et je ne travaillerais pas mieux, au contraire. Pour commencer, tout au moins, j'irai simplement à Toulouse. Je peux très bien y préparer une licence et un diplôme d'études supérieures. Nous verrons ensuite.

Et après une pause, pendant laquelle il regarda amoureusement Mlle d'Estancarbon, il reprit :

— Je te demanderai encore une faveur, père, au nom de l'affection que tu nous as toujours témoignée, en souvenir de notre pauvre maman trop tôt perdue. Promets-moi d'accorder à Marguerite ce qu'elle te demandera tout à l'heure, après le dîner.

Intrigué, mais pressentant de quoi il s'agissait, M. Galié répondit affirmativement. Marguerite voulut tout d'abord demander à son frère pourquoi il faisait cette demande, mais le souvenir des paroles énigmatiques prononcées par celui-ci une heure avant et de l'attitude embarrassée de M. Darbas, l'arrêta. Elle rougit, baissa les yeux et resta longtemps silencieuse.

Après ce simple mot de M. d'Estancarbon :

— Attendons la surprise !...

Chacun s'était remis à causer joyeusement. Le repas fini, on passa au salon. Raymonde se mit au piano et l'on dansa gentiment en famille. Gaston, nerveux et affairé, ne dansa pas longtemps. Il profita d'une valse

pour entraîner Mme d'Estancarbon dans un coin et lui poser, presque brutalement la question qui l'intéressait :

— Vous opposeriez-vous, madame, à mon mariage avec Mlle Raymonde ?

— Oh ! non. C'est-à-dire que... reprit-elle, toujours un peu talon rouge. Mais il ne lui laissa pas le temps de se rétracter.

— Je vous remercie de tout cœur, madame. Permettez-moi, je vous prie, de vous laisser un instant avec mon oncle...

Et, tandis que le vieux Peyresourde tâchait de la distraire par des plaisanteries faciles, le jeune homme entraînait sa sœur dans la salle à manger maintenant déserte.

— Quel est donc ce mystère ? interrogea Marguerite, un peu pâle et oppressée.

— Tu l'as deviné, sans doute : M. Darbas t'aime sans oser te le dire, car il est pauvre et nous sommes presque riches. Accepterais-tu de l'épouser ?

Au lieu de répondre directement, la jeune fille exprima la crainte qui, continuellement, l'angoissait depuis que son amour pour Ligarol avait fait place à une grande estime pour l'instituteur :

— Mais connaît-il ce qui est arrivé à Luchon ? Puis-je le lui cacher ? Et, s'il le sait, dois-je accepter, sans honte, de devenir sa femme ?

Des larmes roulèrent sur ses joues enfiévrées. Son frère, câlinement, la consola :

— Oui, Paul Darbas connaît cette histoire qui ne fut même pas une aventure et dont la seule importance vient de sa fin tragique qu'il faut oublier. On la lui a contée voilà déjà longtemps. C'est même pour cela, je tiens à te le dire, qu'il était si timide au début vis-à-vis de toi, car il savait que tu souffrais et il partageait ton

grand chagrin. Son amour est né de cette sympathie peut-être. Pendant plusieurs mois, il l'a caché parce qu'il te savait toujours fidèle à ce pauvre Ligarol. Ce n'est qu'en te voyant renaître à la joie et à la vie, surtout depuis le retour de notre père, qu'il a cru pouvoir espérer — oh ! bien vaguement. Et j'ai deviné ton secret, votre secret, puis-je dire, n'est-ce pas Margot, car tu l'aimes toi aussi ?

Elle ne répondit pas, ses yeux mouillés fixés bien loin, au-delà des bornes terrestres. Elle pensait au disparu et s'interrogeait pour savoir si, vraiment, elle pourrait se donner toute, sans aucune arrière-pensée à celui qui venait chasser le souvenir de l'autre. Gaston le sentit plutôt qu'il ne le comprit et, instictivement, il l'aida dans cette méditation qui devait ou l'enchaîner définitivement au passé ou l'en libérer pour toujours.

— Les ans ont coulé, sœurette. Tu ne peux, à ton âge, te sacrifier à un souvenir qui s'estompe chaque jour davantage. Il te faut vivre, et, pour vivre, il faut aimer, ma chérie. Je le sens bien, moi, à cette heure. Interroge-toi sans crainte. Dis-moi, avec ta belle franchise, ce que tu penses et je t'aiderai à lutter contre ce passê qui t'étreint encore et qu'il faut briser.

— Pourquoi le briser ? répondit-elle à demi-voix, le regard toujours vague. Il est très doux à mon cœur. Qui sait si l'avenir que tu me proposes, si le nouvel amour qui s'offre à moi ne seront pas décevants ? J'ai beaucoup aimé Ligarol. Je l'aimais un peu en fillette, c'est vrai, mais, à défaut de raison, je lui avais donné tout mon cœur. Crois-tu que cela s'efface ainsi ?

— Non, si tu restes dans la solitude ; oui, si tu es aimée d'un brave garçon bien supérieur à l'autre...

— Laisse dormir le mort, le pauvre mort en paix. Ne l'accuse pas, je ne veux pas.

— Je ne l'accuse pas, Marguerite. Mais je suis obligé de constater qu'il vaut peut-être mieux pour toi qu'il ne soit plus, car, j'y ai songé bien souvent, vous n'étiez pas faits l'un pour l'autre. Il était trop superficiel et vain. Tu aurais été un peu sa victime, sans qu'il s'en doute peut-être. Celui-ci est très intelligent, travailleur, sincère et bon. C'est en toute confiance que je te conseille de l'épouser.

Et puis, songe au bonheur que tu peux lui donner, au soutien que tu seras pour lui dans son œuvre si délicate, humble pour les cerveaux vides, sublime pour qui sait penser. Isolés, vous n'aurez tous les deux qu'une vie incomplète. Ensemble, vous pouvez être heureux et répandre la joie autour de vous. Tu l'aiderais chaque jour dans sa tâche, tu viendrais en aide aux familles pauvres dont il instruit les enfants. Ta bonté trouverait mille occasions de se manifester et je sais bien que c'est là, pour les gens comme nous, le seul moyen de bien vivre.

Après quelques minutes de réflexion, elle lui dit :

— Voudrais-tu que je parle pendant quelques minutes à M. Darbas, devant toi si tu le désires ? Une explication me paraît nécessaire. Je ne veux rien lui cacher. Je dois lui faire part de mes appréhensions ; nous verrons ensuite.

Gaston sortit et ramena bientôt son ami qui paraissait très ému. Puis il leur dit :

— Je vous laisse un instant seuls. Je reviendrai dans un moment.

Marguerite leva les yeux sur le jeune homme. Il lui sembla le voir tout autre qu'auparavant. Ce n'était plus un ami quelconque, c'était celui qui l'aimait depuis longtemps et vers qui son être, elle le sentait bien maintenant, se précipitait de toute la force de ses aspirations

juvéniles, de toute sa sensibilité comprimée jusque là. Avec Gaston, elle avait pensé à son premier attachement. Elle avait pleuré, une fois encore, sur lui, mais il disparaissait devant l'amour qui s'offrait, plein de promesses. Elle essaya de rassembler ses idées, de raisonner bien sagement, comme tout à l'heure. Impossible.

Paul Darbas, étonné de ce silence, osait enfin la contempler. Leurs regards se rencontrèrent, se fondirent. Un sourire vint sur leurs lèvres, et ce fut lui qui, confiant à cette heure, lui dit simplement :

— Puisque votre frère a deviné le grand amour que j'ai pour vous depuis longtemps déjà, voulez-vous me permettre, bien que je sois pauvre, d'espérer que vous m'aimerez un peu, vous aussi ?

Elle voulut parler. Elle ne savait que dire. Sa tête lui semblait vide. Son cœur battait très vite. Elle ferma les yeux et revit le petit as de bronze verdegrisé qu'il lui avait offert, un soir, en souvenir de Crispus et de la belle patricienne. Elle croyait entendre encore le récit fait par M. Rapert de sa voix grave et douce...

Il comprit qu'elle ne parlerait pas, qu'elle ne pouvait pas parler. Alors, hardi, comme les jeunes hommes qui voient le destin leur sourire, il s'approcha d'elle et, très près de son visage, les yeux sous la caresse de son souffle, il demanda :

— Je vous aime de toute mon âme, Marguerite. Je voudrais tant vous rendre heureuse, vous faire sourire, mettre fin à votre tristesse que je connais, que je respecte infiniment, mais qu'il faut enfin chasser. Voulez-vous ?

Un chant vibrait dans la nuit. C'était Mme Rapert qui, chose extraordinaire, avait accepté de chanter son morceau favori : le grand air de *Dalila*, de Saint-Saëns. Sa voix prenante et pure vibrait pour appeler l'amour, maître de la nature et des hommes, le printemps qui

magnifie la terre et les cœurs. Large, puissante, s'enflant comme les vagues pour retomber et couler ensuite dans un murmure, la mélodie les prenait tout entiers. Ils écoutèrent un long moment, immobiles. Elle répondit, enfin :

— Oui.

Il effleura son front de ses lèvres et elle frémit toute, comme si un peu de son âme s'en était allée...

On entendit des applaudissements, une course, des rires et Raymonde arriva, essoufflée, suivie de Gaston. Elle alla prendre Marguerite et l'entraîna. Gaston n'eut pas besoin d'interroger son ami en le voyant tout heureux.

— Ça va bien, embrassons-nous, cher !

Ils s'embrassèrent fraternellement sur les deux joues, avec un bon rire ; puis il reprit :

— Il faut maintenant terminer officiellement l'affaire. Je vais parler à mon père.

Quelques minutes après, M. Galié prenait à part Mme et M. d'Estancarbon pour leur faire part du projet de leurs enfants. Ils n'en furent pas surpris. Bien que modérant sa joie en dame bien élevée qui ne veut pas avoir l'air de donner sa fille au premier venu, Mme d'Estancarbon, visiblement, rayonnait. Quant à son mari, il déclara sans ambages :

— Nous sommes enchantés, mon cher monsieur, car Gaston est un jeune homme parfait.

Et un parti convenable avec les rentes du papa et des Peyresourde en perspective, pensait-il sans doute aussi.

Quand M. Rapert qui suivait ces manèges d'un air malicieux et attendri à la fois, tout en échangeant quelques mots avec sa femme, vit que le temps des *a parte* était terminé, il s'écria joyeusement :

— Eh ! bien, les vieux amis attendent la surprise.

Alors Gaston s'approcha de Mme et M. de Peyre sourde et leur dit :

— Mon cher oncle et ma chère tante, nous vous présentons quatre fiancés. Vous n'en serez pas bien surpris sans doute ?

Attendris, les deux vieillards souriaient, les yeux humides au souvenir de leurs fiançailles, de leur jeunesse bien lointaine, mais toujours brillante pour eux dans les ombres du passé.

— Je vous adresse tous mes souhaits, mes chers enfants, dit M. Peyresourde.

— Ça fera deux jolis couples, murmurait, d'un air entendu, la vieille dame à l'ingénieur.

Le champagne moussa bientôt. On se remit à danser avec une joie endiablée. M. Rapert accepta de débiter deux monologues et l'on supplia tant Mme Rapert qu'elle voulut bien chanter encore. Mme d'Estancarbon radieuse, la félicitait de tout cœur.

Le lendemain, l'historien, sa femme et l'instituteur prenaient le train de huit heures pour regagner la vieille capitale des Convènes. Gaston et les deux jeunes filles promirent d'aller bientôt les voir.

Quant à l'ingénieur, il avait pris congé de ses hôtes en annonçant son prochain départ pour l'Indo-Chine.

— Je vais beaucoup mieux maintenant, disait-il. Je veux aller régler mes affaires là-bas dès cet été et je reviendrai dans un an pour les mariages.

IX

M. Rapert est triste dans sa vieille maison de Saint-Bertrand. Il vient de lire une lettre de Gaston qui lui raconte son arrivée à Toulouse et lui fait part des premiers cours auxquels il a assisté. Le jeune homme paraît tout heureux de pouvoir se consacrer aux études historiques qu'il a commencées parmi les ruines de la cité antique. Son esprit avide de science et désintéressé des préoccupations matérielles, reçoit maintenant la culture nécessaire grâce à laquelle il pourra plus tard révéler ses qualités remarquables. Le professeur est fier de son élève.

La thèse est prête, calligraphiée par M. Viales sur de grandes feuilles blanches que renferme un carton artistique préparé par Mme Rapert. L'imprimeur est choisi et va se mettre incessamment à l'œuvre puisque M. Sentis et M. Audhuy consultés, ont déclaré que c'était très bien en ajoutant, pour la forme, quelques remarques de détail, très peu nombreuses d'ailleurs.

Et cependant M. Rapert s'ennuie. Il a peur mainte-

nant que son œuvre est achevée. Il craint qu'elle ne soit bien incomplète et imparfaite. Il considère les éloges qu'elle lui a déjà valus comme de vulgaires politesses, de l'eau bénite de cour. Dans ces pages rédigées lentement avec le continuel souci de ne rien ajouter à la vérité comme de n'en rien retrancher, il a essayé de réaliser, bien qu'historien, cette conception des vies obscures qui se renouvellent sans cesse pour toujours se perfectionner et arriver à la lumière, à la vie libre et consciente, au bonheur. Mais l'œuvre n'a-t-elle pas écrasé l'ouvrier trop infime pour cette grande tâche ?

La maison lui semble vide. Son élève est absent. Disparus, les visages jeunes et joyeux qui l'animaient, il y a quelques mois. Sa femme est morose. Il s'en aperçoit mais ne se doute pas qu'elle est triste de sa tristesse et souffre de son chagrin. Il ne se voit pas, les yeux fiévreux, les joues amaigries. Il n'entend pas sa toux qui l'inquiète, elle, bien qu'elle n'ose rien dire pour ne pas ajouter aux préoccupations de son mari.

Leur amour semble presque éteint. Elle s'en rend compte et pleure, quand elle est seule. Lui ne peut s'analyser car il songe trop à son œuvre ; il le sent néanmoins et il s'irrite à tout propos sans se rendre compte que c'est lui, le seul responsable.

Au fait, est-ce bien lui, lui seul ? Cette chimère qui, perpétuellement, le poursuit, tenaille son cerveau, emplit ses méditations et ses rêves, absorbe ses pensées et ses forces, n'est-elle pas la vraie coupable ? Depuis qu'elle l'a pris tout entier, depuis qu'elle a prêté une voix à ces pierres, une vie à cette terre qui couvre tout ce qui fut la cité disparue, il a changé peu à peu. Il n'est plus l'homme qui aime, qui rit et qui souffre selon le destin du moment. Il est le savant qui cherche et creuse et

travaille, dont l'esprit semble dompter le cœur et la chair.

Mme Rapert songe à tout cela maintenant qu'elle est seule dans la salle à manger, près de la fenêtre qu'emplit la silhouette massive de la cathédrale. Sphynx d'Egypte ou nef gothique, c'est toujours l'éternel monument de la pensée humaine qui se dresse en vain vers l'infini et qui, trop souvent, oublie sur la terre les êtres chers qui souffrent de cet abandon. La pauvre femme en vient à détester l'œuvre entreprise, à regretter le temps où ils étaient professeurs tous les deux, heureux de se retrouver ensemble et bien l'un à l'autre après leurs cours, de s'aider dans leur travail, de goûter les mêmes joies paisibles. Pourquoi l'ambition est-elle venue ?

Ainsi ces deux êtres qui se sont tant aimés et que de longues années de vie commune et de bonheur partagé ont unis pour toujours, paraissent loin l'un de l'autre, séparés par cette science jalouse qui l'aveugle, lui, et qui triomphe d'elle...

Un pas familier pèse sur les marches de vieux châtaignier dont les nœuds polis par les temps forment des dessins bizarres. On heurte à la porte de l'*atelier*. C'est M. Viales qui entre. Il a l'air soucieux, lui aussi. Il prend la main de son ami, s'asseoit à côté de lui, et, sans préliminaires, déclare :

— Je vais vous quitter bientôt.

Stupéfait, angoissé, M. Rapert proteste :

— Ce n'est pas sérieux, voyons. Où voulez-vous aller ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Je suis resté ici tant que j'ai pu vous être de quelque utilité. Maintenant vous n'avez plus besoin de moi. Votre thèse est prête. Demain vous serez quelqu'un. Moi j'ai besoin de repos et d'oubli. Pendant longtemps, j'ai cru, j'ai voulu

croire que je pourrais un jour vivre comme vous, d'une vie complète et tranquille. Hélas ! je suis trop l'esclave des longues habitudes. Je ne puis plus vivre ainsi, loin de tout ce que j'ai aimé, privé de la splendeur du culte de l'apaisement de la prière, de la joie du sacrifice volontairement consenti. Je veux redevenir ce que j'étais.

Le professeur voulut essayer de discuter, mais, en considérant le visage de son ami, il comprit que ce serait inutile. L'angoisse plus forte à la gorge comme s'il avait assisté, impuissant, à quelque naufrage, M. Viales reprit :

— J'aurais beau faire, on verrait toujours ce que je suis : un défroqué également suspect à ceux qu'il a délaissés et à presque tous ceux qui l'ont accueilli. De même que je parais gauche dans ces vêtements que je porte cependant depuis des mois, de même je suis trop gêné par une vie à laquelle je ne suis pas du tout préparé. Je me suis fait prêtre par vocation. Il faut que je redevienne prêtre.

M. Rapert, comprenant toute la détresse de cette âme, ne sut que dire :

— Mon pauvre et cher ami !...

— Ah ! oui, vous pouvez me plaindre. Si quelqu'un avait dû m'arracher à la servitude qui m'étreint, c'est vous, c'est Mme Rapert dont je ne saurai jamais assez reconnaître la bonté, la délicatesse. Mais puisque, malgré l'aide que vous m'avez si généreusement accordée, je demeure impuissant et malheureux, il vaut mieux que je me résigne et que je tâche de redevenir ce que j'étais.

— Ainsi vous allez vous soumettre à des despotes, à des imposteurs, renier ce que vous avez cru vrai ? Quelle misère et combien vous allez souffrir !

— Non, j'ai trop souffert jusqu'à présent en contemplant cette église qui était mon seul refuge sur terre et

d'où l'on m'a chassé. Que voulez-vous ? C'est très beau l'héroïsme et l'idéal, mais celui-là n'est-il pas toujours proportionné à celui-ci ? J'ai trop longtemps vécu d'un idéal de vie simple, monastique, avec ses mille préoccupations rituelles, pour pouvoir être heureux ailleurs. Mes poumons sont trop faibles pour le grand air des cîmes. Vous-même, permettez-moi de vous le dire affectueusement, aujourd'hui, paraissez bien déprimé par une vie trop intense.

Je n'ai pas votre énergie, je le confesse et je suis lié, depuis mon enfance, à une existence toute autre à laquelle, pour être tranquille, sinon heureux, je me vois contraint de revenir.

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? Comment avez-vous changé si vite d'avis ?

— Si vite ? Je souriais quand vous vouliez bien tous faire attention à moi, mais mon esprit était souvent ailleurs, absorbé dans une méditation douloureuse que rendait plus âpre encore comme un vague remords. Pendant les vacances de Pâques, je ne suis pas resté longtemps dans l'Ariège, car on s'étonnait, on s'indignait de voir que j'avais abandonné la prêtrise. « Que doit penser le pauvre vieux curé qui vous a élevé, s'il voit cela ? » me disaient de braves gens avec un reproche amer dans la voix. Je voyageai un peu au hasard du côté des Alpes, je passai un jour à Voiron et une envie soudaine me prit de visiter l'ancien couvent des Chartreux.

Je fis la route à pied, seul, depuis Saint-Laurent-du-Pont. Je méditais longuement, après Fourvoirie, dans les solitudes du *désert* que le torrent emplit de sa voix grave. C'est là, me disais-je, que Bruno et ses compagnons se réfugièrent pour échapper au monde et pour jouir d'une vie paisible, dans la contemplation de Dieu.

Ma promenade dans les longs couloirs déserts, dans

la bibliothèque dévastée, les cellules vides et le petit cimetière où dorment les prieurs sous une croix de pierre et les autres frères sous une croix de bois, finit de me décider.

Rentré ici, je fus repris par le charme de la vie de famille et j'hésitai de nouveau. J'essayai de me raccrocher à votre sympathie comme le naufragé à quelque épave. Mes sommeils étaient troublés et je travaillais avec ardeur pour éloigner cette souffrance qui me poignait comme un remords.

Ce matin, je me suis levé à l'aube. J'ai gagné la cathédrale par la petite porte du jardin. Prostré dans le chœur, j'ai fait mon examen de conscience, longuement et avec ferveur, j'ai supplié Dieu. Comme j'ai relu ces jours-ci, parmi les sources que nous consultions, le passage où Flavius Josèphe parle de l'exil d'Hérode et d'Hérodiade à Lugdunum Convenarum, j'ai cru tout à coup voir rôder autour de moi ces ombres maudites. Elles ricanaient :

— Toi aussi, tu renies le Christ et tu le combats. Sors du temple !

Les vitraux saignaient dans la lueur rouge d'une aube orageuse et le crucifix douloureux, comme écartelé sur ce fond sanglant, me tendait les bras. Une lueur attirante, fascinante, naissait dans la cavité sombre de ses paupières creusées.

Je regardai autour de moi. Les figures du chœur riaient, grimaçantes ou suppliantes. Les diablotins tendaient vers moi leurs poings griffus, les statuettes impudiques tournaient autour de ma tête comme les damnés de l'amour dans l'enfer du Dante. Vision horrible qui me bouleversait de terreur et de dégoût. Puis les sybilles me parlèrent et les prophètes à leur tour. Toute la foi de

ma jeunesse me revint au cœur et ce fut si violent que je perdis un moment connaissance...

Le chant de l'orgue me réveilla. M. Trinquet répétait quelques motifs de la grand'messe pour dimanche. Depuis longtemps je n'avais plus goûté la douceur apaisante du plain-chant, la beauté séculaire des offices. Caché derrière les boiseries, j'ai osé assister à la messe. Chaque parole du prêtre, chaque coup de clochette m'émouvait, me reprenait, m'enchaînait. Je ne puis plus vivre ainsi. Comme la brebis égarée de l'Ecriture, il est temps que je rentre au bercail...

Il y eut un silence lourd de plusieurs minutes. L'historien songeait, une fois de plus, à la puissance formidable de ces habitudes rituelles qui se perpétuent comme une chaîne dans le subconscient et si vieilles que certains gestes du prêtre catholique reproduisent les danses sacrées des mages chaldéens.

M. Viales reprit :

— C'est la paix profonde et complète de la vie du cloître que je veux goûter. Dites à Mme Rapert, je vous prie, que je vais partir.

— Bien, dit le professeur. Vous êtes libre. Mais vous gâchez irrémédiablement votre vie. Y songez-vous? Vous n'aurez même pas la satisfaction d'enseigner car on vous tiendra pour suspect pendant longtemps et l'on ne vous confiera pas, de sitôt, une chaire.

— J'ai songé à tout cela. Mais je ne puis plus lutter.

Après une pause, il ajouta d'une voix très basse :

Quand nous sommes pris, voyez-vous, c'est fini. Nous devons mourir où nous sommes attachés par toute notre éducation, par toutes nos habitudes. On devrait éviter d'engager à la légère les enfants dans cette voie car c'est les y condamner pour toujours.

Il sortit pour terminer ses préparatifs de départ.

M. Rapert alla avertir sa femme qui ne fut pas trop étonnée.

— Je m'y attendais un peu, dit-elle. Je le voyais toujours songeur et triste dès qu'on ne l'observait plus. Ce pauvre homme est malheureux avec nous. Il manque de volonté. On les assouplit tellement dès leur jeunesse qu'ils restent pour toujours prisonniers comme les oiseaux élevés dans la servitude. Nous n'y pouvons rien.

— Il me semble cependant qu'on peut faire preuve de volonté, déclara un peu sèchement le professeur, redevenu très ferme depuis qu'il ne voyait plus le regard de bête traquée de M. Viales.

— Ah ! oui, c'est beau, la volonté, répliqua-t-elle. Mais nous l'exigeons bien plus chez les autres qu'en nous-même. En réalité, mon ami, chacun de nous, bien souvent, suit, bon gré, mal gré, le mirage qu'il croit être le bonheur.

— Allons, voyons, riposta M. Rapert d'un ton cassant et gagné par une irritation sourde dont il ne devinait pas la cause, ce qui l'exaspérait encore davantage, tu ne vas pas soutenir qu'on n'est pas capable de rester libre quand on a eu le courage de s'affranchir ?

— S'affranchir, c'est l'effort d'un instant, d'une heure si tu veux. Rester indépendant, c'est bien plus difficile.

— Difficile... difficile... pour les sensitives et les femmelettes, oui ; pour les cœurs virils, non.

Un peu agacée à la longue par la dureté et l'assurance de son mari, elle eut un frémissement des paupières, une longue inspiration comme si un secret l'étouffait et, brusquement, lui jeta :

— Sois donc énergique, toi qui es si sévère pour les autres. Tu reproches à ce pauvre M. Viales de se laisser trop guider par son cœur. Eh ! bien, je te reproche, moi,

car à la fin je suis lasse, de te laisser trop guider par... comment dirai-je... ton intelligence ? ton ambition ? Choisis toi-même comme il te plaira. Mais je suis sûre d'une chose maintenant, c'est que tu n'aimes plus que ton travail, que ton œuvre, c'est que tu dédaignes tout, tu méprises tout, à commencer par moi...

Surpris, il la regarda, frémissante, les yeux pleins de larmes. Il s'aperçut pour la première fois qu'elle avait les traits tirés, les yeux flétris, quelques fils d'argent dans ses bandeaux lourds. Il sentit alors en se rapprochant tout à coup d'elle, combien il s'en était inconsciemment éloigné. Mais une fierté dernière le poussait à se disculper. D'un ton bien radouci, il expliqua :

— Oui, j'avoue que je me suis laissé un peu trop absorber par mon travail. Mais c'est fatal. Tu dois le comprendre. Vraiment tu exagères. Tu sais que je t'aime bien, toujours.

— Je serai plus sincère que toi, Paul. Il y a des moments où j'en doute et ces moments sont affreux. Mais il y a quelque chose de plus affreux, c'est de te voir dépérir, consumé par cette flamme intérieure qui te possède tout entier, jour et nuit, sans te laisser un moment de repos. Ah ! prends garde, mon aimé. La course à la gloire est trop souvent la course à l'abîme. Et les vies obscures dont tu parles tant, se brûlent à tournoyer trop près de la lumière.

Il eut un sursaut d'orgueil, se frappa la poitrine :

— Mais je me porte très bien. Je suis très solide...

Un accès de toux l'interrompit. Il reprit, la voix voilée :

— Dans deux mois, nous nous mettrons au vert, ma chère amie et, libres de tout souci, nous aurons une vie bien douce.

Elle ne l'écoutait pas et pleurait à gros sanglots,

effondrée dans un fauteuil, brisée par cette scène, la première depuis leur mariage déjà lointain. Il essayait de la consoler, voulait la prendre dans ses bras comme une enfant qui souffre, mais elle le repoussait nerveusement.

Mu par une réaction soudaine, il s'écria :

— Ah ! tonnerre ! je vais la jeter au feu, ma thèse, puisque c'est ainsi et nous redeviendrons bien tranquilles après.

Il ouvrit la porte, fit un pas dans le corridor et se heurta à M. Viales. Ils se regardèrent. Calme, le visage serein après les journées de doute et d'angoisse, l'ancien prêtre lui prit le bras.

— Restez donc ici, mon enfant, vous n'êtes pas raisonnable.

Il l'entraînait dans le salon, prenait la main de Mme Rapert qui faisait effort pour lui cacher son trouble, la joignait à celle de son mari. Et, les tenant serrées toutes les deux dans les siennes, il leur parlait doucement :

— Aimez-vous bien, mes amis, puisque vous avez au moins ce refuge. Il est sûr. Si vous étiez isolés, abandonnés comme je le suis, vous envieriez ceux qui possèdent un être cher pour les consoler. Vous, mon ami, reconnaissez vos torts. Vous avez trop inquiété Mme Rapert. Soyez plus prudent désormais et dites-vous que vous n'appartenez pas seulement à la science. Vous, madame, excusez-le, continuez de l'aider et de l'aimer.

Après une pause, il reprit :

— Un peu de calme suffit pour apaiser les détresses humaines. Ce calme vous manque à vous comme à moi. Cherchons-le ensemble en songeant à autre chose. Je dois vous expliquer, madame, les motifs qui m'obligent à prendre congé de vous. Ils se résument dans la foi que je n'ai pas perdue, dans mon attachement à l'Eglise. J'ai

eu beau lutter, la force de l'habitude a été victorieuse de ma volonté trop peu accoutumée à agir.

Il rappela de nouveau ses peines, ses détresses qu'il avait essayé de calmer en travaillant de toutes ses forces avec l'historien, mais qui revenaient, plus aigües et tenaces ensuite. Il reparla de son voyage à la Grande-Chartreuse et de l'émotion poignante qu'il avait éprouvée en visitant ce monastère abandonné. Son cœur s'était attristé irrémédiablement sous l'influence d'une solitude semblable à celle qui l'étreignait déjà sourdement et ce sentiment avait été douloureux comme une déchirure au fond même de l'être. Tout son subconscient s'était éclairé d'un coup : il avait vu en une minute ce qui lui manquait et la route à reprendre.

Bien qu'incrédules, Mme et M. Rapert comprenaient cet attachement invincible qui peut disparaître un moment mais pour revenir plus fort, semblable à ces troubles mystérieux qui minent lentement des personnes d'apparence robuste. Ils écoutaient, pensifs. La peine de leur ami leur faisait oublier la leur. Ce ne fut qu'après son départ, lugubre comme des funérailles, qu'ils se retrouvèrent seuls et tristes plus que jamais.

Le soleil couchant incendiait les verrières de la cathédrale qui, toute rose, flamboyait dans le crépuscule violacé. Le sphinx casqué du hourd avait repris sa proie.

X

L'œuvre était enfin sous presse. M. Rapert s'intéressait au travail d'impression, à cette création définitive qui lui procurait quelque joie. Avec grand soin, il corrigeait les épreuves, ajoutait aux notes bibliographiques déjà nombreuses. L'instituteur venait le voir souvent, dans la soirée, car il n'était plus retenu par les cours d'adultes. Ils causaient des quelques découvertes faites par hasard dans un champ, pendant un labour profond ou une plantation. Ils espéraient toujours une réponse favorable de Paris. Tout était prévu. Le plan des premières fouilles était déjà arrêté. Il ne manquait plus que l'appui moral et financier de la Société dont faisait partie M. Audhuy.

Mais l'académicien ne répondait plus depuis quelques semaines aux lettres pressantes du professeur. Celui-ci était presque inquiet. Il avait essayé de se renseigner auprès de M. Sentis qui déclarait ne rien savoir de nouveau. Et les deux chercheurs en étaient réduits à une attente énervante à la longue. Ils étaient d'autant plus

ennuyés que des fouilles se faisaient déjà en cachette et que leur produit, soigneusement dissimulé, était emporté par des brocanteurs qui, très souvent, visitaient une à une les maisons du village.

Cet énervement perpétuel finit d'épuiser M. Rapert. Il se sentit de plus en plus fatigué. Ses joues se creusaient, ses yeux brillaient de fièvre. Il toussait presque continuellement. Aussi, sa femme très inquiète, fit-elle prévenir un jour un médecin. Il arriva à bicyclette sous une pluie battante, crotté jusqu'aux reins, mais l'allure décidée et le regard vif. Très correct en dépit de son apparent sans-gêne, il sut cacher la mauvaise impression que lui fit le malade. Il déclara réserver son diagnostic, ne voulut parler pour le moment que de faiblesse générale, ordonna le repos complet et la suralimentation.

Le professeur le railla doucement :

— Vous êtes bien bon, docteur, mais il faudrait changer radicalement mon organisme. Je ne suis fait ni pour le repos complet ni pour la suralimentation. Toutes les fois que j'ai voulu essayer de réagir contre ma débilité en augmentant ma nourriture, j'ai éprouvé de pénibles embarras gastriques qui m'affaiblissaient bien davantage. Quant au repos complet, je le goûterai lorsque je serai mort.

Il disait cela de son ton à la fois moqueur et attristé. Mme Rapert, émue par je ne sais quel pressentiment, intervint :

— Mais, mon ami, tu dois obéir au docteur. Tu vois bien que tu es très faible et que tu ne parviens pas à guérir de cette bronchite que tu traînes depuis plusieurs mois ?

— Oh ! bronchite, en voilà un grand mot. A l'inverse des paysans de Montaigne qui tâchaient d'adoucir les maladies en les baptisant de noms bénins, tu vas vouloir

m'effrayer comme un petit garçon en appelant bronchite un rhume sans importance...

Le docteur le gronda :

— Vous avez tort, monsieur, et madame a raison. J'excuse à la rigueur l'imprévoyance des paysans qui, faute d'instruction, m'avertissent trop souvent quand il n'y a plus rien à tenter. Mais je ne comprends pas qu'une personne instruite traîne pendant des mois une maladie, voire un malaise qui, pris au début, serait guéri très vite et qui, soigné trop tard, peut devenir grave.

Vous n'en êtes pas encore là, ajouta-t-il très vite pour ne pas effrayer le malade, mais il est temps de vous ménager. Adieu, je reviendrai dans une huitaine.

En descendant l'escalier, il dit à demi-voix à Mme Rapert qui l'accompagnait, tenaillée par l'angoisse :

— Ayons confiance, mais soignons-le bien. Je ne puis vous cacher qu'il fait de la tuberculose.

La voyant pâle, les yeux agrandis par la douleur, il continua :

— Ne vous désolez pas, madame. J'en ai sauvé d'autres bien plus malades que votre mari. S'il veut m'écouter, je réponds de sa guérison dans un délai de quelques mois.

— Vous connaissez quelque remède énergique, docteur ? interrogea-t-elle, se raccrochant à cet espoir.

— Oui, madame, et il fait ses preuves autrement que par les journaux. La plupart des tuberculeux meurent de peur ou faute de soins. Dissimulons son état à M. Rapert pour qu'il ne désespère pas en pure perte. Essayez de le distraire. Faites-le manger assez souvent, pas trop à la fois, pour ne pas le fatiguer. Laissez-le lire et travailler un peu, car l'oisiveté le tuerait. Mais beaucoup de sommeil et une vie très calme. Je reviendrai dans

quelques jours et je vous ferai parvenir dès ce soir la potion que je vais préparer moi-même.

Comme il sortait, M. Darbas s'approcha pour prendre des nouvelles.

— Bonjour, docteur. Toujours dehors malgré le mauvais temps ? Vous êtes admirable.

— Bah ! bah ! Je me porte bien et d'autres souffrent. Il faut les soigner.

— Vous en guérissez beaucoup. Je vous félicite. J'entends souvent faire votre éloge. C'est un apostolat que votre profession, telle que vous la comprenez. Vous devez éprouver de bien grandes joies.

Le médecin, qui avait déjà remis son capuchon et ses gants, s'arrêta sur le seuil et répondit :

— Il faut tenir compte aussi de la douleur que nous ressentons quand nous manquons, malgré nous, à la confiance d'un malade et de sa famille, lorsque, en dépit de tous nos soins, nous le voyons partir peu à peu. Oh ! c'est horrible !

Une jeune fille de Tibiran est morte il y a huit jours. Je la soignais depuis plus d'un an. J'espérais beaucoup il y a trois mois encore. Mais ce mauvais printemps a tout gâté. Eh ! bien, je me suis fais d'amers reproches. Il me semblait que j'étais un peu responsable de sa mort. Voilà ce qui nous gâte la joie des guérisons...

Et il partit sous la rafale, dans la boue qui giclait sous ses pneumatiques, vers d'autres misères et d'autres douleurs.

En entrant dans la maison, l'instituteur disait à Mme Rapert :

— Ils sont remarquables, vous savez, certains de ces médecins de campagne. Ni paresseux, ni bluffeurs comme le sont parfois leurs confrères des villes, il faut qu'ils aient le feu sacré. Celui-ci ne gagne pas plus de quatre

ou cinq mille francs par an, j'en suis bien sûr et il trouve encore le moyen de faire beaucoup de bien autour de lui. Ses clients pauvres ne sont pas à plaindre.

Un bruit de toux l'interrompit. Mme Rapert s'arrêta, tremblante. Le jeune homme la consola :

— Il le guérira vite, allez, le docteur Portier. C'est un savant, croyez-moi. Mais il faut que M. Rapert soit raisonnable. Je vais le lui dire.

— Allez et tâchez de le convaincre, cher monsieur, répondit la jeune femme, accablée d'une tristesse indicible. Je préfère ne pas venir. S'il me voyait maintenant, il lirait vite dans mes yeux le désespoir qui me navre.

Et elle se retira dans le salon pour pleurer longuement. Ce qu'elle appréhendait depuis si longtemps, était arrivé. Il était donc malade, vraiment malade. Avec l'exagération des premiers moments où la réalité apparaît encore plus effrayante à cause de la surprise qui l'accompagne, elle le considérait comme condamné à mourir bientôt. Un désespoir profond la secouait toute et elle se blottit comme une enfant frileuse dans le fauteuil qui se trouvait au plus obscur de la pièce à peine éclairée par la demiclarté du ciel chargé de bruine.

Pendant ce temps, l'instituteur montait lentement l'escalier et sentait sa belle assurance de tout à l'heure l'abandonner peu à peu. Au fond, il était timide malgré son entrain et sa volonté toujours prête à l'effort. Que dirait-il à son éminent ami ? Saurait-il seulement lui parler assez pour le forcer à se ménager sans l'effrayer inutilement ? Le moindre impair serait vite perçu et pourrait avoir de bien fâcheuses conséquences. Volontiers, il se serait retiré. Mais il avait promis d'intervenir à Mme Rapert et devait tenir sa promesse.

Il heurta la porte de l'*atelier*, et entra presqu'aussitôt. Le professeur était assis, tourné vers la fenêtre d'où l'on

découvrait la cathédrale que zébraient les gouttes d'eau parfois épaisses comme un voile. Des nuages blancs déchiquetés traînaient lentement au-dessus du clocher, sur les croupes verdoyantes.

— Eh ! bien ? interrogea le malade en tendant sa main maigre et pâle, que pensez-vous de ce vilain temps ? Il ferait bon entreprendre des fouilles avec ces ondées.

— Oh ! les fouilles, répondit l'instituteur, il ne faut pas y songer pour deux raisons. D'abord parce que nos savants ne sont pas du tout pressés, ensuite parce que vous avez besoin d'un repos sérieux.

— Mais vous ne croyez peut-être pas que je vais rester couché pendant des mois, mon cher ? Je suis un peu affaibli, c'est vrai ; mais quelques jours de trêve me remettent vite. Voulez-vous que j'abandonne mon travail qui est aussi — et beaucoup — le vôtre ? Non, non. La thèse va partir aujourd'hui de l'imprimerie et j'espère aller la soutenir à Paris dans quelques mois.

— Soit, continua M. Darbas pour ne pas le contrarier. Mais vous avouerez que vous avez besoin de récupérer toutes vos forces pour la soutenance de cette thèse. Soyez donc tranquille. Mangez, dormez, ne vous tracassez point.

— Ah ! oui, vous êtes simpliste, mon cher. Si je me plongeais pendant deux mois seulement dans la vie animale — ou végétative à votre choix — que vous me proposez, je deviendrais un joli candidat. Je serais complètement rouillé, empâté, incapable de répondre vite et bien aux multiples questions qui me seront posées. Que voulez-vous ? Je puis accepter de me reposer un peu, mais non de m'abêtir. Je ne puis volontairement perdre, irrémédiablement peut-être, les habitudes intellectuelles

que j'ai péniblement acquises et qui sont mon gagne-pain, en somme.

Et comme le jeune homme faisait un geste de protestation, il ajouta, vite et d'une voix un peu plus basse :

— Pourquoi ne vous avouerais-je pas d'ailleurs, puisque nous sommes seuls et que j'ai toute confiance en votre discrétion, que je ne pourrais plus vivre sans cette œuvre qui m'a pris tout entier ? Sans elle, je m'ennuie. C'est à elle que je songe, le jour, la nuit. Vous savez bien que, dans notre cerveau, le subconscient travaille sans relâche à l'assimilation d'idées que nous imposent soit le milieu, soit le temps, soit les circonstances. Tout cela fermente continuellement comme dans une cuve hermétiquement close, dissimulé par les préoccupations superficielles. Mais la fermentation s'achève et voici que des idées nouvelles en jaillissent et accaparent tout notre moi.

Il fit une pause et prononça lentement ces mots désespérés :

— Je ne puis pourtant pas me tuer pour m'empêcher de penser.

M. Darbas ne sut que répondre :

— Essayez de réagir pendant quelques jours.

L'historien laissa échapper un geste d'impatience :

— Quand je vous dis que c'est impossible. Je me suis assez interrogé, ausculté, étudié. Rien à faire. Otez ces livres. Transportez-moi ailleurs, à la Grande-Chartreuse dont la solitude a repris à jamais notre pauvre Viales. Que je sois seul ou avec vous, rien n'empêchera mon cerveau de vivre à sa guise, mon subconscient de fermenter, mon esprit de poursuivre sa route.

L'instituteur vit que toute tentative serait stérile. Il voulut s'en aller. Mais son ami le retint pour parler de Gaston, des jeunes filles. Avant de le laisser partir, il lui dit avec un sourire triste :

— Vous serez plus heureux que moi, car vous spéculez moins et pouvez réaliser davantage. Toute recherche est une fièvre que la possession du but convoité, seule apaise. Vous goûtez chaque jour la joie du travail accompli puisque vous constatez à toute heure les bons résultats de vos efforts. Aussi êtes-vous payé, bien payé de ceux-ci. Que ne puis-je être comme vous ! J'ai visé trop haut, peut-être. Je serais plus heureux dans ma classe, à Douai. Vos Pyrénées ont été pour moi un mirage épuisant, une magie dangereuse. Mais je fais trop de discours. Excusez-moi. Au revoir.

Au bas de l'escalier, le jeune homme trouva Mme Rapert, les yeux rouges, vaillante cependant. Il voulut la consoler par des paroles banales. Mais elle, comprenant que son mari était toujours dans le même état d'esprit, pâlit encore. Elle remercia l'instituteur, l'accompagna jusqu'à la porte et chercha le moyen d'arracher au moins pendant quelque temps le professeur à l'œuvre qui l'épuisait.

Elle se souvint qu'il aimait beaucoup les voyages en montagne et que Mlle d'Estancarbon lui avait promis de venir les chercher pour les distraire. Elle prit un manteau et se rendit au bureau de poste pour téléphoner à Raymonde. Justement celle-ci se trouvait chez elle, retenue par la pluie, assez ennuyée de ne pouvoir aller respirer le grand air. Une nouvelle auto de tourisme venait d'arriver. M. d'Estancarbon l'avait déjà mise au point. On ferait une grande randonnée en montagne avec *camping* au besoin, dès que le docteur autoriserait M. Rapert à prendre part à cette excursion.

XI

Elle eut lieu un mois après. L'itinéraire avait été soigneusement étudié d'avance. On devait partir par Antichan et le col des Ares et aller dans la vallée du Ger jusqu'à Coulédoux. Là on camperait. Le lendemain, on redescendrait la vallée par Aspet.

Pour partir plus tôt le matin, M. d'Estancarbon et les deux jeunes filles étaient venus à Saint-Bertrand la veille au soir. Le temps était splendide, la chaleur supportable. Tout s'annonçait à souhait.

Dès quatre heures, Raymonde et Marguerite réveillaient tout le monde. Elles auraient été plus joyeuses évidemment si leurs fiancés avaient pu venir ; mais ils étaient retenus tous les deux par leur travail. Ce serait pour plus tard. Le plaisir les grisait quand même, car la certitude du bonheur du lendemain subsistait toujours pour elles.

Paul Darbas était venu leur souhaiter un bon voyage et revoir encore Marguerite. Il la complimenta

sur sa toilette d'auto qui lui seyait fort bien. A cinq heures un quart, la voiture démarrait dans le crépitement de ses quatre cylindres.

Ils dévalèrent la côte et traversèrent Valcabrère à une allure modérée, car M. d'Estancarbon était prudent depuis l'aventure de Saint-Béat. Ils tournèrent à droite du pont de Labroquère et prirent la route de Loures.

Après une descente en vitesse qui émut délicieusement les jeunes filles dont le visage devint tout rose sous la caresse un peu brutale du vent frais de la montagne, M. d'Estancarbon ralentit pour traverser le bourg. Deux voitures étaient déjà prêtes à partir pour transporter les buveurs d'eau purgative soit à Barbazan, soit à Siradan, les stations voisines et rivales qui abusent entre elles d'affiches, comme en période électorale. Quelques personnes, le plus souvent obèses, se promenaient, heureuses de goûter le charme de la campagne le matin, charme inconnu aux habitants des villes. Après le casino et la gare, l'auto fit ranger quelques groupes qui allaient pêcher dans l'Ourse ou la Garonne, avec l'espoir d'une plantureuse moisson de truites. Ainsi de bons bourgeois, de petits rentiers, voire des propriétaires modestes viennent, chaque année, se reposer pendant une ou deux neuvaines dans cette jolie petite ville, admirablement située, où l'on peut villégiaturer à peu de frais et sans la tentation permanente des grosses dépenses.

Il fallut stopper à l'entrée du pont de Luscan pour le péage. Une belle allée de peupliers-carolins les conduisit à la route de Barbazan à Fronsac qui serpente au pied de la montagne, et surplombe parfois la Garonne.

Le fleuve était étroit et maigre. Ses eaux, vives et claires, laissaient à nu, sur les deux rives, des bancs de galets de marbres polychromes. Des peupliers longs et fins comme les arbres qu'aimaient à peindre les artistes

italiens du début du seizième siècle, formaient, le long des rives, des rangées parallèles. Les pentes tombaient, abruptes, des deux côtés de la vallée, tantôt dénudées et d'un brun morne, tantôt verdoyantes de taillis de chênes.

Dix minutes plus tard, ils montaient en première vitesse, les lacets d'Antichan. Dans ce village, ils s'arrrêtèrent pour contempler, du rond-point que forme la route, les deux vallées de la Garonne et de la Barousse qui s'étendaient à leurs pieds. Douze villages brillaient au soleil, dans la verdure, du blanc de leurs murailles, du bleu gris de leurs ardoises ou du rouge clair de leurs tuiles. Ceux des Frontignes s'étageaient sur les rochers qui forment un gigantesque amphithéâtre borné par la montagne de Galié au nord, par le pic de Gar au sud. Dans la vallée de la Garonne, on voyait Fronsac, Esténos, Saléchan et Sainte-Marie. D'autres s'apercevaient dans la Barousse que dominait la pyramide rectiligne du Mont-Lass.

Ils repartirent. La route, très belle, montait régulière au flanc nord du pic de Gar dont les forêts épaisses paraissaient presque noires dans le ciel bleu. Saint-Pé-d'Ardet avec de vieilles maisons autour de l'église et quelques villas coquettes alentour, était au-dessous d'eux. Le petit lac qui s'étend près du village, luisait doucement dans l'ombre des monts.

A mesure qu'ils avançaient, d'autres montagnes paraissaient derrière celles de la Barousse ; et, au nord, par dessus les croupes de Barbazan et de Sauveterre, les côteaux bleutés des *serres* qui dominent la plaine de Riviére apparaissaient avec les ondulations infinies qui descendent du Lannemezan sur toute la Gascogne.

Un détour et tout disparut. L'auto reprit de la vitesse et il fallut tenir la main au levier des freins car la pente

douce tout d'abord, devenait rapide. Une gorge sauvage s'ouvrait à gauche tandis que le flanc boisé de la montagne fermait toujours l'horizon à droite. Puis cet horizon s'élargit. Par delà une vallée dont on ne voyait pas le fond, une montagne couverte de sapins parut et se montra bientôt tout entière. C'était encore le pic de Gar autour duquel on tournait depuis Fronsac. On dévala un kilomètre, puis la voiture stoppa.

De cet endroit qui dominait le village de Moncaup dont les toits de tuiles se pressaient au fond d'un immense entonnoir, s'apercevait, très verte, la vallée supérieure du Job. Au pied d'un énorme cône de débris arrachés par l'érosion au massif de Gar, Arguenos montrait les deux ailes de son groupe scolaire et quelques maisons dont les murs paraissaient grisâtres dans le lointain. Entre les deux villages et au-delà, vers les pentes de Cagire qui descendaient, ombreuses, sur Juzet-d'Izaut, des champs réguliers s'étageaient, en lignes courbes ou rectilignes, souvent parallèles. La majesté sauvage de la montagne sylvestre contrastait étrangement avec cette campagne si bien cultivée. Nul bruit ne montait de la vallée que l'on aurait pu croire déserte si l'on n'avait aperçu de loin en loin, des points noirs ou clairs qui s'agitaient sur la glèbe roussâtre : cultivateurs et attelages au travail.

Après quelques réflexions échangées à demi-voix, ils repartirent, toujours entraînés par la pente rapide, avec la sensation d'être attirés, happés même par un gouffre. Le dernier virage dépassé, la route s'allongea toute droite et le moteur reprit, par intermittences, son crépitement régulier. Un moment, ils s'arrêtèrent au bas de Cazaunous devant une auberge tenue par une bonne femme toujours alerte et souriante. Sous un kiosque à la verdure indigente, au bord du ruisseau, ils mangèrent un peu de pain bis et de saucisson bien poivré.

Puis ce fut la montée vers Juzet que l'on traversa très vite et le col de Buret, ombreux et verdoyant, qui rappelle, par sa fraîcheur, un coin de la Suisse normande. Au moment de tourner, avant Sengouagnet, sur la route de Portet, M. Rapert fit stopper devant une petite chapelle de la Vierge décorée avec une profusion d'or et d'azur. Une grille soigneusement peinte entourait un petit parterre de roses. Sereine et candide, la statue souriait dans son impassibilité d'idole, les mains tendues vers ceux qui venaient, mais sans les voir, ses yeux aux paupières trop bistrées, baissés vers la terre. Sur un pilier, une plaque de marbre rappelait que l'on avait construit cet ex-voto parce que le village avait été préservé du choléra en 1852.

Selon son habitude, le professeur pensait tout haut :

— Ne croirait-on pas voir un de ces temples rustiques dont l'antiquité peuplait les sites agréables ou les endroits terribles? Ainsi subsistent les vieilles croyances sous des formes à peine modifiées.

— Oh ! protesta Raymonde. Il y a néanmoins une grande différence, avouez-le, entre le culte de la Sainte-Vierge et les idôlatries du passé.

M. Rapert se retint de répondre pour ne pas froisser la jeune fille. Mais Marguerite, que ses méditations douloureuses et les conversations entendues avaient émancipée, dit d'un ton légèrement railleur :

— Quelle différence, vois-tu donc ma chérie? Si nous étions à l'époque romaine, nous aurions là une statue autrement drapée, une inscription différente. Mais le symbole reste le même. Le peuple a été longtemps trop peu instruit pour pouvoir s'intéresser aux idées abstraites. Il ne sait voir encore bien souvent que la réalité. Vénus personnifiait la beauté, Minerve la sagesse et la Vierge représente la douceur et la bonté maternelles.

— Je vois bien que tu deviens un esprit fort, toi aussi, répliqua Raymonde. Après tout, tu peux avoir raison. Nous avons besoin de croire à quelque chose de surnaturel, de plus beau que les réalités coutumières.

Ne trouvez-vous pas, ajouta-t-elle, qu'une promenade comme celle que nous faisons aujourd'hui pousse à rêver, à chercher au-delà du train-train ordinaire pour essayer de vivre d'une vie plus large, plus complète qui nous permettrait de goûter toutes les beautés de la nature?

— La nature, la voilà bien la vieille divinité inéluctable et tangible, reprit M. Rapert. Que vous l'appeliez Maïa, Deméter ou Cybèle, nous venons d'elle et nous lui devons tout. Et, comme elle est splendide, nous nous acquittons avec bonheur de la dette sacrée que nous avons tous contractée envers elle.

Ils descendirent la côte raide qui va rejoindre la vallée du Ger et furent bientôt dans une gorge sauvage dont les rochers, presque partout, étaient couverts de verdure. Des chênes, des tilleuls, des merisiers déployaient sur la route les éventails de leurs ramures. Des troncs se penchaient, tendus dans un perpétuel effort, au-dessus du ravin où grondait le torrent. Les eaux limpides ruisselaient de Cagire dans un bruissement très doux et frais. Çà et là, de grosses touffes de buis se dressaient, figées dans une pose raide...

A chaque détour, le point de vue changeait, toujours d'une beauté étrange. C'était bien un peu de frayeur que l'on ressentait dans ces solitudes, au pied de cette immense pyramide de roches, dans la perpétuelle plainte des eaux qu'elle avait captées en plein ciel pour les laisser couler sur ses flancs vers les plaines fertiles. Mais cette solitude était douce par son ombre apaisante, par sa fraîcheur ; et l'air pur, chargé de l'âpre senteur des futaies humides, vivifiait les poitrines.

Il fallut bientôt modérer l'allure car les lacets étroits de la route n'étaient pas sans danger. On allait lentement avec des à-côtés brusques, sans voir bien loin devant soi. Parfois, l'auto semblait obligée de s'arrêter, face à la gorge profonde où le Ger grondait sous les ramures.

Bientôt, la vue s'étendit, les pentes étant moins abruptes. Des prairies, quelques champs avec, de loin en loin, les toits d'ardoise isolés de granges ou, groupés, de hameaux, surgirent. La route dévalait assez brusquement vers le torrent qu'elle avait surplombé jusque-là. Un affreux tournant, véritable casse-cou, fit jeter un cri à Mme Rapert et la voiture stoppa devant l'auberge de Henne-Morte.

— Arrêtons-nous ici ! fredonna M. d'Estancarbon sur l'air du « Chalet » et il sauta du *baquet* pour se dégourdir les jambes. Suivez-moi, mesdames et monsieur, ajouta-t-il d'un air entendu. Je vais vous montrer l'un des coins les plus pittoresques de cette région. Tout d'abord, regardez-moi ça. Et il leva sa main droite après avoir fait quelques pas.

— Oh ! s'écria Marguerite. Mais ce rocher pourrait bien tomber !

— Oui, mademoiselle, et nous ne serions pas en bonne posture.

Sur la pente, fortement inclinée, un énorme bloc de rocher taillé comme la proue d'un navire, était suspendu par un miracle d'équilibre. Un petit chêne, tordu par les rafales, flottait comme un pavillon sur son avant. Et l'on s'attendait à voir brusquement cette masse glisser sur la pente dénudée, défoncer la route et bondir jusqu'au fond du ravin.

— Passons vite, voulez-vous? proposa prudemment Mme Rapert.

— Alons voir le pont de l'Oule et la route de Coulé-

deux avant de nous y engager, dit M. d'Estancarbon. Nous aurons ainsi le loisir de contempler tout à notre aise le paysage.

A droite, à gauche, en face, se dressaient des parois de roches souvent boisées et verdoyantes, parfois laissant voir à nu leurs teintes brunes ou grisâtres. La vallée forme un coude brusque et c'est à ce détour que l'on a construit un pont. Il domine de très haut les eaux claires qui bouillonnent sur les rochers qui les déchirent.

Ils se penchèrent sur le parapet. M. d'Estancarbon rappela un souvenir tragique :

— C'est ici que s'est tué un de vos collègues, M. Rapert, un professeur au lycée de Toulouse. Il descendait à bicyclette de Portet-d'Aspet par cette route qui grimpe derrière nous. Il ne put maîtriser à temps sa machine qui vint heurter le parapet ici même ; le malheureux alla s'écraser là, au fond, sur ces blocs de schiste.

— Ah ! fit simplement l'historien.

Et il regardait, les yeux agrandis, la place où une intelligence s'était évanouie à la suite d'une fatalité inexplicable. Encore une vie obscure anéantie pour on ne sait quelle rançon, dans un dessein à jamais ignoré. Il lui semblait voir un corps pantelant sur ces roches humides et du sang couler, par filets vermeils, dans les eaux claires du Ger. Il se redressa un peu pâle. Mme Rapert s'en aperçut.

— Allons plus loin, demanda-t-elle pour l'arracher à ses pensées lugubres.

Mais, inconsciemment, M. d'Estancarbon, qui manquait un peu de tact, insistait :

— Tenez, voyez le rocher d'ici. Regardez-le attentivement. Ne croirait-on pas voir un profil de femme morte? J'aperçois, en bas, la bouche figée dans un rictus suprême. Remarquez la courbe maigre du nez et les yeux

clos. C'est de là, sans doute, que vient ce nom de Henne-Morte qui signifie, en patois local : femme morte. Il existe bien une légende d'après laquelle une pauvre femme, tenue en prison par le seigneur d'Estadens et devenue folle, aurait été délivrée, pendant la Révolution, par les sans-culottes de Saint-Martory, se serait enfuie jusque dans ces parages et y serait morte de fatigue. Mais je crois que cette légende récente n'a été inventée que pour expliquer une appellation bien plus ancienne.

Personne ne répondit. Surpris, il regarda ses compagnons de voyage. Ils paraissaient tristes et las. Leurs fronts étaient soucieux. C'est avec des regards presque effrayés qu'ils regardaient en ce moment la montagne pourtant très pittoresque avec le hameau de Teste-Rouge accroché à droite, en plein soleil. Mais le souvenir de cette mort, cette vision macabre qui paraissait triompher sur son piédestal de verdure, dans le grand ciel bleu, les étreignait tous d'une angoisse profonde. Ils sentaient maintenant l'horreur de la montagne qui, à certaines heures, pèse lourdement sur le touriste solitaire, l'hostilité farouche de la nature sauvage contre l'homme chétif qui veut l'explorer d'abord, la dompter ensuite. Ils frémissaient en eux-mêmes au bruit des eaux grondantes qui paraissait fait des sanglots étouffés de victimes ou des cris de colère d'une divinité primitive.

Marguerite pensait à Ligarol épuisé par l'atmosphère des cîmes, aveuglé par le vertige, englouti dans le grand lac de Vénasque et des pleurs venaient à ses paupières.

— Allons, allons, s'écria M. d'Estancarbon. Vous avez tous des figures d'enterrement, ma parole. Ce n'est pas pour cela que nous sommes venus, j'espère? Que voulez-vous? C'est bien malheureux que ce professeur se soit tué. Mais hier son tour ; demain viendra le nôtre.

En attendant, profitons des beaux jours. Retournons à l'auto. La route n'est pas fameuse, certes, mais nous rculerons toujours jusqu'au *Lacus*.

Ils redescendirent à l'auberge et remontèrent en voiture. M. Rapert jeta un coup d'œil sur le profil sinistre du rocher, à l'endroit où quelqu'un avait disparu en pleine vigueur ; mais bientôt il fut distrait par le nouveau panorama qui s'étendait, baigné de soleil, devant eux. De plus, les soubresauts de l'automobile, secouée par un chemin défoncé, les poussèrent tous à rire.

Toujours des prairies vert-clair et des pentes couvertes de futaies vert-sombre. La vallée s'élargissait peu à peu. Le torrent se voyait mieux et décrivait des méandres dont la réverbération aveuglait parfois. Des maisons parurent, d'abord rares, puis, plus nombreuses. Après un détour, un village se dressa en plein ciel sur un promontoire couvert de prairies très fraîches, bien au-dessus de la vallée. La route montait en serpentant vers lui.

— Voilà Coulédoux, annonça le conducteur. Nous laisserons la voiture ici car nous ne pourrions aller plus loin sans avarie, je le crains. Ils n'ont pas de cantonnier probablement? Je vais signaler le fait au Touring-Club. Mais il faudra manger bientôt. Emportons les victuailles. Chacun sa part.

Il fit la distribution, gardant gentiment le plus gros fardeau pour lui-même et l'on se mit en route après avoir garé la voiture dans la cour d'une ferme.

La pente était raide et le soleil cuisant. Raymonde, la plus délicate, devenait toute rose et s'essoufflait. Son père lui prit le bras et l'entraîna sans peine. Il discourait toujours sur les beautés du paysage. Le professeur en était étonné. Jamais il ne se serait douté que ce brave bourgeois pût si bien goûter la poésie variée et si prenante de la montagne.

Au sommet de la rampe, au bas du village qui se dressait au-dessus d'eux, ils s'arrêtèrent un moment. Le *Lacus* paraissait tout petit dans le fond. Un autre village se voyait en face, de l'autre côté de la vallée.

— C'est Ger-de-Boutx qui fait partie du canton de Saint-Béat, expliqua M. d'Estancarbon.

Partout des pelouses mamelonnées sur des rocs, incurvées vers des cascatelles et dont le vert paraissait largement mêlé de jaune ; des forêts d'un vert presque noir maintenant dans tout l'éclat de la lumière. Des lueurs traînaient sur les ardoises bleues qui semblaient flamber au soleil et nul autre bruit que celui du torrent qui, nuit et jour, ébranle et ronge la vallée.

Ils descendirent, à l'ombre de la montagne, se rangèrent pour laisser passer un convoi de charbonniers qui conduisaient une dizaine de mulets aux harnais recouverts de clous de cuivre. Les vaillantes bêtes allaient, souples et fermes sur leurs pattes fines et noires, le cou tendu, les reins arqués sous les sacs qui les chargeaient. L'un des hommes au regard sombre, leur dit bonjour avec un accent bizarre.

— Ce sont des Italiens, dit M. d'Estancarbon. Il n'y a guère qu'eux par ici pour exploiter les hautes coupes et faire du charbon de hêtre.

Après avoir traversé le torrent, à côté d'un petit moulin, ils choisirent un coin de pré ombragé par des frênes, tout près du torrent dans lequel ils firent rafraîchir les bouteilles. Les dames étendirent une nappe, distribuèrent les couverts. Les hommes débouchèrent les bouteilles, ouvrirent les boîtes de conserves. Et, face à Coulédoux dont les maisons hérissaient le haut de la falaise, ils déjeunèrent avidement dans la fraîcheur et le bruit doux des eaux vives.

Une fillette passa, juchée en amazone sur un âne au

long poil gris. Les jambes bien droites dans de gros bas de laine brune, chaussée de galoches, la tête couverte d'une cape fanée qui recouvrait aussi ses bras croisés sur sa poitrine, elle allait, placide, son visage au long ovale pâle à peine éclairé par les yeux sombres et rêveurs. Toute la beauté indolente et fière des vieilles races pyrénéennes se personnifiait dans cette adolescente aux fins cheveux blonds. Et cette chevelure si rare dans le pays, rappelait peut-être quelque incursion d'autrefois, quelque rapt brutal de jeune vierge flave de Wisigoth ou de Vandale par l'autochtone persécuté.

— Tiens ! remarqua Marguerite. Elle porte du lait dans un seau de bois d'une forme bizarre. On le dirait fait d'un seule pièce.

— Mais oui, répondit M. d'Estancarbon entre deux grosses bouchées, vous ne connaissez pas le système? On perce la base d'un beau sapin avec une tige de fer rougie au feu. L'intérieur se pourrit vite. On scie l'arbre et le récipient est tout fait sans qu'on ait besoin de douves ni de cercles. S'il y a des fentes, on les bouche avec de la mie de pain, mastic facile à se procurer.

— Quelle imprévoyance, jugea M. Rapert. Ils détruisent un arbre pour avoir un broc comme autrefois pour faire un sabot.

— Ils traitent l'arbre en ennemi, ajouta M. d'Estancarbon. Ainsi en 1848, dès que la proclamation de la République fut annoncée, les gens de Boutx allèrent dans la montagne pour abattre les futaies à cognée que veux-tu. Il fallut leur envoyer la garde nationale qui fut impuissante, bien entendu.

— L'arbre est parfois un concurrent dans la lutte pour la vie, pensent les primitifs qui ne savent pas encore faire de lui un auxiliaire, conclut M. Rapert.

Le repas terminé, les deux jeunes filles, fatiguées de

leur course, enivrés de grand air et de soleil, s'endormirent dans leurs manteaux qu'elles avaient étendus sur l'herbe. M. d'Estancarbon ne tarda pas à les imiter.

Doucement, pour ne pas les réveiller, M. Rapert proposa à sa femme d'explorer un peu les environs car ni l'un ni l'autre n'avaient envie de dormir. Ils suivirent le chemin étroit mais bien bâti en corniche qui serpente au flanc de la montagne couverte de pâturages. A mesure qu'ils montaient, la vallée paraissait se creuser davantage surtout dans les gorges noyées d'ombre. Le village de Coulédoux se voyait mieux encore, juste en face d'eux, avec son église et son bâtiment scolaire qui semble beaucoup trop grand pour ce tout petit hameau. Vers le sud, la vue s'étendait jusqu'aux pentes abruptes et dénudées de la chaîne-frontière que dominait le haut talus du Crabère appuyé de formidables contreforts. Dans la vallée toujours verte et de plus en plus étroite qui commençait tout là-bas dans l'ombre gris-bleue des hautes cîmes, des toits d'ardoises étaient épars un peu partout.

— Nous arrivons à un village, dit M. Rapert.

— C'est celui que nous apercevions ce matin de la route de Coulédoux, sans doute, répondit-elle.

Les maisons, proprettes, aux murs blancs et aux toits bleutés, paraissaient désertes. Personne dans la rue ni devant l'église à la silhouette trapue, comme accroupie pour mieux résister aux vents qui dévalent du col de Menté ou qui remontent de Henne-Morte et balaient tout sous leurs rafales.

Ils s'avancèrent et perçurent un bruit étouffé de voix enfantines dominées de temps à autre par le son d'une parole grave. Après quelques pas, ils furent à côté de l'école. Les fenêtres étaient ouvertes. Cinq enfants tout juste écoutaient un jeune instituteur qui leur expliquait

une leçon d'histoire. M. Rapert, vivement intéressé, s'arrêta derrière la maison un moment. Il était heureux d'entendre ce maître qui parlait avec une conviction ardente et ces jeunes êtres qui, souvent, répondaient, impatients, tous à la fois.

Mais une bonne vieille vint au portail qui fermait la cour de sa maison et considéra d'un air soupçonneux ces étrangers qui paraissaient espionner. Ils eurent honte de se laisser surprendre ainsi, tournèrent court, repassèrent devant l'école au moment où la leçon finissait et sortirent du village pour aller rejoindre leurs amis.

— Pauvre jeune homme ! murmura tristement Mme Rapert. Qu'il doit s'ennuyer ici !

— Moins que tu ne crois peut-être, répliqua-t-il. Sans doute, ce paysage maintenant merveilleux doit être plutôt triste et monotone en hiver. Les communications ne sont pas faciles non plus, surtout par mauvais temps.

Mais les jeunes gens que l'on envoie ici ne font sans doute qu'y passer et ce début en pleine montagne doit être excellent, tant pour leur santé que pour leur caractère.

— Pour leur santé, oui, concéda-t-elle. Mais pour leur caractère... on doit passablement s'encroûter à la longue dans ces solitudes.

— Oui, si l'on y restait dix ou quinze ans sans réagir. Mais en sortant de l'école normale où les études, comme dans toutes les écoles et même dans les Facultés, sont beaucoup trop théoriques, il n'est pas mauvais d'être en contact avec la réalité, avec la nature. Les mœurs factices des villes ont une déplorable influence sur tous les jeunes gens. Et quand ces jeunes gens sont des fonctionnaires obligés d'avoir une certaine tenue, entourés de tentations, environnés de confort et de luxe alors qu'ils ne reçoivent bien souvent qu'un traitement ridicule, les

conséquences sont souvent désastreuses : caractère aigri pour toujours, dégoût du métier, tendance perpétuelle à la révolte même. Voilà des vies gâchées et un danger réel pour la société tout entière. Ici, au contraire, parmi les gens simples où la richesse est rare, où le travail est la loi commune, ces maîtres sont heureux parce qu'on les aime et qu'on les respecte. Quelle satisfaction vaut celle-là ?

Des cris montèrent vers eux comme ils arrivaient au tournant qui surplombe la vallée. Raymonde, Marguerite et M. d'Estancarbon, dont le repos avait été assez court, se tenaient près du moulin pour les chercher des yeux et venaient de les apercevoir. Ils agitèrent leur mouchoir et pressèrent le pas.

— Ce n'est pas gentil de nous laisser ainsi, reprocha Marguerite, dès qu'ils furent arrivés.

— Il ne fallait pas vous endormir comme de petites filles, riposta le professeur d'un air narquois.

— Hélas ! j'ai dormi moi aussi, confessa M. d'Estancarbon, encore tout rouge d'une digestion laborieuse. Vous aviez donc bien envie de grimper pour aller encore là-haut ? Qu'est-ce qu'il y a de curieux ?

— Oh ! pas grand'chose, le point de vue ! se contenta de répondre M. Rapert.

— Pardon, nous avons trouvé une petite école de montagne fort intéressante, ajouta sa femme.

— Ils en ont bien besoin d'une école pour garder leurs moutons et leurs vaches, critiqua le hobereau. Tout cela ne sert qu'à dépenser de l'argent, à augmenter forcément les impôts, à dépeupler les campagnes et à faire des déclassés.

— Allons, allons papa ! intervint Raymonde. Ne faisons pas de politique. Tu sais bien que tu ne t'entendras jamais avec M. Rapert, ni peut-être avec nous, sur

ce terrain. Voyons, cherchons plutôt ce que nous pouvons faire maintenant. Je crois qu'il ne faut pas songer au *camping*. L'auto est trop loin et nous n'avons pas d'endroit favorable. Le mieux est de rentrer. Nous avons bien le temps : il n'est pas trois heures.

— Oui, acquiesça Marguerite. Nous avons tout vu et nous ne pouvons songer à aller plus loin de la voiture. Repartons : voulez-vous?

Une demi-heure plus tard, ils étaient de retour au *Lacus* et M. d'Estancarbon essayait, mais en vain, de faire accepter une pièce au propriétaire de la ferme dans laquelle il avait garé l'automobile. Avec une fermeté polie, le brave homme qui, pourtant, ne paraissait pas riche, refusait obstinément :

— Non, non, monsieur. C'est pas la peine. C'est rien. Je ne veux rien.

Il fallut se contenter de dire merci et l'on repartit.

La descente se faisait parfois sur des parties sablonneuses où elle était douce comme une glissade. Mais, en revanche, des secousses brusques provoquées par des ornières ou des blocs de rochers qui pointaient sous le macadam, semblaient, de temps à autre, vouloir disloquer le châssis. Dans l'ombre qui progressait lentement, les arbres paraissaient plus verts encore. Quelques femmes avec la jupe courte, la tête serrée dans un foulard noir ou sombre noué sous le menton, sarclaient les mauvaises herbes dans de tout petits champs enclos de grandes prairies, de l'autre côté du torrent que le soleil égayait toujours.

Quand il furent au pont de l'Oule, les soubresauts cessèrent. Raymonde conseilla la prudence :

— Ne va pas vite, père, car la route est dangereuse encore par ici.

Elle avait bien raison car, au second tournant, on

aperçut brusquement un char de bois qui tenait le milieu du chemin. Les appels de la trompe ne paraissaient pas inquiéter le conducteur qui s'écarta de quelques centimètres à peine. Il fallut que M. d'Estancarbon descende, coure après lui et fasse mine de chercher la plaque en menaçant de porter plainte, pour que le rustre consente à se mettre suffisamment de côté. Encore proférait-il des imprécations en patois quand l'automobile le dépassa en frôlant la charrette à droite et les rochers entaillés à gauche.

— Elle est trop étroite cette route, remarqua M. Rapert. C'est un vrai casse-cou.

Ils revirent l'autel champêtre dédié à la Vierge par les bonnes gens de Sengouagnet et, bientôt, heureux de rouler sur une belle et large route, ils descendirent la côte qui traverse ce village. La vallée s'élargit, cultivée jusqu'au sommet de la montagne de Milhas. M. d'Estancarbon accéléra la vitesse. Et ce fut une course délicieuse au milieu des prés que le torrent coupait de sa double rangée d'aulnes frémissants dans la brise du soir.

Une montée légère, quelques maisons, puis une côte droite et dure après un brusque détour avec, en face, une chapelle massive de style jésuite accrochée à un piton que dominaient des ruines. Lentement, on traversa la petite ville d'Aspet, une rue tortueuse, une place étroite avec une fontaine, un buste de la République et un hôtel de ville tout neuf. Puis l'auto glissa doucement le long de la route qui descend vers Saint-Gaudens où ils arrivèrent à la nuit tombante.

XII

Rentré à Saint-Bertrand-de-Comminges, M. Rapert souffrit encore davantage du désœuvrement et de l'ennui. Depuis qu'il avait envoyé sa thèse à la Sorbonne, il ne pouvait se livrer à aucun travail sérieux. Sans cesse, il guettait le facteur, dans l'attente d'une lettre de M. Audhuy qui s'était chargé de le renseigner sur l'accueil fait à son travail. Mais les jours passaient, les semaines s'écoulaient et il ne recevait aucune nouvelle. Alors se produisit en lui un changement bizarre.

Tandis que son état général semblait rapidement s'améliorer grâce aux bons soins dont sa femme et le docteur l'entouraient, son système nerveux se déprimait de plus en plus. Etait-ce la suite du travail intense qu'il avait fourni et la détente brusque produite par le repos qui avait suivi? Ainsi qu'il l'expliquait un jour à M. Darbas, son cerveau continuait à penser sans relâche. Les idées succédaient aux idées, les images aux images avec une rapidité quasi vertigineuse qui l'accablait bien sou-

vent, qui le prostrait dans un fauteuil, les tempes prises dans un étau, le cervelet alourdi, la nuque douloureuse, les yeux cernés et les joues creusées davantage.

Mme Rapert n'essayait pas de le distraire car elle ne réussissait qu'à l'irriter souvent. Impuissante à réagir, elle était obligée de le laisser en proie à la chimère qui l'obsédait, l'accablait sans trêve.

Insensiblement, il glissait sur la pente. Une neurasthénie de plus en plus profonde le gagnait. Il n'avait plus autant de confiance en son médecin et parcourait avidement des ouvrages de physiologie et de pathologie. Il croyait ressentir les symptômes de toutes les maladies graves dont il lisait les descriptions et, parfois, hagard, il tâtait son pouls pendant plusieurs minutes comme s'il s'attendait à ce que son cœur cessât brusquement de battre.

Par l'excès de l'autoscopie, de l'introspection, de l'observation permanente et maladive de soi-même, l'on aboutit à un véritable détraquement. Les phénomènes les plus simples paraissent extraordinaires et cette perpétuelle tension du système nerveux l'épuise vite et finit même par provoquer les désordres que l'on redoute. C'est ainsi que certains affaiblis contractent à la longue la maladie qu'ils n'avaient pas au début, mais dont l'appréhension les a trop angoissés.

Impuissante, la jeune femme se désolait et elle finit par avertir le docteur qui, déjà, s'était aperçu avec inquiétude de ce changement en apparence inexplicable.

— Je ne puis rien, madame, à ce point de vue, répondit le praticien. Je finis par y perdre mon savoir et toute mon expérience. M. Rapert paraît en très bonne voie de guérison à première vue. Il a augmenté de poids, ne transpire pas, ne tousse plus. Ceci est parfait. Mais nous sommes inquiets tous les deux de cette

brusque dépression nerveuse qui l'accable maintenant et qui risque de compromettre irrémédiablement les bons résultats obtenus. Je ne vois qu'un remède : le travail.

Mme Rapert eut un geste de surprise douloureuse. Il expliqua :

— Je ne conseille pas un travail excessif, mais une occupation quelconque. Comme tous les bons professeurs, votre mari doit beaucoup aimer sa tâche. Pourquoi ne reprendrait-il pas son service dans un lycée de la région ? Nous sommes en juin. Il peut donc faire sa demande pour octobre. A cette époque, il y a toujours quelques bons postes vacants. Vous ferez bien attention à lui. De plus, il aura des élèves, des collègues qui le distrairont. Comme il possède un tempérament très actif, nous ne pouvons l'obliger, sans danger, à vivre dans une solitude et privé d'occupation sérieuse.

— Oui, répondit-elle à demi-voix et sur un ton de doute. Mais voudra-t-il quitter Saint-Bertrand ? Vous connaissez le beau rêve qu'il avait conçu, encouragé par ceux qui ont eu le tort de s'en désintéresser ensuite ? Il est très sensible. Quand il a quelque chose à cœur, c'est un véritable déchirement pour lui que d'y renoncer. Il cache sa déception ; mais elle n'en est que plus amère.

— Je le sais, madame, et comme je crois jouir de quelque influence dans la localité, j'ai déjà cherché à provoquer un revirement d'opinion en faveur du projet de M. Rapert. Je ne dois pas vous cacher — et il s'en est d'ailleurs aperçu lui-même — que les braves gens d'ici l'ont considéré tout d'abord comme un exploiteur dont il convenait de se défier. On les a tellement trompés en leur achetant à vil prix des reliques précieuses, on les a si souvent déçus en leur promettant tout pour ne leur donner rien, qu'il faut leur pardonner leur pré-

vention. Mais peu à peu, en causant avec eux, en leur donnant des preuves de sincérité et de désintéressement, on les gagne et c'est pour toujours.

M. Rapert entra dans la salle à manger, un peu inquiet de la longue conversation de sa femme et du docteur. Celui-ci lui dit en souriant :

— Nous parlions de vous. Madame est inquiète de vous voir toujours triste alors que vous allez maintenant très bien. Je lui disais que l'oisiveté était la seule cause de cet état et qu'à mon avis, vous feriez bien de quitter Saint-Bertrand où l'on meurt d'ennui quand on n'a pas grand'chose à faire, pour reprendre votre service dans un lycée de la région. Vous pourriez ainsi employer votre temps sans vous fatiguer et sans trop vous éloigner de notre pays puisqu'il vous intéresse.

— Oh ! je crois qu'il n'y a rien à espérer maintenant et je partirai sans regret.

— Ne dites pas cela. J'expliquais précisément à Mme Rapert qu'un revirement pourrait très bien se produire avant longtemps dans l'opinion locale. On a cru tout d'abord — je suis un peu au courant parce que mon travail m'oblige d'aller partout — que vous ne cherchiez qu'un profit personnel. Puis on a réfléchi. Les idées que vous avez semé dans vos conférences ont germé. Avez-vous remarqué que Jean Espiau dit Sans-Peur, assistait à la dernière ? Il est reparti perplexe et, depuis, il s'arrête parfois quand il passe devant votre maison comme s'il voulait vous parler. Un travail lent s'accomplit dans sa tête dure. Songez que l'entêtement est fait en grande partie d'ignorance et ressemble singulièrement parfois à l'impossibilité d'agir faute de mobiles suffisants, d'idées-forces dirait Fouillée...

Surpris, le professeur considérait attentivement ce médecin de village qui faisait un service de facteur rural

après avoir longtemps étudié dans les Facultés, qui ne se contentait pas de soigner les paysans qui l'entouraient mais les étudiait avec une acuité d'observation et une science de philosophe. Il voyait maintenant que l'Université ne possède pas seule des âmes éprises d'idéal et de progrès, des esprits accoutumés à la méditation et prompts aux conceptions nouvelles et que, à côté de ceux dont la tâche consiste à guider vers la lumière, par l'éducation, la foule des vies obscures, d'autres, sortes de francs-tireurs de l'œuvre émancipatrice, collaborent sans bruit mais efficacement à la même tâche. Et tout à coup il comprit combien serait grande et belle l'éducation complète que l'on pourrait donner avec, d'une part, le médecin qui soigne le corps et, d'autre part, les professeurs de tout grade qui élèvent les âmes. Cette union féconde que l'antiquité classique a pratiquée, puisque des philosophes comme Aristote et des poètes comme Virgile étaient en même temps des médecins célèbres pour leur époque, ne pourrait-elle de nouveau refleurir ?...

Mais il ne voulait pas perdre de vue le but principal de ses occupations actuelles :

— Je vous remercie de vos encouragements, docteur. Je crois que vous avez eu, cette fois encore, le diagnostic sûr. Vous avez trouvé le moyen de me guérir tout à fait. Si vous voulez bien nous aider, vous pouvez beaucoup pour notre œuvre.

— Je le ferai volontiers parce qu'elle m'intéresse. J'estime que l'on est condamné à vivre d'une manière beaucoup trop étroite si l'on consacre exclusivement son activité à une seule occupation. J'aime beaucoup la médecine. Elle me prend presque tout mon temps. Mais je crois bon de songer à autre chose, au moins quelquefois. Laissez-nous faire. Même absent de Saint-Bertrand-

de-Comminges, vous suivrez, par M. Darbas et moi, ce que l'on tentera pour l'exhumation de Lugdunum Convenarum. Donnez-nous le temps nécessaire. Il faut que les idées nouvelles puissent germer et vaincre l'obstination paresseuse.

Après une poignée de main, il repartit et Mme Rapert dit à son mari qui paraissait tout joyeux :

— Voilà qui console et encourage. Wagner a raison de dire que nous ne nous doutons point de la quantité de braves gens qui vivent autour de nous.

— Le docteur m'a donné une belle leçon d'énergie, répondit le professeur. J'en avais bien besoin.

XIII

Nous retrouvons tous nos amis, en août, dans la villa des Peyresourde, à Luchon. M. Galié vient de rentrer du Tonkin après avoir réglé définitivement ses affaires et réalisé un capital important qui va lui permettre de s'occuper d'une entreprise qui l'intéresse fort : le traitement électrique de certains minerais des Pyrénées. Gaston a été brillamment admis à la licence ès lettres et le recteur lui a promis un poste pour la rentrée d'octobre. Il faut donc songer au double mariage que ces jeunes gens ont attendu vaillamment, en cherchant dans le travail la résignation du présent et une garantie de sécurité et de bonheur pour l'avenir. Ils s'aiment plus profondément, plus complètement à cette heure, d'une affection moins exubérante, mais plus délicieuse et durable. Ce qu'ils éprouvent maintenant, ce n'est pas le caprice, pas même l'attrait passionné, c'est beaucoup plus : le sentiment profond de ne pouvoir vivre l'un sans l'autre.

Assis à l'ombre, après une partie de tennis, ils causent de leur mariage :

—Moi, dit nettement Marguerite, je tiens à me marier civilement. Je ne suis plus du tout catholique. Pourquoi aurais-je l'air de mentir ?

Et Paul Darbas, heureux de se sentir en communion complète de pensée avec sa fiancée, approuve.

Raymonde, un peu gênée, fait part de ses incertitudes :

— Je n'ose pas, moi. Maman tient beaucoup à la cérémonie religieuse. Elle craint qu'un mariage civil ne soit considéré comme un scandale dans notre famille. Enfin, sans être croyante comme autrefois, je me sens encore un peu de piété au fond de l'âme lorsque je fais mon examen de conscience...

Elle n'ose continuer et regarde Gaston qui la considère en souriant. Celui-ci répond :

— Vous n'êtes pas encore émancipée, Raymonde ? Eh ! bien, nous nous marierons à l'église, nous. Tout ce que je demande, c'est qu'on me dispense de la confession. Ah ! sur ce point, je serai absolument intraitable. Mais passe pour le reste. Raymonde vaut bien une messe. Ensuite, nous serons libres d'arranger notre vie comme il nous plaira.

— Oh ! vous êtes gentil, vrai, je vous aime bien, s'écrie joyeusement la jeune fille, et, sans façons — n'est-on pas fiancés ? — elle l'embrasse vigoureusement sur les deux joues.

— Gaston a raison, reprend l'instituteur. Nous serions bien niais de ne pas agir selon nos préférences. Ce sera même un exemple de tolérance que nous donnerons en assistant, vous à notre mariage civil et nous à votre mariage religieux, n'est-ce pas ?

— C'est ça, approuve Marguerite.

— Quel dommage que nous ne puissions pas avoir

notre cher abbé Viales, ajoute Gaston. J'aurais été si heureux d'être marié par lui. Tout serait simple et vite fait.

— Mais vous le pourriez très bien, répond Paul Darbas: Ne vous ai-je pas dit qu'il est curé d'une toute petite paroisse perdue dans la montagne, à Herran ?

— Comment le savez-vous ?

— Par mon collègue de là-bas qui m'a fait l'éloge d'un nouveau curé dont il vantait le libéralisme, l'intelligence et la douceur. C'est M. Viales qui, après quelques mois de « salle de police » a dû être nommé là, en disgrâce.

— Ecrivons-lui tout de suite. Il veut rester dans la solitude, je le comprends. Mais il ne peut pas refuser de nous marier ?

— Oh ! s'écria Raymonde. Et s'il ne répondait pas ? Ce serait bien plus sûr d'aller le surprendre là-bas et de l'obliger à venir. Où est-ce exactement Herran ? Allez chercher une carte et donnez-nous vite une leçon de géographie, monsieur l'instituteur, ajouta-t-elle en riant.

Celui-ci alla chercher une carte de Taride et montra la route à suivre :

— Nous pouvons passer par Saint-Gaudens ou par Aspet. Le premier itinéraire est plus long, le second plus dur mais plus pittoresque aussi. Choisissez...

Deux jours après, vers huit heures du matin, l'automobile de M. d'Estancarbon traversait la campagne fertile d'Estadens et se dirigeait vers Arbas. En arrivant à Chein-Dessus, les jeunes gens admirèrent la vallée très verte qui s'ouvre vers le Nord et le double cirque grandiose qui ferme l'horizon au Sud. Comme deux immenses amphithéâtres, les croupes se dressaient, couvertes de forêts splendides où, de place en place, on avait fait des coupes qui, vues d'en bas, rappelaient, par leur régula-

rité, les brèches d'une tondeuse dans une toison épaisse.

Ils traversèrent quelques hameaux dont les maisons rustiques sont nichées dans les arbres très nombreux et touffus et s'arrêtèrent sur la place d'Arbas pour demander leur route.

— Vous voulez monter à Herran ? leur dit un jeune homme. Il y a cinq kilomètres de forte rampe. Il faut une bonne machine, vous savez ? Prenez ce chemin en face. Vous suivrez le second à gauche et toujours à gauche.

L'on démarra, mais avec précaution, car le chemin était étroit, bossué de gros galets dans son milieu, creusé d'ornières profondes sur les côtés. Les jeunes gens riaient d'être tant secoués.

— Il ne faudrait pas venir ici avec des autos de camelote, remarqua M. d'Estancarbon. Puis une route étroite et montante se vit à gauche, entre deux enclos de vigne.

— Ce doit être le chemin de Herran, dit Gaston. Vous pouvez tourner.

Docilement, la voiture pivota sur elle-même et commença de rouler sur la rampe dure en première vitesse, avec le grondement plus puissant encore du moteur qui la secouait toute comme un cœur surmené qui fait tendre les artères. Ils montèrent ainsi doucement avec, à droite, les montagnes vertes aux forêts épaisses du Plan de Gaule et la vallée, de plus en plus profonde, que le torrent traverse parmi des peupliers.

Des arbres partout, de toutes les grandeurs, de toutes les formes, de toutes les teintes ; les uns petits et touffus, les autres fins et élancés ; des feuillages épais comme des toisons et d'autres légers comme des dentelles ; des verts sombres noyés d'ombre dans les gorges et des verts clairs, presque jaunes, sur les pentes ensoleillées. Vertes encore mais d'une teinte plus lustrée, les prairies recouvraient

tout ce que l'on avait arraché à la sylve antique. Et, jusque dans le ciel bleu, là-haut, à quatorze cents mètres, d'autres croupes supportaient d'autres arbres, tendus comme une magnifique offrande de la terre, vers l'azur.

Un ruissellement de cascade vint à eux malgré le crépitement du moteur. A gauche, une chute d eau brillait dans la verdure, sur la roche rougeâtre et fuyait sous la route pour rebondir dans le ravin.

Ils étaient à une bifurcation, incertains de la route à prendre. Un enfant qui gardait des brebis leur indiqua le bon chemin et ils gravirent encore la montagne. Quelques minutes après, ils étaient devant l'église. La porte en ce moment s'ouvrit et un prêtre sortit. C'était l'abbé Viales.

Ils le virent tout de suite, un peu changé, un peu maigri, les joues tirées sous une barbe mal faite, les yeux plus enfoncés sous les paupières bistrées, le regard comme lointain et moins doux qu'autrefois. Il était plus prêtre, il était moins homme que lorsqu'ils l'avaient connu, quelques mois auparavant.

Il sourit cependant et vint à eux, les mains tendues

— Bonjour, mes amis. Que vous êtes aimables d'être venus me voir si loin. Je ne devais pas, je ne voulais pas vous faire connaître ma retraite en vous donnant de mes nouvelles. Mais Dieu a permis que vous sachiez enfin où j'étais. Tant mieux, car je suis bien heureux de vous voir.

Eux ne répondaient rien, serrés à la gorge par une gêne, par une angoisse. Malgré ses paroles affectueuses, ils ne se sentaient plus aussi près de leur ami. Quelque chose avait été changé, irrémédiablement. Il s'en aperçut et les conduisit au presbytère, petite maison au toit d'ardoise, située à quelques pas. Dès le seuil, ils virent

le mobilier pauvre, presque misérable et les jeunes filles ne purent s'empêcher de pleurer silencieusement. Il les consola vite :

— Ne faites donc pas attention. Je suis très bien ici et moins malheureux que nombre de mes pauvres paroissiens. Certains ont acquis quelque aisance dans leurs voyages, mais les autres sont indigents.

Après quelques minutes, le calme revint sous l'influence du prêtre, toujours serein. Il félicita son ancien élève de son succès à la licence. Il loua les jeunes gens de songer à se marier.

— Mariez-vous jeunes, mes enfants, puisque vous avez pu trouver déjà celui ou celle que vous aimez. C'est une garantie de bonheur complet et durable. Vous ne sentirez pas le poids affreux de la solitude qui est déjà comme un peu de mort dans la vie.

Il accepta avec plaisir d'aller à Saint-Gaudens bénir le mariage de Gaston et de Raymonde. Mais il ne critiqua pas du tout la résolution prise par Paul et Marguerite.

— Vous êtes deux braves cœurs et je vous aime bien aussi. Agissez selon votre conscience. Je ne fais pas de racolage pour la cité de Dieu. Y vienne qui voudra. Qui sait, d'ailleurs, si nous n'en faisons pas tous partie ? La miséricorde divine est infinie ; s'arrête-t-elle à ces petitesses ?

Emu par cette grande âme qui planait bien au-dessus des misères humaines, Paul Darbas voulut remercier :

— Ah ! vous êtes vraiment quelqu'un qui peut prétendre à consoler et à guider les hommes, vous. Si tous les prêtres agissaient de la sorte, croyants ou mécréants, nous nous inclinerions devant eux avec respect, car noùs verrions qu'ils sont bien les disciples du Christ et de l'Evangile...

Mais l'abbé l'interrompit :

— Ne médisons point d'autrui. Chacun agit à son gré. Je n'ai pas grand mérite d'être indépendant à cette heure. Que peut-on me faire ? Je mourrai ici tranquillement après quelques années de contemplation au milieu de la nature sauvage et tout près de l'infini.

— Mais vous serez inquiété, persécuté par les archiprêtres et les prélats. Ils vous sommeront d'obéir au mot d'ordre de Rome et de lutter comme les autres contre la République, contre les aspirations légitimes du peuple, pour faire de la religion qui devait libérer les humbles, un instrument de servitude...

— Je ne répondrai pas et je n'en ferai rien, répondit M. Viales d'une voix lente et ferme. Personne sur terre ne peut m'obliger à agir contre ma conscience. Je veux vivre en paix avec tous les hommes de bonne volonté. Je dois prêcher l'amour, l'union fraternelle et non la haine.

Ils acceptèrent de partager le déjeuner du prêtre. Une bonne femme du voisinage se chargea de le préparer rapidement. Le beurre, les œufs et le lait abondaient. Le boulanger d'Arbas avait laissé la veille un de ces énormes pains ronds de douze livres qui peuvent suffire à de nombreux convives, même s'ils sont affamés par l'air oxygéné de la montagne sylvestre. Et des boîtes de conserves de ménage, des pots de terre vernissée couverts de papier parcheminé et pleins de *confit* d'oie et de porc, garnissaient les rayons de la cuisine.

— Vous en profiterez. Je n'en mange presque jamais, dit M. Viales. De bonnes gens m'apportent tout cela et je ne puis le refuser, car je les froisserais.

Le repas fini, ils allèrent à l'autre bout du village jusque dans les sentiers de la forêt d'où l'on découvre le petit village de Fougaron au fond de son cirque. Le prêtre leur racontait la fondation de Herran par des

déserteurs du premier Empire qui s'étaient enfuis dans la montagne pour échapper à la guerre.

— Ils tenaient tête à la gendarmerie. On mobilisa contre eux la garde municipale d'Arbas, mais en pure perte. L'épopée napoléonienne finie, tout rentra dans l'ordre. Il n'y eut plus ici que des montagnards paisibles. Ces jours-ci, on a découvert, au fond d'une grotte, une vingtaine de vieux fusils à pierre rongés par les vers et la rouille. Ce sont probablement les armes des révoltés de jadis.

Ils se séparèrent vers trois heures, car M. d'Estancarbon voulait être de retour à Luchon avant la nuit et passer par Saint-Gaudens pour avertir ses domestiques. D'un commun accord, on fixa les mariages à la mi-septembre.

— Allons, nous sommes moins inquiets maintenant, puisque nous savons où vous êtes, dit Gaston au moment du départ. Nous reviendrons vous voir de temps à autre.

— Ne venez pas trop souvent, répondit le prêtre d'une voix blanche, avec une crispation douloureuse sur son visage, car...

Il n'acheva point. Mais ses amis comprirent que tous ses regrets n'étaient pas abolis et que ce vaillant, malgré son stoïcisme, souffrait encore cruellement de vivre en étranger parmi les hommes. Pendant longtemps, ils songèrent, tristes et silencieux. Cependant le charme de la jolie vallée de l'Arbas finit par les captiver. Ils admirèrent sans mot dire les croupes arrondies et couvertes de chênes qui fermaient l'horizon à droite et à gauche. Des châtaigneraies surgirent, fantastiques avec leurs troncs pelés, mutilés, leurs branches tordues aux moignons rugueux, d'où partaient des fusées de rameaux verts, de larges feuilles grandes ouvertes et tendues comme des mains vertes de Dryades. De temps à autre, quelques

maisons, un moulin d'où venait un grincement de scie ou le ronron doux des meules. Des fumées légères flottaient, parfois, issues des feux de charbonniers allumés dans les clairières.

Ils traversèrent Castelbiague, dont les maisons éparpillées sur les coteaux et dans les prairies de la vallée, se voient pendant longtemps de la route. Ils laissèrent à gauche, un château correct, de briques rouges flamboyantes sur le vert doux de la pelouse, dans le vert cru des feuillages, véritable demeure de *gentleman-farmer*. D'un bond, l'auto gravit la côte de Montgaillard.

Là, les jeunes filles s'écrièrent :

— Oh ! que c'est beau ! Arrêtez un instant...

Docile, M. d'Estancarbon immobilisa la voiture et tous les quatre montèrent sur le talus qui enserre la route pour mieux voir le pays qu'ils venaient de traverser. A leurs pieds, les prairies s'étendaient, immenses, comme dans un paysage normand et les pommiers qui dressaient çà et là leurs bouquets de feuilles ajoutaient encore à la ressemblance. Le château de briques s'apercevait à droite, comme une tache rosée au pied du mamelon vert. L'église, à gauche, couronnait une colline que coupait le ruban de la route, de son clocher lourd et sans style. Des maisons blanches ou grisâtres apparaissaient un peu partout.

Mais c'était l'arrière-plan qui attirait les regards. Les deux immenses amphithéâtres qui dominent Arbas se voyaient toujours très nettement malgré la distance. On distinguait encore les lignes régulières des coupes sur les sommets. Une roche à pic luisait, triangulaire, au milieu et, au-dessus, une crête déchiquetée par les ouragans, affectait une forme invraisemblable. Tout à droite, la

ligne sombre des monts du dernier plan s'élevait avec la pyramide de Cagire.

— Où se trouve Herran ? demanda Gaston.

— A gauche de ce rocher en forme de triangle. On peut encore voir au pied du cirque, les deux petites montagnes de cette commune, répondit son ami.

— Pauvre abbé Viales ! dit tristement Raymonde.

— Plaignons-le d'être seul, bien seul dans cette solitude, reprit Gaston. Mais il goûtera les joies de la vie simple et libre, le réconfort que l'on gagne soi-même après l'avoir prodigué aux autres. Il fera du bien dans sa paroisse, car c'est un prêtre comme il en faudrait beaucoup.

— N'est-ce pas une fatalité que d'être ainsi rivé à une fonction que l'on n'a pas, en somme, librement choisie ? reprit l'instituteur. Ces malheureux enfants que leurs familles, le plus souvent pauvres, condamnent — c'est bien le mot — à la prêtrise, sont placés hors de la société bien avant l'âge de raison.

— Vous croyez ? protesta M. d'Estancarbon.

— J'en suis sûr, reprit le jeune homme, car un de mes collègues qui a failli être frère de la doctrine chrétienne ou mariste, je ne sais plus au juste, m'a raconté sa jeunesse. Livré par ses parents qui le considéraient comme une bouche inutile, il fut emmené dans une maison-mère du Bas-Languedoc. Et là il fut soumis, avec ses camarades, à une discipline atroce. Plus de correspondance libre même avec sa famille. Toutes communications coupées avec le dehors. Une nourriture spéciale qui ne préserve pas de l'épuisement. Des pratiques rituelles répétées à satiété pour abêtir. Des punitions sévères, voire des châtiments corporels pour qui se permettait de protester. Et l'espionnage, la délation constamment autour de soi.

Tous pliaient, plus ou moins vite, sous cette discipline de fer et finissaient par n'avoir d'autre volonté que celle de leurs maîtres. Ils n'avaient plus d'affections; celles-ci s'étaient transmuées en ambition, en jalousie, en haine de fanatiques. Rares, bien rares étaient ceux qui pouvaient résister à cette préparation savante. Quelques-uns s'échappaient. Les gendarmes les ramenaient vite au couvent. Ces déserteurs étaient mis en cellule pendant une ou deux semaines. Quand ils revenaient avec leurs camarades, ils étaient pâles, amaigris et leurs yeux brûlaient de rancune, leurs âmes étaient un peu plus souillées de fiel.

— Mais comment votre collègue a-t-il pu sortir de là puisqu'ils étaient si bien gardés ? questionna M. d'Estan carbon, un peu ému de ces détails.

— Par hasard. Il fut malade, très malade. Ses parents vinrent, voulurent absolument l'emmener en convalescence chez eux, dans l'air pur des hautes vallées. Il guérit assez vite et quand le jour vint où il fallait repartir, il se jeta aux genoux de sa mère, lui raconta tout, pleurant, la suppliant de ne pas le renvoyer au séminaire. Bien que pauvre, endurcie par le travail et les privations, la bonne vieille fut attendrie, réussit à convaincre son mari et leur fils, du moins, fut sauvé. Mais les autres ?... Il pense à eux souvent et les plaint de toute sa pitié. « On nous broyait, on nous enlevait le cœur », répète-t-il souvent. Et je frissonne au son de sa voix âpre où vibrent des sanglots contenus.

— Pauvre ami, dit Marguerite. J'espère qu'il n'a pas été aussi malheureux, M. Viales ?

— Je ne crois pas, répondit son fiancé. Il eut la vocation dès son jeune âge, grâce au vieux prêtre ariégeois qui l'avait recueilli. On a dû le trouver déjà préparé et le laisser à peu près tranquille.

— Pardon, remarqua Gaston. Mais il a été choyé, traité d'une manière toute spéciale. Il se destinait plus au professorat qu'à la prêtrise. On l'envoyait suivre des cours à la Faculté. On le laissait à ses études. Je l'ai connu bien plus professeur que prêtre. Et maintenant ce doit être terrible pour lui puisqu'il ne peut plus enseigner. Une si belle intelligence, un si bon cœur... Et tout cela pour satisfaire le despotisme de quelques prélats qui perdent la religion par leur faute...

Ils regagnèrent leurs places et l'automobile reprit sa route à toute vitesse pour rattraper le temps perdu. De nouveaux silencieux, ils avaient tous les mêmes pensées. Ils songeaient aux enfants que des parents insouciants ou ignares dirigent dans une voie sans mesurer les conséquences de leurs actes et l'un des derniers mots prononcés par l'abbé Viales avant son départ de Saint-Bertrand revint à leur mémoire :

— On ne devrait jamais pousser les enfants, ainsi, hors de la vie naturelle, de la société, du bonheur tranquille. Quand on est pris, quand on est lié, c'est pour jamais...

Les deux mariages eurent lieu à Saint-Gaudens, le même jour, sans le moindre apparat. Accompagnés de quelques parents, de Mme et de M. Rapert, les jeunes gens se rendirent à la mairie. Le premier adjoint les unit en prononçant quelques paroles simples et affectueuses. Puis, Marguerite alla quitter la robe blanche qu'elle avait tenu à revêtir elle aussi et, radieuse dans une jolie toilette rose, elle accompagna, au bras de son mari, son frère et sa belle-sœur à l'église.

Le carillon s'entendait déjà depuis un quart d'heure et un air bizarre, sorte de rigodon que rendaient encore

plus comique quelques notes aigres de cloches fêlées, tintait sur la ville.

— Cette musique manque vraiment de majesté, remarqua M. Rapert.

Ils entrèrent dans la vieille collégiale à demi obscure dont la voûte en berceau porte encore la trace de l'incendie allumé par les bandes protestantes. Et, sauf Raymonde et sa famille, tous assistèrent, à demi-indifférents à la cérémonie religieuse. L'abbé Viales, qui officiait, sut les émouvoir cependant par son allocution. Il parla des devoirs réciproques des époux d'après l'Evangile d'abord, mais aussi d'après les nécessités de la vie moderne. Il fut d'une éloquence originale, sobre et d'autant plus prenante. Puis l'office prit fin dans le tonnerre du grand orgue qui, lentement, chantait sous les voûtes, la marche nuptiale de *Lohengrin*. Simple, largement scandée, connue de tous et cependant écoutée toujours avec une émotion nouvelle, elle rythmait les pas, elle berçait les cœurs. Un souffle d'infini, un frisson de bonheur complet, une lueur de beauté sereine planaient et toutes les joies passées que cette mélodie appelait, semblaient venir en foule pour augmenter, pour magnifier celle de ce jour.

— C'est autrement chic, vraiment, à l'église qu'à la mairie, déclara M. Rapert en sortant, avec son air mi-plaisant, mi-sérieux. Etonnez-vous que tant de gens, même incrédules, tiennent à se marier ici. On a des fleurs, des lumières et de la musique. Rien de tout cela à la mairie. C'est un tort. Nous devrions donner un peu plus de solennité, je dirai même un peu plus de poésie à nos mariages civils. Ils ressemblent trop à une tentative de conciliation chez le juge de paix.

— Vous avez raison, lui répondit Mme Peyresourde. Je croirais vraiment que mes enfants ne sont pas mariés

si nous étions allés seulement chez M. le Maire. C'est un bien beau jour qu'un mariage longtemps espéré. Il faut que les fiancés soient traités avec honneur.

— Qui a donc accroché ces tapisseries magnifiques à de vieux clous et dans les chapelles obscures ? questionna l'historien sans se préoccuper des transitions. C'est un vrai massacre. Contre ces murs humides, sans être préservées le moins du monde des araignées et de la poussière, elles seront bien vite détériorées. Avez-vous vu cet autel de Saint-Antoine que l'on a placé devant l'une d'elles ? C'est insensé.

Mais Mme Peyresourde ne répondit pas. On montait en voiture devant une centaine de curieux qui dévisageaient les gens du cortège avec des réflexions à voix haute, le plus souvent en patois.

— Je vois la mariée.

— Il y en a deux.

— Mais non. Je n'en vois qu'une habillée de blanc.

— La petite dame en rose se marie aussi, mais pas à l'église.

— Ah !...

Il y avait tout un monde de sentiments plus ou moins obscurs dans cette simple exclamation : la surprise, parce qu'une jeune fille honnête osait se marier civilement, surprise plus grande encore puisqu'elle assistait au mariage religieux de son frère ; un blâme aussi car ce n'est pas impunément que l'on viole les us et coutumes des petites villes aux habitudes consacrées. Mais une lueur se faisait lentement dans toutes ces intelligences pour la plupart à demi frustes encore. Cet acte d'indépendance complète, de respect des croyances d'autrui, de triomphe de l'affection réciproque sur les préjugés héréditaires était un exemple pour tous. Le grain était jeté et germerait.

Après un lunch au champagne que M. Galié avait

organisé d'une façon princière, les jeunes époux repartirent pour Luchon avec leur famille et les Rapert. D'un commun accord, ils avaient renoncé au voyage de noces et préféraient goûter dans le beau décor familier, le bonheur qui était né là et, lentement, y avait grandi. Ils se rendaient compte maintenant, en effet, que le mariage n'est pas tel que le décrivent la plupart des romanciers mondains, psychologues à la vue courte qui, n'observant que des hypertendus, pour employer l'argot médical, ne peuvent faire d'étude vraiment probante. Il n'est pas la brusque réalisation d'une très grande félicité, mais la dernière étape d'une évolution nécessaire.

Lentement, les plaisirs des premiers émois, des premiers frissons que l'on ressent avant même de se douter que l'on aime, croissent, se multiplient, se transforment et l'on goûte la joie profonde des fiançailles avec le même enivrement que celle du mariage. Ils s'étonnaient de se voir très calmes, comme accoutumés déjà à cette double vie. Leur union, en effet, n'était pas le résultat d'un caprice, mais celui de toutes les meilleures aspirations de leur jeunesse. Ils étaient arrivés insensiblement à goûter le bonheur complet et serein qu'ils avaient mérité...

Quelques jours après, ils eurent la visite de M. Sentis. Le vieux savant voulait aller visiter les alignements préhistoriques de la montagne d'Espiau dans le Larboust. Gentiment, il leur offrit place dans sa voiture s'ils désiraient l'accompagner. M. Rapert et les deux jeunes gens acceptèrent. Mais Marguerite et Raymonde promirent d'aller les rejoindre en automobile, pour le déjeuner, au-dessus de Garin, village perché sur une moraine célèbre et dont les blocs de granit sont entourés d'épaisses frondaisons de frênes.

Dès sept heures du matin, les touristes arrivaient à la

lande de Garin qu'ils parcouraient rapidement, car elle a été déjà plusieurs fois fouillée, puis se dirigèrent vers Gouaux-de-Larboust pour étudier les alignements qui se trouvent dans cette commune. Après avoir foulé le gazon court et cependant moelleux dans lequel sont fichés les blocs inégaux de granit par lignes régulières, ils s'assirent au bord de la route en corniche qui surplombe la vallée d'Oô et, longuement, sans mot dire, ils contemplèrent le panorama splendide qui se découvre de là.

En face, la montagne d'Oô, vaguement conique, avec sa chevelure de pins et de hêtres au sommet et ses pentes tantôt grisâtres, tantôt d'un vert jaune. Ces versants, récemment gazonnés par l'administration forestière, sont rayés de sentiers étroits et de clôtures aux lignes fines qui, vus de loin, leur donnent le relief moelleux des tapisseries. Vers le Sud continuent les pentes vert clair tachetées de bouquets d'arbres vert sombre jusqu'à la cuve gigantesque du lac d'Oô. Par-dessus, un amphithéâtre de roches noirâtres striées de coulées de neige au sommet, recouvertes de larges champs de névés à leur base et déchiquetées en crêtes de sierras. Ce sont : le Queyrat, le pic du port d'Oô et le bizarre Seil de la Baque dont le comte Henri Russell a chanté la beauté sauvage. Dans la gorge ombrée, luit la chute de l'One qui, du lac, tombe vers le village d'Oô.

A droite, une autre pente gazonnée, à relief de tapisserie comme sa voisine, mais sans arbres, nue comme un épiderme à peine duveté. Dans un bouquet de frênes, quelques maisons fument. C'est Gouaux.

A gauche, encore des montagnes vertes de gazon au sommet, avec le damier des champs cultivés à leur base. Le sol fait d'éboulis, apparaît, rougeâtre, lorsque les blés, les orges et les seigles ne le recouvrent point. Derrière la montagne d'Espiau dont la crête, hérissée de

blocs érigés par les populations primitives, descend sur Saint-Aventin, les hautes croupes boisées qui, de Cazarilh à l'Antenac, surplombent la vallée d'Oueilh, se dressent.

Et tout là-bas, derrière la montagne, tantôt gazonnée, tantôt boisée d'Artigue et de Bacanère qu'un léger voile bleuté sépare à peine de celles-ci, une pyramide du Val-d'Aran aux flancs lisses, abrupts, poudrés de neige par endroits, s'érige, splendide, solitaire, en plein ciel.

Ils regardent à leurs pieds, avec le frisson que donne un à-pic de trois cents mètres. L'One emplit de son murmure la vallée. Entendu de si haut, ce bruit ressemble au frôlement des fortes brises dans une forêt. Les toits d'ardoise d'Oô paraissent écrasés et se touchent. Seule, la vieille tour qui, jadis, barrait le passage aux bandes aragonaises, se dresse, abandonnée, à l'écart.

Ils lèvent les yeux et voient d'autres villages aux maisons tassées, ramassées comme pour mieux résister à la tourmente et pour avoir moins froid, pendant les longs hivers, dans ces vallées enneigées : Garin, derrière la croupe bossuée de sa moraine toute fleurie de *sabots de Vénus ;* Billère, à demi caché par les arbres ; Castillon et Cazaux, si proches qu'on les confond de loin ; Saint-Aventin qui, suspendu aux flancs de sa montagne, semble près de glisser dans le ravin avec les champs de blé qui le dominent. Un peu plus loin, Trébons accroché à une paroi qui paraît presque verticale et, tout petit, avec son clocher blanchi à la chaux comme ceux d'Espagne et minuscule dans le lointain gris-bleu, Cazarilh si bien surnommé Laspènes.

Un jeune montagnard passe, à cheval, le béret, en arrière, sur son crâne un peu allongé, découvrant son front brun et bombé que voilent des mèches noires. Il regarde, jette un bonjour dédaigneux de hidalgo et,

hardi, lance sa monture au grand trot sur cette route en corniche qui semble coupée par l'abîme.

Par-dessus tout cela, un ciel voilé de la gaze ténue et diaphane des nuées légères, du rideau grisâtre des lendemains d'orage, déchiré par endroits sur l'azur profond et qui se prolonge par-delà les crêtes, vers l'Espagne. Une lueur douce tombe, nuancée selon l'épaisseur des nuages. Elle est plus claire, un peu dorée sur Saint-Aventin et Castillon. Les sommets des frênes touffus sont auréolés de lumière blonde, comme par un reflet des fleurettes d'or qui tapissent la lande de Garin.

Les quatre hommes songent aux ancêtres lointains de l'âge de bronze qui peuplaient ces montagnes quand les grands glaciers emplissaient les vallées et, lentement, glissaient vers l'Est en déposant, nombreux témoins de leur passage, les énormes blocs de granit arrachés à ces sierras hautaines. Bientôt leurs pensées s'expriment et ils causent comme s'ils continuaient une conversation déjà commencée :

— On dit que ces alignements servaient de refuges, de camps retranchés, dit l'instituteur.

— D'autres croient que c'étaient des sépultures et des lieux consacrés, ajoute Gaston.

— Peut-être l'un et l'autre, répond M. Sentis. Souvent, au Moyen Age, les églises ont été en même temps des citadelles. Julien Sacaze a fouillé un peu partout, en se cachant pour que des gens cupides ne viennent pas compromettre son œuvre pour chercher des trésors, ces trésors que les montagnards croient enfouis un peu partout dans les ruines, au fond des grottes et sous chaque monument antique. Il n'a rien trouvé ou presque. Il a relevé l'aspect des lieux, la forme des alignements souvent circulaires, et c'est à peu près tout. Le mystère subsiste encore.

— Connaissez-vous la tradition australienne citée par Durkheim dans son ouvrage tout récent : « *Les Formes élémentaires de la Vie religieuse* » ? reprit Gaston. Un clan vénère la chenille comme symbole de fécondité. A chaque printemps, les hommes seuls vont pratiquer leurs rites dans des enceintes de petites pierres, devant un gros bloc souvent creusé de coupelles qui recueillent la pluie. l'eau fécondante. Le gros bloc, c'est la chenille-mère que l'on frappe vigoureusement pour que sa poussière aille féconder comme un pollen. Les petites pierres sont les petites chenilles...

— Mais, sapristi, interrompit vivement l'archéologue, ce que vous dites pourrait expliquer l'énigme des alignements que nous verrons tout à l'heure.

Le vieux savant s'animait, faisait des gestes, secouait ses cheveux blancs qu'il gardait un peu longs et ses yeux clairs brillaient derrière ses lunettes. Un appel de trompe vint du Nord et ils redescendirent vers la lande de Garin pour rejoindre les deux jeunes femmes et déjeuner.

Le repas terminé, ils allèrent jusqu'à l'église de Cazaux et montèrent ensuite à Espiau pour voir les alignements célèbres. La chaleur était lourde, la marche pénible. Après avoir parcouru un kilomètre environ, M. d'Estancarbon, cramoisi, suant, soufflant, s'arrêta net et, se cramponnant au bras de son gendre :

— C'est épatant, dit-il. Tout remue, la terre aussi. Il me semble que je ne tiens plus en place et que je vais tomber sur Saint-Aventin.

— Asseyez-vous, conseilla M. Sentis. Vous avez le vertige parce que votre digestion vous embarrasse. Attendez-nous là. Nous vous reprendrons dans une petite heure.

Ils continuèrent de monter au flanc de la montagne

maintenant déboisée. Sur la pente abrupte, la marche était malaisée. Heureusement on pouvait, de temps à autre, poser le pied sur une touffe de bruyère. Les blocs de granit dont la plupart sont couchés maintenant, les surprirent par leur grosseur et leur nombre. Les traces d'une ancienne avenue qui descendait tout droit vers Castillon sont encore visibles. Mais, sur la crête, ces longues files de pierres avec leurs cercles inégaux et disposés sans nul souci de symétrie, les captivèrent. M. Sentis leur fit remarquer quelques blocs manifestement taillés, dont un en forme de fauteuil, un autre creusé de mille coupelles destinées sans doute à recueillir l'eau du ciel comme celles que sculptent encore dans la pierre des croix funéraires, les montagnards du Tyrol.

— Voilà qui rappelle ce que nous disions tout à l'heure, dit Gaston. N'avez-vous pas à Poubeau, une pierre semblable, objet d'un culte singulier qui rappelle beaucoup celui des Australiens ?

Chose bizarre, la ligne générale semblait dirigée vers le Sud, vers le dieu-soleil sans doute.

— On a trouvé quelques urnes cinéraires avec, autour, les hachures caractéristiques de l'âge de bronze, ajouta M. Sentis. Une autre découverte fort intéressante a été faite dans ce petit village de la vallée d'Oueilh, que vous voyez à nos pieds : Saccourvielle. C'est celle d'un poignard de bronze fort bien conservé et dont le manche, très court, n'a pu être fabriqué que par des hommes aux mains très petites, enfantines presque. Voilà, à peu près, tout ce que nous savons d'ici.

Ils redescendirent, pensifs, en songeant à ces êtres primitifs, mais déjà supérieurs à l'animal dont les préoccupations ne s'étendent pas au-delà des nécessités immédiates de la vie matérielle, puisqu'ils avaient le culte des morts et cherchaient à léguer leurs cendres avec leurs

monuments sommaires à ceux qui viendraient après eux. Pourquoi cette tenace et angoissante hypothèse de l'immortalité a-t-elle, depuis des millénaires, obsédé l'âme humaine si vraiment nous ne sommes que ce que nous dit, par une inexplicable contradiction, la Bible elle-même : un peu de poussière ? Pourquoi ce rêve tant caressé de ne pas disparaître tout à fait alors que nul ne cherche à pénétrer l'énigme tout aussi troublante de l'origine de l'âme qui ne doit pas avoir de commencement si elle n'a point de fin ou qui devrait périr un jour si elle a jamais commencé ?... Les vieilles pierres, les vieilles cendres qui gisent au fond des urnes, parlent de tout cela, évoquent le passé, emplissent le présent, mais comme l'arrière-passé, le devenir est toujours gardé par on ne sait quel sphinx.

Ils retrouvèrent M. d'Estancarbon qui, pour se distraire, comptait les maisons des villages de la vallée. L'air s'était subitement attiédi. Il faisait bon vivre. Les jeunes gens riaient, heureux d'être ensemble. M. Rapert se laissait gagner par leur gaîté. Seul, M. Sentis restait sombre, méditant toujours son problème, en vieux savant qui s'obstine à scruter l'inconnu.

Comme ils arrivaient à la route thermale, ils s'arrêtèrent tout à coup. Un chant venait de l'autre versant de la vallée. Des bûcherons, sans doute, au travail dans les sapins, s'étaient réunis pour goûter. Sans souci de la mesure, ils laissaient parfois traîner les finales et, formant un chœur à deux voix, prolongeaient souvent les accords qui leur plaisaient. Pourquoi cette vieille chanson à peine entendue et dont les paroles leur restaient inconnues, les émut-elle tous ? Brusquement, les gorges se serrèrent, les yeux devinrent humides. Après les avoir accablés de son farouche mystère, la montagne, refuge des lointains ancêtres, les caressait de sa douceur...

En rentrant à Luchon, ils trouvèrent deux plis du ministère de l'Instruction publique. L'un annonçait à M. Rapert sa nomination de professeur au lycée de Toulouse et l'informait qu'il serait chargé en même temps d'un cours d'histoire méridionale à la Faculté des Lettres de la même ville. Pendant que l'historien lisait, en tremblant un peu, l'agréable nouvelle, M. Sentis souriait, comme quelqu'un qui n'est pas étranger à une bonne action et qui, après l'avoir demandée, est heureux d'en apprendre la confirmation officielle.

Le second pli était un arrêté qui déléguait Gaston Galié comme professeur au collège de Saint-Gaudens.

Tous étaient heureux, bien heureux. Raymonde et Marguerite riaient, les yeux humides et embrassaient comme des gamines Mme Rapert :

— Nous ne serons pas loin. Nous nous verrons souvent, bien souvent et pourrons passer les vacances ensemble, disaient-elles.

— Je continuerai de travailler sous votre direction, ajoutait Gaston en s'adressant à M. Rapert.

Alors, mais alors seulement, la bonne vieille Mme Peyresourde osa croire que le mariage civil ne porte pas fatalement malheur — selon l'expression locale — à ceux qui osent s'en contenter. Elle promit cependant, pour être plus tranquille, un cierge à Notre-Dame-du-Bout-du-Puy qui jouit à Saint-Gaudens d'une antique considération.

XIV

M. Rapert est installé depuis quelques mois déjà à Toulouse. Il a loué une maison isolée dans le faubourg Saint-Agne qui prend l'allure d'un chef-lieu de canton qui aurait des tramways électriques, avec ses petites boutiques et ses longues files de maisons basses. Il y fait bon vivre dans de petits jardins avec, non loin, la colline verdoyante de Pech-David, dont les arbres fruitiers sont déjà la campagne. Sauf les jours de vent d'autan. Oh ! ce vent qui décoiffe, dépeigne, retrousse les jupes, vous jette du sable dans les yeux et fait claquer les portes comme un diablotin mal élevé ! Les bons Toulousains l'ont surnommé « le vent qui fait fleurir » parce qu'au printemps, sous son haleine chaude, les bourgeons des amandiers éclatent et laissent sortir, comme les poussins de l'œuf, les premières étoiles blanches. Tous poètes, ces Toulousains qui magnifient le soleil d'or et ne veulent retenir de l'autan même que les bienfaits. Population douce, affable, rieuse, sans morgue, où l'épicière du

coin salue d'un bonjour à la fois affectueux et protecteur le vieux professeur de Faculté qui trottine vers sa chaire. N'est-il pas *son* client ?...

L'historien était heureux de vivre là, dans ce quartier à peine bourgeois par ses quelques logements nouveaux, surtout ouvrier par la plus grande partie de sa population. Les grandes bâtisses de la rue Alsace et de la rue de Metz lui avaient fait horreur. Quant aux antiques demeures des vieilles ruelles, il les trouvait bien tentantes pour un archéologue mais peu favorables à sa santé toujours chancelante.

Il aimait se promener, le soir, du côté du square Lafayette qui, par son animation et ses grands cafés aux terrasses bien garnies, prend vraiment, tous les jours, de quatre heures à minuit, un air de grande ville. Quelques visites au musée des Augustins lui avaient laissé une excellente impression et, surtout, les admirables collections gallo-romaines du rez-de-chaussée l'incitaient, de temps en temps, à y revenir. Toujours ou presque, sa femme l'accompagnait car elle tenait à collaborer à ses recherches afin de diminuer la double besogne qui aurait fini par le fatiguer.

Ses leçons du lycée l'intéressaient beaucoup certes, mais les cours de la Faculté lui plaisaient encore davantage. Il était vraiment heureux lorsque, dans la grande salle dont les murs sont ornés de moulages en plâtre qui forment comme un musée rétrospectif de l'art toulousain, il évoquait les époques lointaines où Tolosa régnait de Beaucaire à l'Océan et du Limousin à l'Ebre, par-delà les Pyrénées. Une douzaine d'étudiants dont deux jeunes filles, s'étaient fait inscrire dès l'ouverture de son cours qui n'était cependant que facultatif. Cet empressement l'avait charmé. La politesse et l'ardeur de ces jeunes gens qui s'étaient bien vite liés à lui d'une sympa-

thie profonde, l'encourageaient à mieux faire. Et sa réputation grandissait dans le quartier latin de Toulouse. Même ceux dont les opinions conservatrices s'effrayaient un peu des déclarations catégoriques que le professeur faisait, de temps à autre, l'aimaient au fond, à cause de sa grande franchise et de la probité avec laquelle il s'acquittait de ses fonctions.

L'automne dura longtemps, jusqu'aux approches de la Noël comme toujours. Les premiers froids terrassèrent M. Sentis qui mourut à la tâche, dans son cabinet de travail, au retour d'une expédition comme il avait coutume d'en faire. Ce furent de belles funérailles. Les uniformes et les robes brillaient au soleil d'hiver, encore tiède. Et, après la lente montée vers le cimetière de Terre-Cabade, les discours furent éloquents et nombreux.

M. Rapert avait refusé de prendre la parole. Il souffrait trop pour pouvoir aligner des périodes, pour essayer même de classer les pensées multiples qui tournoyaient dans sa tête endolorie. Encore un qui partait, presque célèbre aujourd'hui encore, peut-être oublié demain dans la foule innombrable des vies obscures. Comme il avait travaillé cependant ! Quelle belle vie que la sienne, toute d'efforts incessants vers la lumière ! Et il mourait sans l'avoir jamais connue tout à fait...

La cérémonie finissait. Ils redescendaient vers Toulouse que le couchant noyait d'une poussière dorée avec, partout éparses, les ombres violettes des rues et des places. M. Rapert remarqua les monuments de style égyptien qui se trouvent à l'entrée de la nécropole et ce spectacle modifia ses réflexions. Il songeait aux travaux titanesques accomplis par les Pharaons. Et pourquoi ? Pour quelques milliers d'années. A quoi bon chercher une immortalité toujours éphémère...

A la sortie, il rencontra des collègues de l'Université qu'il ne connaissait pas encore, n'aimant guère les visites et il redescendit la côte avec eux. Déjà, M. Sentis semblait oublié et l'on parlait d'autre chose.

De temps à autre, Gaston venait à Toulouse avec sa jeune femme. Quelquefois même Paul Darbas et Marguerite les accompagnaient. C'étaient alors des heures joyeuses. Le jour, pendant que les dames causaient ou allaient faire des emplettes, les trois amis travaillaient, discutaient. Le soir, ils allaient passer la soirée au théâtre, aussi intéressés par l'aspect de la salle que par le spectacle lui-même.

Qui n'a pas vu le théâtre à Toulouse ne peut comprendre le très grand rôle que joue le peuple dans l'art dramatique ancien. C'est une surveillance permanente des acteurs et des musiciens par des critiques juchés « au poulailler » et qui entendent avoir tous le droit d'interpellation bruyante en échange de leur modeste ticket. Ils écoutent religieusement, suivent le chant qu'ils connaissent aussi bien que certains chefs d'orchestre et applaudissent à tout rompre s'ils sont satisfaits. Mais malheur aux « doublures ». Les coups de sifflet, les protestations ne leur sont point ménagées. Quand un Toulousain parle avec orgueil du Capitole, il peut être fier de son théâtre, car il exige qu'il soit toujours digne de sa vieille réputation.

Voilà précisément ce qui plaisait beaucoup à M. Rapert. Si le public des premières galeries paraissait être là pour tuer le temps et semblait somnoler ou écouter d'une oreille trop distraite, cette vie intense du peuple, des petits boutiquiers, des employés et des ouvriers l'intéressait prodigieusement. Quand sa femme ne l'accompagnait pas, il allait, en veston, au parterre libre pour mieux entendre les conversations. Certaines étaient d'un comi-

que irrésistible, car les gouailleurs se trouvent partout dans le Midi. Par contre, des sentiments délicats se manifestaient parfois chez des personnes qui, pourtant, ne paraissaient guère éduquées. Deux faits, à ce point de vue, l'avaient particulièrement frappé.

Un soir, pendant les débuts d'une danseuse dont le trouble visible la gênait beaucoup dans ses pirouettes italiennes toujours un tantinet ridicules d'ailleurs, il s'était amusé des saillies parfois assez spirituelles de l'un de ses voisins. Grâce à son bagout, celui-ci avait conquis un coin du parterre et, certainement, des protestations et des sifflets allaient en jaillir dès que le régisseur viendrait, selon l'usage, consulter le public. Mais, un moment avant l'épreuve, un autre spectateur chuchota quelques mots à l'oreille du critique populaire. M. Rapert entendit :

— ... Elle a le trac sûrement... sa mère est à sa charge...

— Brusquement, les lazzi cessèrent et le gouailleur féroce de tout à l'heure fut l'un des premiers à applaudir lorsque, ganté, sanglé, tellement raide que sa révérence semblait le casser en deux, le régisseur vint prendre l'avis du public.

Chose plus délicate peut-être : Pendant une représentation de *Carmen*, l'un des opéras qui plaisent le plus à Toulouse, la principale actrice, toute à son rôle qu'elle jouait avec une ardeur extraordinaire, buta dans un décor et tomba de tout son long sur la scène. Le professeur s'attendait à un fou rire. Lui-même se sentait partagé entre la gaîté irrésistible que provoque toute chute malencontreuse et la pitié polie due à l'artiste qui, toute rouge, se redressait et reprenait son chant après un coup d'œil au chef d'orchestre. Eh ! bien, dans toute cette salle où les rieurs pullulaient d'habitude, il n'y eut qu'un « Oh ! »

d'étonnement et de sympathie, tant la jeune femme avait su gagner le cœur de ceux qui l'écoutaient. Quelques rares gloussements venus du poulailler furent immédiatement couverts par des « chut ! » et des bravos...

Ainsi l'historien communiait avec l'âme naïve et fougueuse des foules. Loin de chercher, comme tant d'autres, à renier son origine pour tâcher d'acquérir un peu de vernis aristocratique, il voulait rester tout près de ceux qui peuvent avoir des défauts mais qui possèdent, en revanche, la plus belle peut-être des qualités : la franchise. Il aimait à les voir vivre intensément à côté de lui, rire de tout leur cœur, pleurer de toute leur âme selon les circonstances, toujours émus par des sentiments tendres et de belle musique.

Combien de fois, pendant l'exécution de certains chants qui enlèvent, comme on dit vulgairement, il avait étudié ceux qui l'entouraient. L'extase se lisait sur tous les visages. Des physionomies vulgaires s'ennoblissaient de la lueur que fait naître dans les yeux la méditation qui est comme l'avant-goût de l'infini. Et son amour de plébéien pour ce peuple dont il était issu, auquel il tenait encore, malgré la situation et malgré ses parchemins, par tant de fibres, ne faisait que croître.

Bien souvent, il faisait part à sa femme de ses réflexions au retour de ces soirées :

— Je ne comprends pas, disait-il, que l'on méconnaisse le peuple, que l'on se défie tant de lui. Malgré la situation inférieure dans laquelle il est obligé de vivre, malgré les servitudes qui l'accablent, il a la force de réagir. Quelle leçon pour les élites qui, trop souvent, se laissent gagner par le scepticisme ou l'égoïsme. Des gens capables de vibrer avec la marche de *Tannhaüser* et de sentir leurs yeux mouillés de larmes quand éclate la plainte déchirante du jeune condamné dans *La Tosca*,

ne sont pas ce que certains niais veulent bien dire. Ils valent autant que nous, plus que nous peut-être...

Ces idées qu'il méditait sans cesse, il ne pouvait s'empêcher de les exprimer parfois à ses élèves. En histoire, l'occasion est fréquente d'expliquer le passé par le présent et de juger celui-ci par les exemples pris dans celui-là. Il n'y manquait point car il avait constaté que de nombreux étudiants se laissaient gagner par des doctrines réactionnaires qui, sous couleur de patriotisme et d'esthétique, tendent à nous faire déchoir au point de vue du progrès social. Il comprenait fort bien que la jeunesse est impatiente, que son sens critique, trop aiguisé, la pousse toujours à faire de l'opposition. Mais cette opposition, il l'eût désirée plus avancée, plus généreuse, plus conforme enfin aux leçons du passé. Il est bien d'être trop enthousiaste, trop libéral quand on est jeune. Mais quel avenir peut-on prévoir quand les jeunes mêmes ne le sont pas assez, quand ils protestent contre le progrès, contre la libération des consciences, contre l'hospitalité que la France a toujours accordée, depuis le treizième siècle, aux étrangers qui sont venus dans ses Universités pour y puiser l'amour de la vérité, de la justice et le semer ensuite par le monde !

Voilà pourquoi, soit au lycée, soit à la Faculté, le professeur ne craignait point de se dire démocrate et de le prouver. Quelques élèves, s'autorisant de la liberté qu'il leur laissait par sympathie d'abord et aussi pour les accoutumer à discuter, à réfléchir, avaient essayé de critiquer avec ces arguments très vieux mais qui paraissaient irrésistibles aux esprits médiocres et qu'une partie de la presse réédite quotidiennement sous des formes à peine différentes. Ils n'avaient pas insisté car leur maître savait détruire ces sophismes en leur opposant des arguments à la fois historiques et philosophiques.

— Quand on méconnaît les foules, disait-il, soit parce qu'on ignore leur puissance formidable, soit parce qu'on essaie de les tromper pour s'en servir, les sanctions ne manquent point : il suffit de lire l'histoire. Puisqu'on ne saurait vivre sans elles, pourquoi ne pas les traiter justement, intelligemment? C'est par une collaboration franche, complète de l'élite et de la foule que nous progresserons.

Et il recommandait aux jeunes aristocrates quelques livres dont celui d'Izoulet.

A cette époque, il reçut plusieurs lettres de Paul Darbas. Celui-ci se plaignait de la lutte violente commencée par le clergé contre l'enseignement laïque à propos ou plutôt sous le prétexte des livres scolaires.

« Mais, ajoutait l'instituteur, malgré l'acharnement de nos ennemis, le résultat est pitoyable pour eux. Deux élèves ont refusé d'étudier leur manuel d'histoire. Je les ai renvoyés jusqu'à ce qu'ils le rapportent. Après deux ou trois semaines de bouderie, ils sont revenus avec les livres. J'ai réuni les pères de famille et n'ai pas eu de peine à les convaincre de la manvaise foi de nos adversaires. Pour les femmes, toujours soumises aux curés, ça été plus difficile. Mais Marguerite a su conquérir tant de sympathies depuis qu'elle est ici que je n'ai pas eu de gros ennui, même de ce côté... »

— C'est excellent, dit l'historien à sa femme après lui avoir lu la lettre. On a beau dire, la vérité est en marche et le niveau du peuple s'élève. Il ne végète plus comme jadis ; il commence vraiment à vivre.

Les jours passaient, rapides, avec les occupations quotidiennes. Sous les ondées qui tiédissaient peu à peu, Pech-David se couvrait de verdure et les jeunes Toulousaines s'autorisaient des premiers jours de soleil pour alléger leur costume. Mme et M. Rapert se proposaient

de profiter du congé de Pâques pour aller à Saint-Gaudens et à Saint-Bertrand lorsqu'ils reçurent une lettre de l'instituteur les invitant à s'y rendre le plus tôt possible « pour une affaire intéressante ».

Ils partirent un matin à six heures quarante. Gaston et Raymonde montèrent avec eux à Saint-Gaudens mais refusèrent de fournir la moindre explication :

— C'est une surprise. Ne la gâtons point...

Comme il fallait perdre une heure à Montréjeau avec le déplorable service d'hiver qui sévit neuf mois sur douze sur le réseau du Midi, ils prirent une voiture et se firent conduire à Saint-Bertrand. Le temps était gris, la route boueuse. Après Labroquère, ils croisèrent des pâtres qui, couverts de la cape rousse, faisaient paître leurs moutons dans des jachères.

Un peu plus loin, une bergère blottie au creux d'une haie, sous un grand parapluie de cotonnade, se détachait, avec des tons vifs d'émail sur le fond de verdure qui l'encadrait : tablier rouge, corsage bleu et foulard jaune sur sa tête brune.

— On se croirait en Espagne, déjà, remarqua Mme Rapert.

Après Valcabrère, ils aperçurent sur la route, Marguerite et son mari qui leur adressaient des gestes de bienvenue. Ils firent arrêter la voiture. Les femmes s'embrassèrent, joyeuses. Les hommes se serrèrent la main. Paul Darbas, l'air préoccupé, dit au cocher :

— Vous pouvez aller dételer chez nous. Nous viendrons à pied.

— Pendant que la voiture roulait vers le village, M. Rapert demanda :

— Et la surprise ?

— Vous allez la voir tout de suite, si vous voulez bien me suivre.

Ils marchèrent sur la route pendant quelques minutes. Le ciel s'éclaircissait. La nuée noirâtre se déchirait en nuées grises qui, à leur tour, s'effilochaient en nuages blanchâtres et légers que le vent du nord-ouest poussait vers la montagne. Le soleil brilla d'abord sur les coteaux boisés de Tibiran et de Gargas puis tiédit l'air et chauffa la glèbe qui, toute humide, fumait doucement.

Ils quittèrent la route, toujours silencieux, intrigués, attentifs et suivirent Paul Darbas dans un champ situé à droite. Un grand trou avait été creusé au pied d'une vigne en hautain qui, à demi déracinée, pendait. Et l'instituteur parla :

— J'ai découvert ici l'emplacement d'une ancienne cuisine à un mètre à peine de profondeur. J'y ai trouvé des fragments de poterie, la partie inférieure d'un mortier qui devait servir de moulin familial et jusqu'à des poids de tisserand en brique. Vous verrez tout cela à l'école dans un moment.

Ils regardaient ce trou creusé dans le sol, d'où l'on avait exhumé des objets familiers venus d'un autre âge, des restes touchants de pauvres vies éteintes. Il avait suffi d'un manteau d'alluvions de quelques centimètres pour cacher ces épaves pendant plusieurs siècles aux barbares et aux ignorants, jusqu'au jour où des fils pieux étaient venus les découvrir.

M. Rapert, après un long silence, conta :

— Je me rappelle maintenant ce que me disait un jour un vieux professeur d'archéologie qui avait eu la bonne fortune d'assister aux fouilles de Pompéï. Il aimait à répéter, de sa belle voix grave de vieillard, que l'une des plus profondes, des plus poignantes émotions de sa vie, il l'avait éprouvée le jour où, sous le linceul des roches volcaniques, il vit sur une table autour de laquelle des squelettes étaient étendus, deux petites assiettes soigneuse-

ment posées encore l'une sur l'autre. Il les entr'ouvrit en tremblant un peu et vit, momifiés, mais parfaitement reconnaissables, d'humbles aliments : des pois chiches et du poisson, le repas d'une pauvre famille. La pluie de cendres que vomissait le grand Vésuve l'avait surprise. Comme elle souffrait souvent de faim, la mère avait pensé surtout à préserver la nourriture de ses enfants et la mort les avait étouffés tous sous son bâillon brûlant autour de la table. Pourquoi de si simples choses sont-elles profondément navrantes pour qui sait méditer un peu?...

Personne ne songeait à répondre. Après un instant, l'instituteur proposa :

— Allons plus loin. Nous avons autre chose à voir.

Ils marchèrent encore sur la route. Comme un décor superbe, l'oppidum couronné de la cathédrale se détachait, en haut relief, sur le fond verdoyant des monts de Barousse et le ciel, bleu maintenant. Les champs étaient vides à cause des ondées du matin. Ce calme convenait bien à ceux qui venaient essayer de surprendre un peu de la vie antique à jamais abolie.

Ils contournèrent le nouveau groupe scolaire qui se dressait au carrefour, flambant au soleil de toutes ses tuiles rouges et prirent le chemin de Gargas. Après quelque cent mètres, ils aperçurent deux terrassiers qui creusaient une tranchée.

— Eh bien ? leur cria Paul Darbas.

— Ça y est. Nous venons de le trouver, répondit joyeusement l'un des deux hommes.

Curieusement, ils s'approchèrent et virent au fond de la tranchée, à un mètre cinquante de profondeur environ, un tuyau de forme elliptique.

— C'est du plomb, ajouta l'ouvrier. Voyez.

Et il enlevait des parcelles avec son couteau de poche pour les montrer aux visiteurs.

Le professeur regarda son ami d'un air interrogateur et celui-ci fournit des explications.

— Les vieux du pays affirmaient avoir vu ici, autrefois, une canalisation antique et très probablement romaine que les travaux de cette route avaient mis à découvert par hasard. J'ai voulu m'en rendre compte. Grâce à ces deux braves gens qui m'ont aidé gracieusement, la preuve est faite. Ce tuyau doit être romain. Voyez la couche de ciment rougeâtre analogue à celui qui supporte les parquets de mosaïque, qui le recouvrait. Sa direction semble indiquer que le ravin en partie naturel et en partie artificiel que vous voyez là, entre la cité et la montagne, au bas du roc de Matacan, formait le grand réservoir où s'amassait l'eau qui ruisselait des pentes.

Ces restes de murs étaient des barrages. Du reste, ils sont percés, de place en place, de conduits encore visibles.

— La direction du tuyau de plomb semble bien, en effet, confirmer cette hypothèse, approuva M. Rapert.

Les jeunes femmes voulurent palper des parcelles de ciment romain et elles s'amusèrent à considérer les fragments de plomb d'un noir mat au dehors mais dont la partie fraîchement coupée avait un éclat métallique.

— Que faisons-nous? demandèrent les ouvriers.

— Tâchez de dégager toujours le tuyau en le suivant. Nous saurons bien d'où il vient et où il va, répondit l'instituteur. Puis, se tournant vers ses amis, il ajouta.

— Allons voir la troisième surprise. C'est encore la plus intéressante.

Ils retournèrent sur leurs pas, toujours silencieux. Paul Darbas marchait un peu en avant, tête baissée et ses amis imitaient son recueillement. De temps à autre seulement,

les deux jeunes femmes échangeaient à demi-voix quelques réflexions brèves avec Mme Rapert. Gaston ne disait mot, les yeux perdus, là-bas, dans le lointain, du côté de la Garonne. Revoyait-il le rêve prophétique, en somme, puisque la cité antique semblait devoir se retrouver bientôt, mutilée mais toujours émouvante, grâce à ses admirateurs.

Il tourna la tête vers la ville qui paraissait déserte et indifférente sur son promontoire abrupt. La cathédrale pesait de toute son énorme masse sur les petites maisons humbles qui l'entouraient comme pèsent les servitudes nombreuses du passé sur la foule patiente et douloureuse des vies obscures. Ces servitudes dureront-elles toujours ?...

Sans y prendre garde, ils s'étaient engagés dans le chemin hérissé de cailloux, labouré d'ornières et bordé de haies basses qui conduit à Saint-Just. Bientôt l'instituteur entra dans un champ, à droite, au fond duquel s'apercevaient des tas de terre fraîchement remuée. Ils le suivirent et arrivèrent avec lui au bord d'une grande fosse au fond de laquelle gisaient des sarcophages. Trois étaient complètement dégagés, mais d'autres pointaient sous la terre.

— Tiens ! Mais c'est une ancienne nécropole chrétienne sans doute ? pensa tout haut M. Rapert.

— Probablement, répondit Darbas. Je vais appeler le propriétaire qui a eu le mérite d'entreprendre ces fouilles tout seul, sans aucun appui. Il vous en fera les honneurs.

Pendant son absence, l'historien fit remarquer à ceux qui l'entouraient certains détails caractéristiques : la couche de mortier qui recouvrait les sarcophages, les murs formant autour d'eux une enceinte qu'on n'avait pas fini de dégager, mais qui semblait hexagonale.

Il était descendu dans la cavité et cherchait en vain

sur les couvercles, sur les blocs brisés, une date, une inscription quelconque : il ne trouvait rien.

L'instituteur revenait avec un homme de haute stature, un peu courbé par les travaux rustiques, le regard clair et fin dans un visage hâlé qui salua très poliment, d'un bonjour plutôt timide, puis expliqua comment il avait eu l'idée de fouiller :

— C'est après vos conférences, M. Rapert. J'ai compris que vous étiez désintéressé, vous du moins, que vous désiriez faire une belle œuvre qui serait l'honneur et le profit du pays. Je l'ai senti. J'y ai songé, même la nuit, M. Darbas m'encourageait. Et puis, un beau jour, j'ai profité d'un moment de repos pour donner les premiers coups de pioche. Tout de suite, j'ai trouvé cette maçonnerie. Alors, j'ai voulu savoir ce qu'il y avait dessous. Ah ! ça n'était pas commode ! On bâtissait mieux autrefois qu'aujourd'hui. Les outils s'émoussaient vite sur ce mortier. Mais d'autres sont venus : le forgeron que vous connaissez et qui a une poigne !... Pierre, du Plan et Sans-Peur.

— Sans-Peur? interrompit le professeur, très surpris.

— Mais oui. Vous le connaissez peut-être aussi ? Oh ! c'est un brave garçon. Mais têtu comme une bourrique au premier abord. Il faut lui laisser le temps de calculer, de réfléchir longuement, de ruminer, quoi. Il a fini par comprendre et par vouloir, lui aussi. Mais je parle trop et je fais languir ces dames; excusez; vous allez voir quelque chose de curieux. Vous y êtes, M. Darbas?

Aidé de deux jeunes hommes, il souleva le couvercle d'un sarcophage et l'intérieur apparut, souillé d'argile jaune avec un squelette très bien conservé et devenu ocreux lui aussi.

— Oh ! murmura Raymonde, un peu pâle, en s'accrochant à Mme Rapert et à Marguerite.

Mais déjà Paul Darbas avait saisi un petit objet qui se trouvait à côté du squelette et le débarrassait de la terre qui le recouvrait. Une petite fiole de verre bleuâtre, à reflets irisés, apparut. L'intérieur renfermait les restes d'une pâte rougeâtre qui s'écrasait, un peu grasse, sous les doigts : un baume sans doute.

On avait ménagé une ouverture dans l'auge du sarcophage pour l'écoulement des eaux et le crâne jaune aux dents encore blanches, reposait sur un traversin sculpté dans le marbre.

— C'est l'éternelle lutte de la chair frémissante contre la mort affreuse, contre la putréfaction horrible, disait M. Rapert. Les Egyptiens momifiaient leurs cadavres pour qu'ils pussent ressusciter un jour. Ainsi faisaient ces chrétiens qui, quoique spiritualistes, avaient besoin de croire à la résurrection de la chair. Ils la considéraient comme inévitable, prochaine et prenaient toutes sortes de précautions pour que les corps aimés durent jusqu'au jour suprême. Les sarcophages de marbre, embaumés d'essences précieuses, protégés par des murs et des voûtes solidement bâtis, ne le montrent-ils pas assez ?

— Nous avons bien encore les tombeaux, les mausolées somptueux que font construire aujourd'hui les riches remarqua l'instituteur. Qu'ils le sachent ou non, ceux qui le désirent sont poussés par le même instinct que se sont transmis les générations.

Gaston qui, depuis un moment, enlevait la terre qui recouvrait le couvercle d'un sarcophage encore enfoui dans le sol, poussa soudain un cri de joie :

— Venez voir... Il y a une inscription, là !...

Tous descendirent dans la cavité, s'approchèrent et aperçurent des lettres et une croix, profondément gravées, en traits simples et nets.

Attendez, dit le propriétaire. Je vais chercher quelqu'un et nous allons le dégager.

Il héla deux ou trois hommes qui observaient, à quelque distance. Ils accoururent. L'un des premiers était Sans-Peur, mais souriant cette fois. Il paraissait un peu gêné. M. Rapert lui serra la main et lui dit :

— Allons ! je suis heureux de vous avoir convaincu et je vous félicite.

En quelques minutes, le couvercle était dégagé et soulevé par six bras musclés. Pendant qu'on le nettoyait, avec des poignées d'herbe encore humide, ils aperçurent un squelette aux os minces, à la tête petite et fine qui semblait avoir appartenu à un adolescent ou plutôt à une toute jeune fille. Son crâne reposait sur un traversin de marbre, et ses talons dans deux cavités régulières.

L'historien, ému, mit son lorgnon et montra d'abord, gravé sur la tête du sarcophage, le monogramme du Christ : la croix dont la branche verticale portait un R au sommet, car elle était aussi le I de Iésous et l'initiale grecque de Christos qui formait une seconde croix dans la première. A droite, la lette alpha; à gauche, oméga, car Christ est le commencement et la fin de toute chose.

Sur le plat du couvercle, après quelque recherche, le professeur lut :

DA XPE FAMVLAE TVAE EMILIANAE
REQVIEM VITAM ÆTERNAM

Et il traduisit tout de suite :

— « Donne, ô Christ, à ta servante Emilienne, le
» repos et la vie éternelle. »

Puis il se découvrit, d'un geste lent et large, les yeux embués en songeant à cette petite vierge qui, confiante

en la paix du Christ, s'était couchée pour jamais dans ce berceau de marbre avec, gravée sur celui-ci, la formule magique et sacrée qui devait la conduire au port. Comme la praticienne de l'*Exilée*, comme l'amante inconsolée du douloureux Crispus, le César martyr, elle était morte dans la cité antique après y avoir vécu de son beau rêve, assez pour que sa beauté fleurisse, mais non pour que le temps puisse la profaner. Son souvenir flottait, radieux et très doux au-dessus de l'horreur de ce sépulcre. Est-ce autre chose, l'immortalité ? Qui pourrait le dire...

Quand l'historien releva la tête, il vit les femmes tristes et frémissantes comme lui, Paul et Gaston plongés dans un songe lointain, les yeux levés vers le sphynx casqué du hourd qui, semblait prosterné maintenant, vu de trois quarts, comme écrasé, comme vaincu, derrière les maisons et l'ancien évêché qui dressait là-haut, dans le ciel, ses toits aigus et bleus, sur le promontoire abrupt.

Puis, il regarda les trois hommes. Eux aussi étaient émus. Ils avaient partagé, malgré leur apparence fruste, l'émotion profonde que provoquaient ces pauvres restes de vies passées, de vies obscures qui, cependant, avaient aimé, avaient souffert bien avant eux. Ils comprenaient, vaguement encore, mais enfin ils comprenaient que le trésor à découvrir dans ces fouilles pieuses, ce n'était point le vase de pièces d'or de la légende, mais autre chose de plus rare, de plus beau, de plus précieux : les reliques sacrées de ceux par qui nous sommes, de ceux dont les agonies ont préparé nos éveils. Aussi quand l'historien eut sondé leurs regards, déclara-t-il, d'une voix brève :

— Il faut travailler encore, n'est-ce pas, jusqu'à ce que toutes les ruines soient découvertes. Je compte sur

vous, mes amis, qui donnez un bel exemple à ceux qui nous oublient.

Sans-Peur, le front de nouveau barré d'un pli têtu, répondit, le poing crispé sur sa pioche :

— Nous leur montrerons ce qu'il faut faire, nous les paysans, aux savants de Paris.

Et M. Rapert, se tournant vers ses deux grands élèves :

— Vous le voyez : aujourd'hui, comme jadis, l'élite ne doit pas nous faire mépriser la foule. C'est souvent grâce aux vies obscures qu'a pu luire autrefois et que, peut-être encore demain, jaillira : LA LUMIÈRE.

FIN

IMPRIMERIE RÉGIONALE, 57, rue Bayard, Toulouse

